

L'ÉVOLUTION DE LA FIGURE DU PÈRE DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE DE  
MARIE-CLAIRE BLAIS

by

Kimberlee Havens

Submitted in partial fulfilment of the requirements  
for the degree of Master of Arts

at

Dalhousie University  
Halifax, Nova Scotia  
March 2011

© Copyright by Kimberlee Havens, March 2011

DALHOUSIE UNIVERSITY

DEPARTMENT OF FRENCH

The undersigned hereby certify that they have read and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance a thesis entitled “L’ÉVOLUTION DE LA FIGURE DU PÈRE DANS L’ŒUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS” by Kimberlee Havens in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

Dated: March 23, 2011

Supervisor: \_\_\_\_\_

Readers: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

DALHOUSIE UNIVERSITY

DATE: March 23, 2011

AUTHOR: Kimberlee Havens

TITLE: L'ÉVOLUTION DE LA FIGURE DU PÈRE DANS L'ŒUVRE  
ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS

DEPARTMENT OR SCHOOL: Department of French

DEGREE: M.A. CONVOCATION: May YEAR: 2011

Permission is herewith granted to Dalhousie University to circulate and to have copied for non-commercial purposes, at its discretion, the above title upon the request of individuals or institutions. I understand that my thesis will be electronically available to the public.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

The author attests that permission has been obtained for the use of any copyrighted material appearing in the thesis (other than the brief excerpts requiring only proper acknowledgement in scholarly writing), and that all such use is clearly acknowledged.

---

Signature of Author

Pour mon oncle,  
Tu as toujours cru en moi

For Uncle Kim,  
You always believed in me

## TABLE DES MATIÈRES

Liste des illustrations.....	vii
Résumé.....	viii
Abstract.....	ix
Liste des sigles employés.....	x
Remerciements.....	xi
Chapitre 1 : Introduction.....	1
Notes.....	7
Chapitre 2 : La perspective de l'enfant.....	10
2.1 <i>La Belle Bête</i> .....	11
2.2 <i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i> .....	14
Notes.....	21
Chapitre 3 : La perspective de l'adolescent.....	24
3.1 <i>Tête Blanche</i> .....	25
3.2 <i>Manuscrits de Pauline Archange et Vivre ! Vivre !</i> .....	34
Notes.....	50
Chapitre 4 : La perspective du jeune adulte.....	54
4.1 La révolte chez les jeunes adultes.....	55
4.1.1 <i>Une liaison parisienne</i> .....	55
4.1.2 <i>David Sterne</i> .....	59
4.1.3 <i>Pierre, la guerre du printemps '81</i> .....	61
4.1.4 <i>L'insoumise</i> .....	64
4.2 <i>Les apparences</i> .....	67
4.3 <i>Un Joualonnais, sa Joualonie</i> .....	72
4.4 <i>Visions d'Anna</i> ou <i>Le vertige</i> .....	78
4.5 <i>Le loup</i> .....	87
Notes.....	94

Chapitre 5 : La perspective de l'adulte dans la série de <i>Soifs</i> .....	98
5.1 Le père de Jamel.....	99
5.2 Le père de Lazaro.....	100
5.3 Le pasteur Jérémy.....	102
5.4 Le père Alfonso.....	106
5.5 Le père Ézéchiél.....	108
5.6 Le père de Rebecca.....	110
5.7 Olivier.....	112
5.8 Daniel.....	114
5.9 Ari.....	125
Notes.....	132
Chapitre 6 : Conclusion.....	134
Notes.....	144
<b>Bibliographie</b>	
Œuvres de Marie-Claire Blais.....	147
Sources secondaires.....	148
Ouvrages portant sur Blais.....	148
Ouvrages généraux.....	153
Dictionnaires et sources de référence.....	157
<b>Annexe</b>	
Annexe A : Autorisation de reproduction.....	158

## **LISTE DES ILLUSTRATIONS**

Illustration 1	La famille Archange autour d'Émile .....	1
Illustration 2	L'oncle Victorin .....	3
Illustration 3	Pauline et son père .....	3

## RÉSUMÉ

Dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais, la figure du père est omniprésente mais souvent silencieuse. Elle y change et évolue au fil des transformations de la société québécoise et de ses normes. Le rôle traditionnel du père perd sa place privilégiée ; les pères cherchent un nouveau modèle de paternité.

Le portrait du père est surtout déterminé par le narrateur et la perspective de celui-ci évolue au fil de l'œuvre. Au début, les jeunes narrateurs portent des jugements sévères sur les figures paternelles. Toutefois, les romans les plus récents ont des narrateurs adultes qui racontent les histoires de manière moins biaisée. Dans ce travail, nous nous proposons d'effectuer une étude approfondie des différentes figures de père dans l'œuvre romanesque blaisienne. D'abord, nous étudierons comment ces figures sont représentées de la perspective des enfants, avant de nous concentrer sur les perspectives des adolescents, des jeunes adultes, puis des adultes.



## **ABSTRACT**

The father figure has a strong but often hidden presence in Marie-Claire Blais' novels. Although frequently absent from daily life, fathers have an important impact on the family. Blais' early novels present traditional fathers, while more recent novels portray a modern figure. The dissolution of the traditional role for fathers has led to confusion: expectations and responsibilities are no longer clearly defined.

The presentation of father figures rests with the narrator. Every narrator offers a unique perspective, which changes with age. We propose to study the father figure throughout Blais' novels in order to determine the influence of the narrative perspective, the impact that age has on this perspective, and also the influence of Québécois societal transformations on the portrayal of father figures within Blais' work. We will examine the father figure from a child's perspective, before moving on to the perspective of adolescents, young adults and finally, adults.

## LISTE DES SIGLES EMPLOYÉS :

Les romans blaisiens à l'étude seront identifiés à l'aide des sigles suivants :

ACD – *Augustino et le chœur de la destruction* (2005)

AP – *Les apparences* (1970)

AS – *L'Ange de la solitude* (1989)

BB – *La Belle Bête* (1959)

DFL – *Dans la foudre et la lumière* (2001)

DS – *David Sterne* (1967)

IN – *L'insoumise* (1966)

JJ – *Un Joualonnais, sa Joualonie* (1973)

JN – *Le jour est noir* (1962)

LL – *Le loup* (1970)

LP – *Une liaison parisienne* (1975)

MPA – *Manuscrits de Pauline Archange* (1968)

NRT – *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments* (2008)

NU – *Les nuits de l'Underground* (1978)

P – *Pierre, la guerre du printemps '81* (1984)

SDV – *Le sourd dans la ville* (1979)

SF – *Soifs* (1995)

SVE – *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965)

TB – *Tête Blanche* (1960)

VA – *Visions d'Anna* ou *Le vertige* (1982)

VS – *Les voyageurs sacrés* (1969)

VV – *Vivre! Vivre!* (1969)

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'aimerais remercier ma directrice de recherche, Dr. Irène Oore. Sans son aide et ses efforts, ce travail n'aurait pas pu être réalisé. Elle a été encourageante, compatissante, compréhensive, et extrêmement patiente : je lui en serai toujours reconnaissante. Merci aussi à mes lecteurs, Dr. Vittorio Frigerio et Dr. Driss Aissaoui, qui ont pris le temps de lire cette étude à des moments où la charge de travail est accablante. Leurs suggestions pertinentes m'ont été très utiles.

Je voudrais remercier Irène Chassaing, qui a lu et relu ce travail à plusieurs reprises, pour toutes ses suggestions. Stephanie Doyle, qui était ma complice pendant mes longues journées à la bibliothèque, m'a motivée, et a compris la nature de ce travail : son amitié a été inestimable.

J'éprouve aussi beaucoup de reconnaissance envers les secrétaires du département, Daniela Niggemeier et Katherine Stratton : elles m'ont écoutée quand j'avais besoin d'exprimer mes idées pour les rendre plus claires, et elles m'ont distraite quand j'avais besoin d'une pause.

My family has supported me throughout my degree, and I couldn't have done it without them. My Mom, Dad and sister always had faith in me, even when I didn't. I would like to thank my Mom in particular; she was my sounding board and my cheer squad from day one.

Also, I want to thank A.J. for all of the late night conversations that helped me get through the tough bits...even if he didn't understand me when I accidentally spoke French. Lastly, I would like to thank my waterpolo team. They helped me find a balance between work and play, and they always offered the best distraction, whether it was a gruelling practice, or a beer amongst friends.

## CHAPITRE 1 : INTRODUCTION

Le mot père, dans son emploi originel, « exprime surtout une valeur sociale et religieuse, désignant le chef de la maison ». <sup>1</sup> Ce mot peut aussi renvoyer au géniteur des enfants, au guide spirituel, au créateur, au fondateur, et au protecteur. <sup>2</sup> La paternité est une structure sociale : elle évolue avec la société, et s'adapte aux besoins de cette dernière. Ainsi, la fonction de père exige des responsabilités différentes selon les circonstances.

Du début du 20<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 70, le père était le chef de famille et celui qui pourvoyait aux besoins financiers. Souvent absent de la maison, il laissait le soin des enfants à sa femme. À partir des années 70, cependant, nous observons une dissolution de ce rôle traditionnel. Le « nouveau père », qui naît de cette rupture, est un père « qui s'occupe beaucoup de ses enfants et prend part aux soins du ménage ». <sup>3</sup> À cause de ces changements dans le rôle du père, la confusion règne : les pères ne savent plus comment se comporter, et ils tentent de trouver une nouvelle place dans la société. La littérature, agissant comme le miroir de cette dernière, reflète cette évolution. Certains auteurs, comme Marie-Claire Blais, s'intéressent tout particulièrement à la situation de la famille au Québec. Les pères sont souvent absents de ses descriptions. Aussi, les femmes dominant-elles le foyer et sont très présentes dans les textes blaisiens.

L'image ci-dessous, de Mary Meigs, présente la famille Archange lors de la crise avec l'enfant Émile, dans les *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais. <sup>4</sup>



Image 1. La famille Archange autour d'Émile. <sup>5</sup>

Les femmes, qu'elles soient mère, grand-mère ou guérisseuse sont toutes au premier plan. Le père d'Émile, Monsieur Archange, observe la situation de l'arrière-plan, oublié par ceux qui l'entourent : il n'a pas de présence active. Comme c'est le cas dans les romans, dans les études critiques consacrées à l'œuvre blaisienne le père est souvent relégué à l'arrière-plan.

Les critiques proposent de nombreuses études portant sur la vie familiale, particulièrement sur la figure de la mère dans l'œuvre blaisienne.<sup>6</sup> Plusieurs autres critiques analysent les figures d'enfants et d'adolescents dans cette œuvre.<sup>7</sup> Malgré cet accent mis sur la famille, il existe très peu d'études sur la figure du père dans l'œuvre de Marie-Claire Blais : Katri Suhonen analyse les difficultés de l'expérience masculine dans *La Belle Bête* ; Michael Lynn Ramberg expose les faiblesses de Lanz dans le même roman ; Paul P. Chassé examine le personnage de Monsieur Brenner dans *Tête Blanche* ; Thérèse Fabi se penche sur la figure du père violent ; enfin, Maurice Cagnon note que les pères blaisiens sont souvent incapables d'encadrer leurs enfants au niveau émotif.<sup>8</sup> Il existe également, quelques analyses des figures de pères religieux. Robert Barberis et Dianne Sears, par exemple, ont écrit des articles sur la religion dans l'œuvre blaisienne, et sur la transgression de Benjamin Robert dans les *Manuscrits de Pauline Archange*, respectivement. Cependant, il n'existe aucune étude approfondie qui porte sur la figure du père dans l'œuvre blaisienne. Pourtant, bien que le père y soit plus silencieux que les figures maternelles, il est présent de par son silence. Les pères ont une influence significative dans la maison et dans la vie des enfants, même s'ils sont absents, tout particulièrement si on considère leur rôle changeant dans la société.

Nous aimerions combler cette lacune de la critique et proposer ici de faire une étude systématique de l'évolution de la figure du père dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais. Pour ce faire, nous examinerons tous les romans blaisiens, et les figures du père qui y sont présentées.<sup>9</sup> Nous nous appuierons sur divers ouvrages pour soutenir nos arguments. Pour les aspects psychologiques du développement social des enfants et des relations familiales, nous ferons référence à des auteurs tels que Francine Allard, Daniel Paquette, Laurie A. Van Egeren, Gilles Forget, Erik Erikson, ainsi que Henry Maier. Par ailleurs, les ouvrages de Patricia Smart, Eva Paulino Bueno, Guy Corneau, Jeanne L'Archevêque-Duguay, Lori Saint-Martin, et Alix Pirani nous

fourniront le cadre théorique pour examiner la situation masculine dans les œuvres littéraires qui nous intéressent.

La représentation des figures de père varie énormément dans l'œuvre blaisienne, même dans un seul roman. Les deux images ci-dessous font partie des illustrations de Mary Meigs des *Manuscrits de Pauline Archange*. La première présente l'oncle Victorin qui vient de fouetter Pauline : il se montre violent et monstrueux. La deuxième image illustre Pauline et son père alors que ce dernier raconte à Pauline l'histoire de sa naissance.



Image 2. L'oncle Victorin.<sup>10</sup>

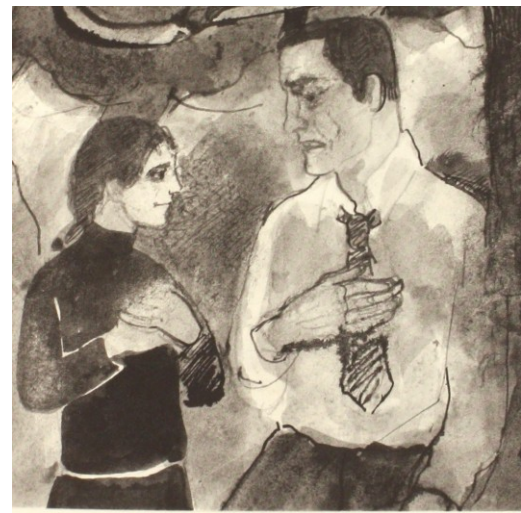


Image 3. Pauline et son père.<sup>11</sup>

En juxtaposant ces deux images, nous pouvons constater les différences qui existent dans les portraits des figures paternelles blaisiennes : Pauline regarde son père avec respect et amour, tandis que l'image de son oncle est terrifiante. Pauline décrit la situation avec son oncle lorsqu'elle est encore jeune. Elle se souvient des histoires de son père lorsqu'elle est plus âgée, et lorsqu'elle peut mieux apprécier son rôle dans sa vie. Étant donné que la perception des différentes figures du père est déterminée par le narrateur, nous subdiviserons notre étude de l'œuvre blaisienne en quatre sections selon la tranche d'âge du narrateur.<sup>12</sup>

Tandis que les premiers romans privilégient la perspective des enfants, les narrateurs blaisiens vieillissent au cours de l'œuvre, et offrent des portraits différents des pères selon leur âge. Ainsi, nous examinerons les romans dans un ordre presque chronologique. Nos quatre chapitres traiteront respectivement du point de vue de l'enfant

(chapitre 2), de l'adolescent (chapitre 3), du jeune adulte (chapitre 4) et de l'adulte (chapitre 5). Cette méthode nous permettra d'analyser les pères biologiques et les pères de substitution, ainsi que les pères religieux. Dans le même mouvement, en suivant un ordre plus ou moins chronologique, nous pourrons retracer l'évolution sociale et le changement des normes que les romans reflètent.

Dans notre travail, nous distinguerons plusieurs types de père. Les pères biologiques sont ceux qui ont engendré un ou plusieurs enfants. Les substituts paternels, d'autre part, peuvent être un nouveau mari de la mère, ou bien un homme qui assume les responsabilités du père envers un ou plusieurs enfants qui ne sont pas les siens. Un père traditionnel est celui qui pourvoit aux besoins financiers de sa famille et qui en est le chef. Souvent, il est absent de la maison, bien qu'il détienne tout le pouvoir dans son foyer. Ce type de père travaille la plupart du temps comme paysan ou ouvrier ; il n'est presque jamais un homme d'affaires. Le père moderne, dans l'optique de notre travail, évoque le « nouveau père » déjà mentionné : il est le chef de sa famille, mais il n'en est pas nécessairement le seul soutien financier. De plus, il est présent dans son foyer ; il s'occupe de ses enfants et il développe des liens avec eux. Nous ferons référence également aux pères « vides » et « trop-pleins ». Ces figures de père sont présentées d'une manière simplifiée par les jeunes narrateurs. Le comportement des pères « vides » signale une lacune, qu'il s'agisse d'une absence physique, ou une absence d'autorité. Les pères « trop-pleins » agissent avec exagération.

Ces deux derniers types de père seront examinés dans le deuxième chapitre de ce travail, chapitre qui présente le point de vue des enfants. Nous y étudierons les figures de père qui se trouvent dans *La Belle Bête*<sup>13</sup> et dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*<sup>14</sup>. Les narrateurs de ces deux romans sont les plus jeunes de l'œuvre blaisienne. Aussi jugent-ils leurs pères d'une manière extrême et manichéenne. Leurs jugements ne sont guère nuancés, car ils ne sont capables de voir que l'aspect le plus évident d'un personnage. Nous verrons le portrait d'un père trop idéalisé, et celui de deux pères traditionnels monstrueux.

Les narrateurs du chapitre suivant sont des adolescents, et ils jugent leurs pères moins sévèrement que le font les enfants. Ils commencent à compatir avec les autres, et peuvent être plus neutres dans leurs jugements. Dans ce chapitre, nous analyserons les

figures de père présentées dans *Tête Blanche*<sup>15</sup>, *Manuscrits de Pauline Archange*<sup>16</sup>, et *Vivre ! Vivre !*<sup>17</sup>. De plus, nous examinerons le développement et l'approfondissement de la perspective du narrateur ainsi que de la relation que celui-ci entretient avec les figures paternelles.

Les jeunes adultes qui narrent les récits que nous examinerons dans le quatrième chapitre comprennent mieux les difficultés auxquelles le père fait face ; cependant, ils passent par une période égoïste, et se révoltent contre les figures d'autorité dans leur vie. Ainsi, ils compatissent avec leur père, mais ils ne s'accordent pas avec ses priorités et ne veulent pas vivre de la même manière que lui. La première moitié de ce chapitre sera consacrée à l'analyse de la révolte des jeunes adultes. Nous examinerons *Une liaison parisienne*<sup>18</sup>, *David Sterne*<sup>19</sup>, *Pierre, la guerre du printemps '81*<sup>20</sup>, et *L'insoumise*<sup>21</sup>. Le reste du chapitre étudiera les portraits du père dans *Les apparences*<sup>22</sup>, *Un Joualonnais, sa Joualonie*<sup>23</sup>, *Visions d'Anna*<sup>24</sup>, et *Le loup*<sup>25</sup>. Dans *Les apparences*, et dans *Visions d'Anna*, les narratrices se rendent compte des faiblesses de leur père, et elles l'acceptent tel qu'il est. Elles font preuve de maturité, et ne tentent pas de changer leur père. Dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, et *Le loup*, les narrateurs nous présentent une grande diversité de figures paternelles, ce qui reflète la recherche d'un nouveau modèle de paternité. De plus, nous y observerons la quête des pères religieux pour trouver une manière de louer Dieu sans être hypocrite, et sans succomber à la corruption.

Dans le cinquième chapitre, nous analyserons les figures de père présentées selon une perspective adulte. Les narrateurs adultes ont la perspective la plus complexe de l'œuvre blaisienne : ils cèdent la parole à des personnages d'âges très différents, y compris aux pères eux-mêmes. Aussi les pères décrivent leur situation, et les difficultés qu'ils éprouvent à trouver un équilibre entre les besoins de leur famille et leurs propres besoins. Chaque situation est décrite par plusieurs personnages ; le narrataire découvre plusieurs points de vue. C'est une perspective moins biaisée, et le narrataire peut compatir avec les figures du père. Les pères religieux de cette section, une fois de plus, montrent la diversité des figures paternelles, et soulignent le fait qu'il n'existe pas un seul modèle correct à suivre. Nous trouvons les narrateurs adultes dans *Soifs*<sup>26</sup>, *Dans la foudre et la lumière*<sup>27</sup>, *Augustino et le chœur de la destruction*<sup>28</sup>, et *Naissance de Rebecca à l'ère*



*des tourments*<sup>29</sup>. Dans ce chapitre, l'évolution du père dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais devient encore plus évidente.

Cette partie récente de l'œuvre blaisienne voit naître une certaine compassion pour les difficultés auxquelles les pères font face. Dans la société déstabilisée, où on ne sait plus à quoi s'attendre, les pères tentent, avec plus ou moins de succès, de trouver leur place.

## Notes

---

<sup>1</sup> Rey, *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, 1477.

<sup>2</sup> Rey, *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, 1477.

<sup>3</sup> Rey, *Le nouveau Petit Robert*, 1858.

<sup>4</sup> Cette image, comme celles qui la suivent, ne vient pas de Marie-Claire Blais, mais de Mary Meigs, et donc, doit être vue comme une lecture, une interprétation des *Manuscrits de Pauline Archange* ; elle n'appartient pas au texte original.

<sup>5</sup> Cette image vient d'*Illustrations for Two Novels by Marie-Claire Blais* de Mary Meigs (sans pagination).

<sup>6</sup> Pour des exemples de ces critiques, voir les ouvrages de Janine Ricouart, Roseanna Dufault, Mary Jean Green, Karin M. Egloff, et Paula Gilbert Lewis, entre autres.

<sup>7</sup> Ici, voir l'ouvrage de Ricouart et Dufault, ainsi que ceux de Thérèse Fabi, Jeannette Gaudet, Karen S. McPherson, Marie Diane Clakre, H.H. Mowshowitz, et Jean Marmier.

<sup>8</sup> Cagnon, dans son ouvrage fort intéressant, écrit que « Fathers, in particular, fail to provide support for and security of love to their children. When they are not entirely absent, they are weaklings, opposed to the education their creative children so ardently desire, sometimes completely absorbed in their own usually frustrated homosexuality, or, at best, simply inadequately able to love and accept others » (107). Bien que Cagnon soit un des écrivains qui traitent de la figure paternelle dans l'œuvre blaisienne, nous trouvons qu'il simplifie ces figures : il ne reconnaît pas la complexité et la diversité des figures du père.

<sup>9</sup> Nous examinerons tous les romans blaisiens publiés avant 2010. *Mai au bal des prédateurs* vient d'être publié et n'est pas inclus dans notre étude.

<sup>10</sup> Cette image vient de l'ouvrage de Mary Meigs (sans pagination).

<sup>11</sup> Cette image vient de l'ouvrage de Mary Meigs (sans pagination).

<sup>12</sup> Nous avons étudié tous les romans blaisiens publiés avant 2010, cependant tous ne figurent pas dans notre travail. *L'ange de la solitude*, *Le jour est noir*, *Les nuits de l'Underground*, *Le sourd dans la ville*, et *Les voyageurs sacrés* seront exclus, soit, parce qu'ils ne contiennent pas de figures de pères significatives, soit parce qu'ils tombent hors de la portée de notre travail.

<sup>13</sup> Désormais, le sigle BB représentera *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 1991.

---

<sup>14</sup> Nous emploierons le sigle SVE pour représenter le roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 1991.

<sup>15</sup> Nous emploierons l'abréviation TB pour désigner *Tête Blanche* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 1991.

<sup>16</sup> Dorénavant, toutes références à *Manuscrits de Pauline Archange* seront représentées par le sigle MPA. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal 1991.

<sup>17</sup> Nous emploierons le sigle VV pour représenter le roman *Vivre! Vivre!* de Marie-Claire Blais. Nous renvoyons à l'édition : Boréal, 1991.

<sup>18</sup> Le sigle LP représentera dorénavant le roman *Une liaison parisienne* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Éditions internationales Alain Stanké/Éditions QUINZE, 1975.

<sup>19</sup> Désormais, le sigle DS représentera *David Sterne* de Marie-Claire Blais. Nous emploierons l'édition : Éditions du Jour, 1972.

<sup>20</sup> Le roman *Pierre, la guerre du printemps '81* sera représenté par le sigle P. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Primeur l'Échiquier, 1984.

<sup>21</sup> Nous emploierons l'abréviation IN pour désigner *L'insoumise* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Éditions du Jour, 1967.

<sup>22</sup> Désormais, le sigle AP représentera *Les apparences* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 1991.

<sup>23</sup> Le roman blaisien, *Un Joualonnais, sa Joualonie*, sera représenté par l'abréviation JJ. Nous emploierons l'édition : Édition du Jour, 1973.

<sup>24</sup> *Visions d'Anna*, roman de Marie-Claire Blais, sera désormais représenté par le sigle VA. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Éditions internationales Alain Stanké, 1982.

<sup>25</sup> Dorénavant, nous emploierons le sigle LL pour désigner *Le loup* de Marie-Claire Blais. Nous renvoyons à l'édition : Éditions du Jour, 1972.

<sup>26</sup> Le roman blaisien *Soifs* sera représenté par l'abréviation SF. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 2003.

<sup>27</sup> *Dans la foudre et la lumière*, roman blaisien, sera désormais désigné par le sigle DFL. Nous renvoyons à l'édition : Boréal, 2001.

---

<sup>28</sup> Le sigle ACD représentera *Augustino et le chœur de la destruction* de Marie-Claire Blais. Nous emploierons l'édition : VLB, 1989.

<sup>29</sup> Désormais, le sigle NRT designera le roman *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments* de Marie-Claire Blais. Toutes nos citations renvoient à l'édition : Boréal, 2008.

## CHAPITRE 2 : LA PERSPECTIVE DE L'ENFANT

Dans ses premiers romans, Marie-Claire Blais privilégie le point de vue des enfants. Cette perspective se caractérise par sa simplicité, sa naïveté, son innocence, et aussi par sa tendance à porter, sans la moindre hésitation, des jugements sévères et peu nuancés. Les enfants ne sont pas encore entièrement développés au niveau social. Égoïstes, ils sont incapables de compatir avec autrui<sup>1</sup> : ils observent le monde en ne percevant que la manière dont les autres correspondent à leur propre vie et à leurs objectifs. Les enfants cherchent uniquement à savoir si les autres comblent ou non leurs besoins à eux, sans reconnaître les sentiments que ces autres éprouvent.

Les jeunes personnages que Blais présente évaluent tout dans leur vie, et expriment souvent leur mécontentement face aux faiblesses de leur père. Leur vision dualiste fait que les enfants voient le comportement de ce dernier de manière très tranchée : ils estiment qu'il est bon ou mauvais. Les enfants jugent tout en termes absolus : lorsqu'ils observent une faute que commet leur père, ils l'estiment comme mauvais, même si ce père a des aspects rédempteurs. Ils peuvent seulement voir les comportements exagérés, et sont incapables d'accepter la présence d'aspects contradictoires chez une même personne : selon eux, un père ne peut pas être bon *et* mauvais à la fois.<sup>2</sup>

Comme l'indique Lori Saint-Martin dans son ouvrage *Au-delà du nom du père*, les « crimes » attribués aux mauvais pères peuvent être divisés en deux catégories : les crimes de « vide » et les crimes de « trop-plein ».<sup>3</sup> Ceux qui appartiennent à la première catégorie incluent l'absence physique (celle-ci peut être volontaire ou non, provisoire ou permanente) ainsi que le détachement (ou vide) émotionnel. Les crimes de « trop-plein » sont caractérisés par l'excès : la violence, la tyrannie et l'abus d'autorité.<sup>4</sup> À ceux-là, nous ajoutons la complaisance. Excessive, celle-ci peut causer autant de mal que les autres crimes de « trop-plein ». Selon Saint-Martin, on peut attribuer à la même figure paternelle des fautes appartenant aux deux catégories, car celles-ci ne s'excluent pas mutuellement.<sup>5</sup> Par exemple, un père émotionnellement détaché peut être extrêmement violent envers son enfant, et un père physiquement absent (à cause du travail, par exemple) peut être trop complaisant. Manifestement, il existe aussi de bons pères dans

l'œuvre blaisienne, des pères qui sont aimés de leurs enfants. L'incapacité de nuancer les jugements fait que ces enfants idéalisent leur père et ne s'aperçoivent d'aucun de ses défauts.

L'opposition entre les pères entièrement bons et entièrement mauvais selon cette perspective est particulièrement évidente dans deux des premiers romans de Marie-Claire Blais. À travers des exemples tirés de *La Belle Bête* et d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, nous verrons que ces premiers ouvrages blaisiens sont caractérisés par la vision simple et naïve de l'enfant.

## **2.1 LA BELLE BÊTE**

Le premier roman de Blais, *La Belle Bête*, présente plusieurs figures de père. Nous en examinerons deux pour montrer la perspective de l'enfant que nous y trouvons. Les deux figures examinées seront celle du père biologique d'Isabelle-Marie et de Patrice,<sup>6</sup> ainsi que celle du substitut paternel, Lanz. Examinons tout d'abord le père biologique que le narrateur ne nomme jamais.<sup>7</sup> Ce père est absent de la vie de ses enfants : il est mort avant le début de la narration.

Isabelle-Marie idéalise son père décédé afin de se protéger de la méchanceté de sa mère et de la présence non désirée de son beau-père Lanz.<sup>8</sup> Dans les premiers chapitres du récit, le narrateur décrit les pensées de Louise, la mère d'Isabelle-Marie.<sup>9</sup> Elle adore son fils qui est beau, alors qu'elle trouve sa fille laide et répugnante. Négligée par sa mère, Isabelle-Marie pense à son père quand elle se trouve dans une situation pénible, ou quand elle se sent émotionnellement abandonnée.

Quand elle apprend la nouvelle du mariage imminent de sa mère avec Lanz, par exemple, Isabelle-Marie s'évade vers ses souvenirs : « Très loin, dans son enfance, elle apercevait son père, l'âpre paysan, le maître du pain » (BB 46). Isabelle-Marie l'associe à la terre<sup>10</sup> et elle se souvient des « bottes énormes de son père qui sentait le blé et la glaise » (BB 46). La sécurité et la stabilité que son père offrait à la famille lui manquent et Isabelle-Marie se souvient d'un temps plus heureux.

En se souvenant de la nature tendre de son père, Isabelle-Marie ne lui attribue aucun trait négatif. Elle l'idéalise et trouve les autres figures du père insatisfaisantes. Ainsi, nous ne pouvons nous fier complètement à la description du père. Nous ne le voyons qu'à travers les yeux de sa fille qui est traumatisée par sa mère et traitée en domestique par son beau-père. On voit ici les limites de la vision de l'enfant : elle n'est ni neutre ni impartiale. Isabelle-Marie idéalise son père, et se souvient de ses meilleures caractéristiques pour se protéger, pour avoir quelqu'un dans sa vie qui l'aime sans condition. Il se peut que son père ait été aussi bon qu'elle le dit, toutefois, personne n'est parfait. On ne voit jamais ni les faiblesses ni les défauts de ce père. On peut supposer que son portrait n'est pas exact, car Isabelle-Marie le présente sans nuance.

Lanz, le nouveau mari de Louise, est une figure de père substitutif pour ses enfants. Il s'oppose au portrait idéal du père biologique et incarne une mauvaise figure de père. Il fait ses débuts dans la vie familiale comme l'amant de Louise, et il s'attend à ce que les enfants lui obéissent comme à leur propre père. Ce père a des défauts qui relèvent des deux catégories mentionnées ci-dessus, celle du « vide » et celle du « trop-plein ».

Lanz garde ses distances par rapport aux enfants de Louise ; il ne veut pas former de lien émotionnel avec eux, et de cette manière, il constitue une figure de père émotionnellement vide. De plus, il n'apprécie que la beauté superficielle. Dès sa première rencontre avec Isabelle-Marie, on constate chez lui l'absence de tact et de gentillesse : « Isabelle-Marie ne tendait pas la main. Le regard de Lanz lui redisait qu'elle était laide » (BB 33). Lanz n'essaie ni de se rapprocher de la jeune fille, ni de la réconforter. Lors du mariage d'Isabelle-Marie avec Michael, Lanz n'éprouve aucun sentiment de joie pour sa belle-fille. Par contre, il « se félicita de voir disparaître un censeur gênant » (BB 88). Même Patrice, sans être observateur comme sa sœur, n'aime pas son beau-père : il « se méfiait de Lanz, par instinct. Il ignorait pourquoi cet intrus lui était contraire et il se sentait menacé » (BB 36). Il est clair que Lanz ne s'intéresse pas aux enfants de Louise, et qu'ils le gênent dans son désir d'avoir Louise à lui seul.

C'est dans sa compétition avec Patrice pour l'affection de Louise qu'on observe l'aspect « trop-plein » de Lanz. Il est jaloux de l'amour que Louise a pour Patrice.<sup>11</sup> Pour avoir plus de temps seul avec sa femme, il tente de distraire Patrice et lui offre de l'alcool. Il l'enivre pour qu'il ne puisse pas empêcher Lanz et Louise de sortir ensemble

(BB 56). En plus de ces tromperies mesquines et puérides, la jalousie rend Lanz violent. Quand Patrice rentre à la maison humilié et vaincu, avec un fouet oublié à la main, Lanz pose sa canne sur son bras et lui ordonne de laisser tomber le fouet. Cette action enrage Patrice, qui n'est pas capable de contrôler ses émotions et qui passe à l'action. Quand Lanz essaie de le désarmer, Patrice ne résiste pas. Alors que Patrice ne lutte plus, Lanz continue son assaut : « Aveuglé, possédant enfin cet enfant tant chéri de Louise, Lanz fouettait à son tour » (BB 66). Cette violence de la part de Lanz n'est en réaction à nulle menace de Patrice, c'est une violence de vengeance. Il est si jaloux et si frustré par la relation entre Louise et Patrice, relation de laquelle il est exclu, qu'il manifeste son pouvoir physiquement, pour montrer qu'il est le maître.<sup>12</sup>

Lanz désire posséder le pouvoir d'un père. Après avoir annoncé ses noces, il réprimande sa belle-fille : « – Isabelle-Marie, vous ne riez pas avec nous? Je suis déjà un peu votre père » (BB 45). Lanz veut remplacer le père biologique des enfants, et il le montre une fois de plus lorsque, après avoir fouetté Patrice, il insiste « [j]e suis votre père, Patrice, ne l'oubliez pas. Je le remplace auprès de vous » (BB 66). Ainsi, Lanz est un substitut paternel tyrannique. Il essaie de tout contrôler et il exige l'obéissance. Il rejette les aspects émotionnels de la paternité, tout en s'attendant à ce que les enfants assument leurs propres responsabilités.

Isabelle-Marie ne fait aucune allusion aux bons aspects de Lanz. Les enfants jugent d'une façon absolue,<sup>13</sup> et ainsi, Isabelle-Marie n'est pas capable de le voir d'un point de vue positif : elle a décidé, dès le début, qu'il était mauvais. Isabelle-Marie est toujours à l'étape égoïste de l'enfance. Elle juge Lanz par rapport à ce qu'il apporte à sa vie à elle, et elle le critique, car il ne fait aucun effort pour améliorer la vie de ses beaux-enfants. En fait, il rend leur vie plus difficile qu'elle ne l'était.

À partir de cette perspective de l'enfant qui observe le monde de façon manichéenne, des questions au sujet de la paternité s'imposent. Isabelle-Marie et Lanz ont des idées contraires en ce qui concerne la figure du père. Lanz s'attend à être obéi et respecté. De plus, il ne veut ni voir ni entendre les enfants, qui l'irritent. Il ne semble avoir aucune notion des responsabilités d'un père, ou cela ne lui semble pas important. Lanz croit que le fait d'être le mari de Louise le transforme automatiquement en père de substitution.<sup>14</sup> Isabelle-Marie, par contre, s'attend à ce qu'il assume les responsabilités



d'un père, et puisqu'il ne le fait pas, elle n'accepte pas qu'il remplace son propre père. Elle le rejette, lui préférant le souvenir d'un père traditionnel et stable qu'elle peut idéaliser parce qu'il est décédé.

Malgré la préférence pour le père biologique et traditionnel dans cette œuvre, ce type de père n'est pas privilégié dans tous les ouvrages blaisiens. Dans le prochain roman que nous examinerons, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le père biologique est une fois de plus un paysan, pourtant, cette fois-ci, il n'est pas idéalisé ; il est présenté comme ignorant et violent.

## **2.2 UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL**

Dans le roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel* nous traiterons d'une seule figure de père, le père biologique. Une fois de plus, il s'agit d'un père paysan qui n'est pas nommé.<sup>15</sup> Comme Lanz, il présente des aspects « vides » et « trop-pleins » à la fois. Nous étudierons ses actions qui relèvent de ces deux catégories pour voir comment son image se construit grâce à la perspective de l'enfant que cette œuvre privilégie.

Le narrateur, qui souvent cède la parole aux enfants, ne suggère pas que le père dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ressent des émotions, à l'exception de la colère. Jean Le Maigre<sup>16</sup> se rend compte que son père est un homme dur, sans la moindre tendresse. On observe ici un père paysan typique et traditionnel qui travaille la terre, qui nourrit sa famille et qui laisse les soins émotionnels, sociaux et religieux de ses enfants à sa femme et à sa belle-mère.<sup>17</sup>

Examinons de plus près les aspects « vides » de ce père, et ces soins qu'il laisse aux autres. Il s'isole de sa famille,<sup>18</sup> et est inaccessible émotionnellement. Son isolement est signalé très tôt dans le récit :

Pour la première fois, l'homme lève un regard obscur, vers la mère et l'enfant : puis il les oublie aussitôt. Il regarde le bassin d'eau souillée sur le poêle. Il se sent de plus en plus à l'étroit dans sa veste.

– On étouffe ici, dit-il. (SVE 18)

Le père ne remarque pas la présence de sa femme et de son nouveau-né. Il ne semble ressentir ni joie ni fierté paternelle en les voyant. Son isolement est un prolongement de son égoïsme (caractéristique que nous examinerons plus tard en exposant ses aspects de « trop-plein »).

Ce père est si détaché émotionnellement de ses enfants qu'en apprenant le suicide de son fils Léopold, il n'exprime aucun chagrin. Jean Le Maigre raconte la réaction de ses parents : « 'Malédiction! Oh, malédiction!', dit mon père, et il cracha par terre. Seule ma mère versa ces larmes funèbres si bienfaisantes pour Léopold » (SVE 69). Le père reste insensible : il ne tente de consoler ni sa femme ni ses enfants après la mort de Léopold. Il ne soutient aucunement sa famille au niveau émotif : les liens émotionnels entre eux sont inexistantes.

Ce manque d'appui devient évident lorsqu'on considère les réussites scolaires de Jean Le Maigre. Au lieu de l'encourager, ou de partager sa joie, son père le décourage dans ses études. Jean Le Maigre se souvient de son enthousiasme pour l'écriture, et de la réaction de son père : « Fier comme un coq je laissais traîner partout dans la maison mes versions grecques, mes éloges funèbres, mes fables et mes tragédies quand je découvris que mon père les faisait disparaître à mesure dans les latrines » (SVE 77).<sup>19</sup> Jean Le Maigre est fier de ses réussites et il a des chances de gagner sa vie d'une manière différente (et selon ses préférences, meilleure) de celle de son père. Cependant, le père se méfie de ce qu'il ne comprend pas ; il ridiculise donc Jean Le Maigre et le décourage.

Le père ne s'intéresse pas aux étapes importantes de la vie de ses enfants non plus. Il est même absent lors du baptême de son fils malade. Il laisse les soins religieux aux autres, comme l'indique Jean Le Maigre :

Ranimé par l'eau du baptême, ses cheveux rouges droits sur la tête, le Septième lança des cris perçants qui firent accourir mon père de la grange.  
– Mon Dieu, dit mon père en apercevant ce monstre aux cheveux hérissés, cet idiot m'a fait perdre ma vache... (SVE 66)

Cette observation du narrateur offre plusieurs renseignements importants. Le père se trouve dans la grange au lieu d'être près de son fils qu'on croit moribond. De plus, il se fâche contre le Septième quand ses cris interrompent son travail. Il l'accuse de la perte de

sa vache bien que l'enfant soit trop jeune pour s'empêcher de pleurer, ou pour comprendre ce qu'il a fait. Ce père a des attentes déraisonnables, et il ne jouit point de ses enfants : il les trouve nécessaires et agaçants. Il n'est même pas soulagé de constater que son fils ne meurt pas.

En plus de ces aspects « vides » que nous venons d'examiner, ce père révèle à plusieurs reprises ses aspects de « trop-plein ». Mais là n'est pas son seul tort ; penchons-nous sur sa tyrannie.

La grand-mère de la famille, Antoinette, s'occupe des enfants, cependant, le père ne reconnaît ni sa sagesse ni son expérience. Il refuse d'écouter ses conseils en déclarant : « Grand-Mère, je connais la vie plus que toi, je sais à quoi se destinent mes enfants! » (SVE 14). Le père discute de l'avenir de ses enfants, et il ne voit pas la valeur de l'éducation. Il croit que « [l]'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois » (SVE 65). Le père estime que seule la force physique est importante, car c'est grâce à sa propre force qu'il survit. Comme un paysan qui travaille la terre, il ne voit pas d'autre avenir que celui-ci pour ses enfants.

Jean Le Maigre est victime des croyances traditionnelles et de l'autorité absolue de son père, qui ne veut pas qu'il soit instruit. Le père a peu de foi dans la valeur de l'éducation et dans les compétences de son fils : « – Il est tuberculeux, dit l'homme, à quoi cela peut-il bien lui servir d'étudier? Je me demande bien de quoi se mêle le curé – on ne peut rien faire de bon avec Jean Le Maigre. Il a un poumon pourri! » (SVE 16). Ici, on voit la cruauté du père qui croit que les enfants faibles ne sont que des fardeaux pour leurs parents. La santé manque à Jean Le Maigre et donc son père pense que tout investissement dans l'avenir de cet enfant est un gaspillage. Le père reconnaît la valeur des hommes qui travaillent la terre, et non pas de ceux qui étudient. Il n'aime pas que le curé intervienne dans ses décisions, car il ne s'agit pas d'un homme d'action comme lui. Le père montre sa tendance à la tyrannie en rejetant cette autorité religieuse : c'est à lui seul de prendre des décisions pour sa famille.

Le père fait preuve de la même tyrannie envers tous ses enfants. De la même manière qu'il contrôle le sort de Jean Le Maigre, il contrôle le destin des autres. Lorsque Pomme et le Septième se révoltent contre lui, il leur trouve un métier : « Ne pouvant nourrir deux vagabonds qui erraient par le village et volaient les poules des voisins, au

lieu d'aller à l'école, il avait mené à la ville comme apprentis dans une manufacture de souliers Pomme et le Septième » (SVE 116). Le père leur impose ce travail pour se débarrasser d'eux, et pour ne plus s'inquiéter de leur comportement. Pomme et le Septième ne veulent pas être des fermiers comme leur père, cependant, ils n'ont pas accès aux autres possibilités avant que leur père ne décide de les envoyer en ville : ils n'ont pas le droit de choisir leur propre destin.

Le père est entièrement responsable de sa famille, c'est à lui seul de corriger le comportement de ses enfants. Il existe plusieurs exemples des réactions du père face à la révolte de ses enfants, cependant, nous n'en citerons qu'un. Le plus grand crime dont Le Septième et Jean Le Maigre sont coupables est de mettre le feu à l'école. Jean Le Maigre se souvient de cet événement : « Le pupitre de Mlle Lorgnette périt avec l'école, et quelques jours plus tard, recevant de notre père un châtiment à la grandeur de notre acte, nous partions pour la maison de correction, notre baluchon sur le dos » (SVE 85). Cette transgression, évidemment, est d'une importance qu'on ne peut ignorer, et à laquelle le père seul ne peut répondre. Le père les punit (probablement en les battant) puis il les envoie à la maison de correction. Il ne les protège pas de la loi : il les châtie, et espère que la maison de correction leur apprendra à ne plus récidiver. De plus, en envoyant ses enfants à la maison de correction, il ne doit plus ni s'occuper d'eux, ni les nourrir.

Évidemment, ce père a une présence surabondante au sein de sa famille. Il ignore les conseils de la grand-mère, et il s'attend à être obéi complètement. C'est un tyran. Quand ses enfants, Jean Le Maigre et le Septième, révèlent leur tendance à la pyromanie, il décide seul de la façon de les punir, sans consulter sa femme (SVE 70). La grand-mère, comme nous l'avons indiqué, a suggéré d'envoyer les enfants à l'école et le père a rejeté ses conseils. Même après avoir envoyé les enfants à l'école, il ne reconnaît pas que l'idée en était de la grand-mère et qu'on aurait pu éviter l'incendie de l'école en suivant ses conseils. Il ne s'interroge pas sur la justesse de son comportement et il n'admet jamais avoir eu tort. Ses ordres sont la loi et personne n'a l'autorité de le questionner.

Le père traditionnel représenté dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* exerce son autorité sans hésitation, et la punition de ses enfants n'est pas le seul domaine où il se montre tyrannique. Avec l'autorité traditionnelle vient le privilège. Dans cette famille pauvre où il n'y a pas assez de nourriture pour tous, le père prend plus que sa portion :

« Il y avait peu à manger, mais le père et les fils aînés avaient un appétit brutal dont s'indignait Grand-Mère Antoinette » (SVE 26). Les fils aînés sont vus de la même manière que leur père : ils travaillent la terre et soutiennent la famille, et donc, ils ont les mêmes droits que lui. Ils prennent tous plus que les autres membres de la famille. Ils croient que, parce qu'ils travaillent toute la journée, ils méritent la plus grande portion de nourriture disponible. La grand-mère n'est pas d'accord : elle croit que les hommes de la famille ôtent la nourriture de la bouche des plus jeunes. Ces hommes prennent trop, ainsi ressent-on trop leur présence ; ils sont « trop-pleins ».

En outre, ce n'est pas seulement en corrigeant le comportement de ses enfants que ce père se montre violent. Sa famille doit subir les conséquences de ses mauvaises humeurs. Jean Le Maigre indique que son père a l'habitude de battre rudement ses enfants (SVE 34), même s'ils n'ont pas été la cause de son mécontentement : « La messe de cinq heures fit beaucoup de mal à mon père, et encore une fois, nous fûmes tous victimes, les uns après les autres, des courants d'air de sa mauvaise humeur » (SVE 76). Les enfants vivent dans la terreur de leur père et de sa fureur. Jean Le Maigre explique que ses frères et lui doivent quitter la maison pour fuir leur père, et que l'hiver est la pire saison, car ils ne peuvent pas lui échapper. Mais il remarque : « en été, les bois nous mettaient à l'abri de la furie de notre père, et nous avions moins peur de la maison de correction » (SVE 91).

Le père menace tellement ses enfants que les plus petits ont peur de lui, même Emmanuel, le nouveau-né. Il ne reconnaît pas son père, mais plutôt son ombre :

Il reverrait plusieurs fois, en vieillissant, cette silhouette brutale allant et venant dans la chambre. N'était-ce pas lui l'étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit, tandis qu'elle se plaignait doucement à voix basse. (SVE 127).

Il ne voit pas son père comme un homme, mais comme « l'ennemi » qui viole sa mère toutes les nuits. Emmanuel, en dépit de son jeune âge, trouve son père menaçant. Son père le sépare de sa mère et le terrifie : « La nuit, il dormait dans la même chambre que ses parents, séparé de sa mère par l'ombre de son père qui enveloppait d'une terreur sacrée ses rêves du présent comme ceux de l'avenir » (SVE 126-127). Emmanuel

reconnaît le pouvoir de son père de déterminer son avenir. L'influence de ce père traditionnel est omniprésente : Emmanuel le voit comme une force destructrice et dangereuse. Les enfants de cette famille apprennent très tôt que leur père est l'autorité, et qu'il faut le craindre et lui obéir. Il impose son autorité avec une violence à laquelle personne de la famille n'échappe.

Le narrateur d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* privilégie le point de vue de Jean Le Maigre et d'Emmanuel, qui sont tous les deux des enfants. Leurs perspectives montrent que le père de cette famille a des aspects, à la fois « vides » par son détachement émotionnel, et « trop-pleins » par sa violence, son autorité indéfectible et sa présence surabondante. Ce père a une énorme influence sur ses enfants : les enfants aînés l'imitent et les plus petits lui obéissent. Ces premiers, en dépit de la terreur qu'ils ont ressentie vraisemblablement pendant leur enfance, désirent lui ressembler. Ils veulent atteindre le même statut que leur père et acquérir le même pouvoir paternel. Ils voient qu'on lui obéit et qu'on le craint. Le rôle traditionnel du père semble être le seul rôle qui leur soit accessible.

Jean Le Maigre et les autres enfants plus jeunes craignent leur père, cependant ils ne contestent pas son droit d'agir comme il le fait. Ils se révoltent contre sa violence et sa tyrannie, mais ils ne se demandent pas si la situation aurait pu être différente. Cette situation d'un père tyrannique à qui il faut obéir n'évoluera pas, car les enfants la croient normale. Ils n'ont jamais connu une vie différente, et ils sont incapables d'imaginer des situations alternatives.<sup>20</sup> Ils iront jusqu'à la reproduire.

Le père dans ce récit est monstrueux : il est violent et il exerce son autorité sans hésitation. Il s'attend à ce que ses enfants lui obéissent, et il ne pardonne pas les erreurs. Nous avons accès aux pensées de deux de ses enfants qui sont trop jeunes pour avoir des aptitudes sociales développées et qui sont incapables de comprendre la monstruosité de leur père. Ils acceptent leur situation telle qu'elle est, même s'ils la trouvent dure.

\*

\*

\*

Dans les deux romans que nous venons d'examiner, la perspective dominante est celle de l'enfant. Les jugements émis à travers une telle perspective sont souvent

tranchants : le père est bon ou mauvais. Il n'y a pas de zone intermédiaire dans ces jugements binaires. Ce dualisme est particulièrement évident dans l'opposition du père biologique d'Isabelle-Marie et de Lanz dans *La Belle Bête*. Isabelle-Marie idéalise son père décédé, et elle rejette son beau-père Lanz. Par contre, le père biologique dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est comparable à Lanz. Malgré leurs différences, ces deux personnages partagent plusieurs caractéristiques. Les deux figures de père présentent à la fois des aspects « vides » et « trop-pleins », et ont une notion limitée de la paternité. Ils désirent et exigent que les enfants les respectent et leur obéissent, cependant ils rejettent tout lien émotif avec eux. Ils ne se préoccupent pas du développement émotionnel, social ou religieux des enfants. Ces deux pères aiment punir leurs enfants, et veulent se débarrasser d'eux au plus vite. Lanz est heureux de voir Isabelle-Marie se marier avec Michael, et le père dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* aime voir ses enfants partir travailler et se débrouiller tous seuls. L'un comme l'autre désirent le pouvoir associé avec la paternité, mais refusent les responsabilités.

Les figures blaisiennes du père analysées dans ce chapitre sont des caricatures de père. Les narrateurs enfants présentent des pères idéalisés qui ne semblent avoir aucun défaut, ou encore, des pères démonisés qui ne réagissent qu'avec la colère.

Dans le prochain chapitre où nous examinerons les figures alternatives du père selon la perspective de l'adolescent nous aurons l'occasion de voir comment elle diffère de celle de l'enfant, et comment elle transforme les relations père-enfant grâce à l'empathie naissante chez ce dernier.

## Notes

---

<sup>1</sup> Selon Piaget, les enfants ont des tendances égoïstes jusqu'à l'âge d'onze ans, bien que cette tendance commence à diminuer entre quatre et sept ans (interprétation de Maier, 45, 61).

<sup>2</sup> Selon les théories de Piaget, « Each attribute of an object or a person [...] is seen as an absolute. It is common for a child [...] to see the night as always black and the hero of a story as always brave. The child has no notion of valuation, rank or relativity. Experiences are graded in absolutes and dichotomous opposites, such as [...] 'goodest' or 'worst,' where thinking and action are reduced to two choices, and where answers are always yes or no. A child's thinking then, in the absence of a hierarchy of values, remains essentially egocentric » (interprétation de Maier, 48).

<sup>3</sup> Lori Saint Martin, *Au-delà*, 73-74.

<sup>4</sup> Saint-Martin explique la catégorisation des crimes des pères ainsi : « Leurs délits se divisent en deux grandes catégories : crimes du vide (absence, indifférence) et crimes du trop-plein (abus d'autorité, violence physique, inceste) » (*Au-delà*, 73-74).

<sup>5</sup> Saint-Martin croit qu'en général, les pères commettent des « crimes » des deux catégories et non pas d'une seule : « Nous verrons d'ailleurs que trop et pas assez se rejoignent souvent, car l'envahissement du trop-plein s'accompagne souvent d'une forme sournoise d'absence. La bonne distance semble presque impossible à trouver » (*Au-delà*, 74).

<sup>6</sup> Pour des analyses du personnage de Patrice, et les difficultés de l'expérience masculine voir l'œuvre de Katri Suhonen (*Prêter la voix : La condition masculine et les romancières québécoises*), et l'article de Jean Fouchereaux ("Feminine Archetypes in Colette and Marie-Claire Blais").

<sup>7</sup> Un père n'est pas nommé dans un récit à cause de son absence dans la vie de ses enfants (Smart, 204 et Saint-Martin, *Au-delà*, 13). Le plus souvent, ce sont les mauvais pères qui ne reçoivent pas de nom ; des pères qui ne soutiennent pas leurs enfants, ou qui les abusent. Il existe plusieurs exemples de ce phénomène dans l'œuvre blaisienne (par exemple, les pères biologiques dans *La Belle Bête*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Tête Blanche*, *David Sterne*, et *Les nuits de l'Underground*, entre autres). Ces pères sont absents de la vie de leurs enfants (d'une manière physique ou émotive), et ne méritent pas un nom. Toutefois, chez Blais, un manque de nom n'indique pas toujours une absence négative. Le père décédé d'Isabelle-Marie est idéalisé et pourtant elle ne le nomme jamais. Il est, pour elle, comme un dieu et elle ne le nomme pas par respect et par estime.



---

<sup>8</sup> Dans *Le sourd dans la ville* (que nous n'examinerons pas), Luigi, le père décédé, est aussi idéalisé, cependant de toute évidence, ce n'est pas un père-modèle, mais un criminel violent.

<sup>9</sup> Pour une analyse de la relation entre Louise et ses enfants, voir les articles de Mary Jean Green (« Portraits grotesques de la mère : Marie-Claire Blais et Callixthe Beyala ») et «Redefining the Maternal : Women's Relationships in the Novels of Marie-Claire Blais») et de Karin M. Egloff (« Entre la mère-miroir et l'amer voir : Le regard écorché dans *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais »).

<sup>10</sup> Le père était « le maître de la terre », et selon le *Dictionnaire des symboles*, la terre symbolise la « fonction maternelle » et « aussi la mère, source de l'être et de la vie, protectrice contre toute force d'anéantissement » (vol. 4, 284-285). Le père biologique d'Isabelle-Marie donc, à la fois, domine la force maternelle et est une force protectrice dans sa vie. Il limitait l'influence de sa mère quand il était vivant, et ses souvenirs de lui protègent Isabelle-Marie dans sa situation actuelle.

<sup>11</sup> Les pères deviennent, parfois, jaloux et subvertissent la relation mère-enfant, comme l'indique Corneau : « Il existe des pères qui mettent brutalement fin à la symbiose, mais c'est, la plupart du temps, parce qu'ils envient l'énorme attention accordée à l'enfant par leur compagne » (*Père manquant*, 23).

<sup>12</sup> Selon Alex Pirani, « [a] woman with a despised or unacceptable mate binds her son to herself and he becomes her protector and substitute husband. Father or stepfather grows increasingly jealous and seeks to undermine or oust the son; and indeed the son must ultimately take up the older man's challenge [...] to leave his mother and prove himself a man » (33). On voit cette situation dans *La Belle Bête* : le mari de Louise est mort, et elle a fait de Patrice un mari substitut. Son nouveau mari, Lanz, devient jaloux, et une tension s'installe entre lui et son beau-fils. Patrice, cependant, est incapable de quitter sa mère, ce qui mène au drame de la mort de Lanz.

<sup>13</sup> Maier, 48.

<sup>14</sup> Michael Lynn Ramberg, mentionne brièvement les faiblesses de Lanz. Voir son article « *La Belle Bête* : Contestation et monologisme ».

<sup>15</sup> Selon Maroussia Ahmed, Blais nomme seulement les personnages les plus importants, comme les héros et les amis des héros. Ceux qui opposent les quêtes des héros sont souvent sans nom. Le père de Jean Le Maigre s'oppose à son désir d'être écrivain et est un antagoniste. Pour cette raison, il n'est pas nommé (381).

<sup>16</sup> Selon l'édition d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, il existe des variations en ce qui concerne l'orthographe du nom du personnage principal Jean Le Maigre. Son nom est

---

épilé : « Jean Le Maigre », « Jean-Le Maigre », ou bien « Jean-Le-Maigre ». Ce manque de conformité peut être le résultat d'une faute de frappe ou bien d'un choix conscient de l'éditeur. Désormais, nous utiliserons « Jean Le Maigre » comme il se trouve dans l'édition du Boréal compact (1991) que nous possédons.

<sup>17</sup> Pour une analyse du rejet du rôle traditionnel des femmes dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, voir l'article de Mary Jean Green : "Redefining the Maternal : Women's Relationships in the Fiction of Marie-Claire Blais".

<sup>18</sup> Selon Jacques-A. Lamarche, l'aliénation dans les romans blaisiens est un reflet de la situation de Blais. Voir son article « La thématique de l'aliénation chez Marie-Claire Blais ».

<sup>19</sup> Janine Ricouart et Roseanna Dufault examinent le thème récurrent de la censure des jeunes écrivains. Grand-mère Antoinette exige que les ouvrages de Jean Le Maigre soient sans péché, et son père « censure l'acte même d'écrire » (11).

<sup>20</sup> Maier, 42.

### CHAPITRE 3 : LA PERSPECTIVE DE L'ADOLESCENT

C'est pendant l'adolescence que les jeunes développent les capacités de comprendre et de sympathiser avec les autres.<sup>1</sup> Durant l'enfance, ils sont trop jeunes et immatures pour se rendre compte que les autres existent de la même manière qu'eux, qu'ils ont leurs propres idées, leur propre vécu, et qu'ils n'existent pas seulement comme des « personnages accessoires ». Le développement de ces capacités chez les adolescents mène à la diminution de l'égoïsme qui caractérise la perspective des enfants. Les adolescents commencent à s'interroger sur le raisonnement qui dicte les actions d'autrui.

La vision de l'adolescent qui domine les œuvres que nous analyserons dans ce chapitre continue à être caractérisée par l'innocence, la naïveté, et le dualisme qui marquent la perspective de l'enfant. Par conséquent, on y trouve encore de simples figures de père qui commettent des crimes de « vide » et de « trop-plein ». Cependant, le point de vue de l'adolescent est plus complexe que celle de l'enfant. Les narrateurs adolescents commencent à compatir avec les autres personnes, y compris avec leur père. Les jeunes développent la capacité de nuancer leurs jugements. Ils sont capables davantage de se mettre à la place des autres, et donc, de mieux comprendre leurs responsabilités. De plus, ils se font leurs propres impressions des autres personnes : ils commencent à penser pour eux-mêmes. On observe une diminution de leur égoïté, mais non pas la disparition de celle-ci.<sup>2</sup> Les jeunes commencent à reconnaître la complexité des figures de père, cependant comme les capacités de nuancer les jugements et de compatir avec autrui ne commencent à naître qu'à cette étape de leur développement, ils sont toujours égoïstes et ils conservent des notions simples de la paternité (les notions de la paternité deviennent plus nuancées durant les deux dernières phases de développement que nous examinerons dans les prochains chapitres).

Les romans que nous examinerons pour nous pencher sur la perspective de l'adolescent dans l'œuvre blaisienne seront *Tête Blanche*, *Manuscrits de Pauline Archange* et *Vivre! Vivre!* Pour chacun de ces romans, nous explorerons les pères simples, puis ceux qui sont plus complexes.

### **3.1 TÊTE BLANCHE**

*Tête Blanche* présente une gamme de pères qui varient dans leur complexité et leur engagement paternel. De plus, la manière dont les enfants perçoivent la figure du père y est très variée. Le récit prend soit la forme d'un journal intime, soit une forme épistolaire, et privilégie la perspective d'Evans (surnommé Tête Blanche). Les lettres sont celles qu'écrit Evans à sa mère, et plus tard, celles d'Evans à Monsieur Brenner, ainsi que les réponses de ces deux à Evans.<sup>3</sup> Nous nous pencherons d'abord sur la figure du père biologique d'Evans et puis sur le père substitutif d'Evans et d'autres enfants de la pension, Monsieur Brenner. Notre étude portera ensuite sur le père biologique d'Émilie.

Nous examinerons brièvement les aspects de « vide » et de « trop-plein » du père biologique d'Evans avant d'analyser la façon dont sa relation avec sa femme affecte son fils. Nous prendrons également en considération la révolte d'Evans contre son père.<sup>4</sup>

Physiquement et émotionnellement absent de la vie d'Evans, le père biologique qui se trouve dans ce récit est sans nom.<sup>5</sup> Evans a vécu avec ses parents quand il était plus jeune, mais au moment où le récit commence, l'enfant est déjà au pensionnat. Evans s'y sent isolé et il croit qu'il ne fait plus partie de sa famille : « Le jour où l'on [a décidé] de le faire rentrer à la pension – pour le discipliner, comme disait son père – il sentait que sa chambre cessait de lui appartenir » (TB 12-13). Chez lui, sa chambre était un espace privilégié qui était à lui seul : elle représentait son lien avec sa famille, et signifiait que celle-ci l'intégrait et l'acceptait. En le forçant à quitter sa chambre, c'est en fait de sa famille que son père le chasse. Désormais, Evans ne se sent pas à l'aise dans sa propre maison. Il écrit à sa mère : « Dans la maison de Père, quelque chose m'effraie que je n'explique pas » (TB 58). Quand il fait référence à la maison de son enfance, il ne la considère pas comme « sa » maison, mais comme celle de son père : il y est étranger.

Le père d'Evans envoie son fils à la pension et choisit d'être un père absent. La conséquence est aussi qu'Evans n'a plus accès à sa mère. Pourtant, l'absence du père devient pour le jeune garçon une bonne chose, presque nécessaire. Evans ne fait véritablement partie de sa famille que lorsque son père s'absente. Sa mère lui révèle cette situation en l'invitant à rester quelques jours avec elle : « Ton père sera absent pour quelques semaines. Je t'amènerai à sa maison, à la campagne, où nous passons l'été

quand tu avais cinq ans » (TB 57). Les absences du père rendent ces visites possibles. Evans les associe à des moments de bonheur : il peut voir sa mère sans crainte d'être renvoyé par son père.

L'absence physique du père d'Evans devient permanente. Celui-ci abandonne sa famille. La mère d'Evans informe son fils du départ de son père ainsi :

[T]on papa est parti définitivement pour un autre pays. Tu t'en doutais, je crois. Il sera plus tranquille sans moi. Cela devait arriver. Quand tu seras plus grand, il viendra à chacun de tes anniversaires et il t'apportera des livres très beaux. (TB 68)

Cet abandon a des conséquences graves pour Evans. Il n'a plus de famille nucléaire stable : ses parents ne sont plus ensemble, et tous les rêves qu'il avait d'une réunion heureuse de sa famille sont anéantis.

Ce père abandonne son enfant émotionnellement aussi. Cette absence dans la vie d'Evans est plus subtile que l'abandon physique, et peut être discernée dans le texte même. Il n'y a aucun échange de lettres entre Evans et son père. Toute la correspondance entre Evans et sa famille se fait avec la mère. Ils parlent de son père, mais celui-ci ne communique jamais avec son fils. Il n'a aucune présence physique ou émotionnelle dans sa vie au moment de la narration.

Les souvenirs qu'Evans garde du temps où il habitait avec sa famille suggèrent aussi un père « trop-plein ». Ces souvenirs surgissent souvent dans son journal et dans ses lettres à sa mère. Malgré sa distance physique et émotionnelle, le père d'Evans a une influence persistante dans la vie de son fils.<sup>6</sup> Evans écrit à sa mère qu'il craint qu'elle ne soit en danger : « Quand je vivais à la maison, j'entendais vos disputes, la nuit. Père te battait et je pensais : 'On va casser maman.' Je finissais par crier et tu venais me consoler. Au réfectoire, parfois je frissonne en pensant à toutes ces choses » (TB 48).

Evans se sent impuissant face à son père alcoolique. Il est trop petit, trop jeune et trop faible pour l'affronter : « À la maison, quand son père s'enivrait, Tête Blanche ne savait que se cacher » (TB 12). Il ne peut ni se protéger lui-même, ni protéger sa mère, victime de ce père enragé. L'alcoolisme du père, selon la mère, est une des raisons pour lesquelles Evans a dû quitter la maison. Elle lui écrit : « Ton papa bientôt ne boira plus ;

il me l'a promis. Un jour tu vivras avec nous à la maison » (TB 47). La violence physique de son père, son alcoolisme et son détachement émotionnel sont à l'origine du séjour d'Evans à la pension.

Examinons, à présent, la relation entre la mère et le père d'Evans, et cernons l'influence de cette relation sur l'enfant. La mère d'Evans essaie de le protéger de son père. Elle minimalise ses absences et essaie de convaincre son fils qu'il pourra bientôt revenir chez lui. De plus, elle offre des cadeaux à ce dernier en lui disant qu'ils viennent de son père : « Voici des livres sur la mer. Le livre aux images rouges et bleues vient de ton papa » (TB 50). Elle essaie d'améliorer la relation entre Evans et son père, même si ce dernier ne fait, en réalité, aucun effort. Elle veut qu'Evans croie que sa vie sera meilleure et que son père est moins dur qu'il ne l'est. En effet, c'est l'espoir qu'elle veut offrir à son fils.

La mère d'Evans est consciente de la dureté de son mari, cependant elle comprend les complexités de la nature humaine. Elle conseille à son fils d'oublier la méchanceté de son père en justifiant ses actions : « Oublie, cher Evans, toute la peine qui accompagne le souvenir de ton père. Ce n'est pas seulement un homme brutal. Il est bon aussi. Il est entier dans la violence comme il l'est en tout. Souvent je mérite les choses qu'il me dit » (TB 48-49). Elle s'humilie pour présenter son mari d'une façon avantageuse et tâche de sauvegarder l'image que l'enfant a de son père.

Même plus tard dans le récit, quand il devient évident que le père abandonne sa famille, la mère d'Evans maintient qu'il y a du bon en lui. Elle explique les changements à Evans en disant que son mari et elle ont changé : « Je t'ai déjà parlé de la voix de ton père qui m'émouvait quand j'étais jeune fille ; j'ai essayé de la réentendre mais j'ai senti que nous avons changé tous les deux, depuis ce passé suave » (TB 62). La mère d'Evans souhaite que son fils perçoive la séparation de ses parents comme quelque chose de normal. Elle ne veut pas qu'il blâme son père. Une fois de plus, elle essaie de présenter son mari d'une façon positive.

Malgré les efforts de sa mère, Evans en veut à son père et se révolte contre lui. Comme il ne peut vivre avec sa mère, il est incapable de la protéger de son père. Suite au comportement de ce dernier, Evans le juge sévèrement. Il va jusqu'à demander à sa mère d'informer son père qu'il ne l'aime pas (TB 29). Evans est tenté d'être malicieux et de

faire du mal aux autres, cependant il résiste à cette tentation. Il explique ses sentiments à sa mère : « Je n'ai que l'envie d'être dur. Mais je ne veux pas ressembler à Père » (TB 29).<sup>7</sup> Il rejette les comportements de son père et ne veut pas de lui comme modèle.<sup>8</sup> Lorsque le père abandonne sa mère, Evans déclare :

Je savais que Père finirait par te laisser seule. Mais il n'est pas en voyage. [...] Marc dit que Père est sans doute parti avec une autre femme plus belle que toi. Papa ne reviendra pas pour mes anniversaires ; je ne veux pas de ses livres. (TB 68-69)

Evans dévoile les mensonges de sa mère, et refuse de croire que son père est un homme bon.

Le jeune garçon finit par prendre la décision de ne plus revoir son père. Il le déteste à cause de son comportement inexcusable. C'est dans ce rejet absolu qu'on voit la différence entre la perspective de l'enfant et celle de l'adolescent. Pendant son enfance, Evans pardonne à son père et ne veut pas que sa mère le quitte. Il lui écrit : « Je pense que j'aurai toujours trop peur de mon père pour aimer le revoir. Mais ne le quitte pas pour des jeunes hommes ; mon père n'est pas gentil, mais c'est mon père, après tout » (TB 48). Il veut voir le bon côté de son père, et il essaie de lui pardonner. En revanche, quand son père quitte sa mère, Evans se met à le mépriser : il ne peut plus lui pardonner. Ce rejet montre qu'Evans développe une idée plus précise de ce qui est acceptable pour un père et de ce qui ne l'est pas.<sup>9</sup> Evans ne respecte plus son père aveuglement : il le critique pour ses faiblesses.

Évidemment, la relation entre la mère et le père influence l'enfant. Les jeunes sont souvent protecteurs de leur mère. Même si un père se montre gentil envers son fils, leur relation peut s'envenimer s'il maltraite la mère.<sup>10</sup> Dans *Tête Blanche*, Evans, comme Emmanuel dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, juge son père d'après son comportement envers sa mère. La plupart des accusations que nous trouvons dans les lettres et dans le journal d'Evans se rapportent à la santé et à la sécurité de sa mère, et non pas aux siennes.

Cette mauvaise figure du père s'oppose à une figure positive. Il s'agit d'un substitut paternel qui possède quelques aspects de « trop-plein », et qui, cependant, est

bien complexe. Il n'est pas une caricature comme les autres pères que nous avons étudiés jusqu'ici. Comme nous le montrerons, Monsieur Brenner fait de son mieux pour s'occuper de tous les enfants sous sa garde. En examinant comment Monsieur Brenner assume le rôle d'un père positif et complexe, nous montrerons brièvement comment on peut le considérer comme « trop-plein » avant de discuter de l'éducation qu'il offre aux enfants, des soins qu'il leur apporte, et de la profondeur de son engagement envers eux.<sup>11</sup> Nous étudierons également sa relation avec Evans.

Monsieur Brenner est le directeur de la pension ; il est toujours présent. Il ne quitte la pension que pendant quelques semaines en été (TB 37). C'est un père de substitution omniprésent. Il impose des châtiments et est, de ce fait, menaçant : « L'ombre de Monsieur Brenner grandissait au-dessus de l'enfant qui s'efforçait de contenir sa respiration » (TB 11). Tous les enfants ont peur de Monsieur Brenner quand l'un d'eux a désobéi. Cet homme est décrit comme un prédateur qui cherche sa proie. Il fait peur même à Evans, « que personne n'effrayait » (TB 10). Evans le décrit comme un géant en disant « [l]e pas de Monsieur Brenner était comme ces bourrasques de vent qui déracinent les tombes près des eaux » (TB 15), et « [q]uand on écoute le professeur Brenner, on sent que sa voix est une belle colère, comme un coup de fouet » (TB 32). Monsieur Brenner inspire de la crainte aux enfants et il représente l'autorité dans la pension. De cette manière, on peut le caractériser comme « trop-plein ».

Il est normal que Monsieur Brenner doive étayer son autorité sur ses pensionnaires par la suggestion de menaces qu'il ne met toutefois pas toujours en pratique : « Chacun se réjouissait que Monsieur Brenner n'eût pas, ce jour-là, désigné de victime » (TB 11). Il empêche les enfants de se révolter contre lui avec des menaces de punition alternées à des preuves d'indulgence. Monsieur Brenner essaie de trouver un équilibre entre les réprimandes nécessaires et la douceur. Il évite ainsi la dictature qui caractérise les pères « trop-pleins ». Il ne néglige pas ses responsabilités et il n'abuse pas de son pouvoir.

Une des nombreuses responsabilités de ce directeur est l'instruction des enfants. Evans indique que Monsieur Brenner lui enseigne les mathématiques : « Monsieur Brenner a commencé à m'apprendre les équations. Il a été content parce que j'aime ça » (TB 26). Plus tard, Evans reçoit de Monsieur Brenner des cours particuliers en grec et en



latin (TB 79). Quant à l'instruction religieuse, Evans reproche à sa mère de n'avoir jamais mentionné Dieu : « Il y a un Dieu, a dit le professeur Brenner aujourd'hui. Un Dieu qui nous aime. Toi, tu ne m'en parles jamais. Pourquoi? Monsieur Brenner a ajouté que nous appartenons tous à Dieu » (TB 26). Le directeur apprend aux enfants ce que leurs propres parents ne leur apprennent pas. Il prend la responsabilité de les instruire dans tous les domaines de la vie ; il ne se limite pas aux sujets scolaires.

Il s'assure également que les enfants sont polis : « Monsieur Brenner nous avait préparés à la révérence, à dire merci, à bien nous asseoir » (TB 51). Evans décrit un moment où il emmène tous les enfants dîner chez un ami. Il leur apprend comment se comporter, cependant sans les gronder quand ils se tiennent mal : « Ce qui [...] a étonné [Evans], c'est le calme extraordinaire de Monsieur Brenner ; il était paisible comme les professeurs des rêves qui sourient aux mauvais coups des enfants » (TB 52). Il n'exige pas la perfection. C'est un père substitutif et non un tyran.

En plus de ses responsabilités d'enseignant, Monsieur Brenner s'occupe de la santé des enfants. Quand un jeune homme tombe malade à la pension et ne guérit pas, il s'occupe de lui : « [Monsieur Brenner] lui parle doucement. Il lui dit des paroles d'homme : –Tu as dix-huit ans. Le soleil sera bon pour toi. Il faut espérer. Tu guériras » (TB 41). Il demande à Evans de « lui porter un remède ainsi que des compresses froides. [...] il [décide] d'appeler encore le médecin. Puis on [...] fait venir l'Abbé des leçons de catéchisme » (TB 41-42). Il fait tout ce qu'il peut pour sauver ce jeune homme.

Monsieur Brenner console aussi les enfants quand ils sont contrariés. Evans écrit à sa mère que « [l]e père de Marc est venu. Marc n'a pas voulu le voir. On ne sait pas pourquoi. Monsieur Brenner a été obligé de parler à Marc et lui a donné des pommes » (TB 45). Le directeur se soucie du bien-être des enfants, et il est triste qu'une enfance « normale » leur soit refusée. Ces sentiments deviennent évidents particulièrement lors des jours de congé, car il n'aime pas que les enfants soient séparés de leur famille pendant les fêtes. Il reconnaît les difficultés que cette situation entraîne pour les enfants. Evans remarque :

Quand Monsieur Brenner donne des pommes, après les repas des fêtes, c'est toujours pour consoler les chagrins. Parfois il distribue lui-même des oranges, à la fin des dîners, quand il a le cœur triste. Les grandes personnes

n'expliquent pas pourquoi elles sont gentilles. Monsieur Brenner n'aime pas être remercié. (TB 45-46)

Monsieur Brenner comprend que, malgré tous ses efforts, il ne pourra jamais remplacer les parents de ces enfants ni les rendre heureux, et leur situation lui cause de la peine.

Il essaie de faire de la pension un bon endroit pour ces enfants. Dans ce but, il tente de créer des événements où ils s'amuse : « Au dortoir, Monsieur Brenner a fait une salle de cinéma temporaire et [ils ont] vu un film sur un matador » (TB 49). Evans note dans son journal sa gentillesse : « Les élèves ont fait une promenade de l'autre côté de la grille, hier. Monsieur Brenner voulait-il nous laisser le plaisir de dire bonjour aux petites filles qui revenaient de l'école en chantant? Je pense que oui » (TB 86). Ce directeur fait des efforts pour que les enfants connaissent les joies simples de l'enfance. Comme père de substitution, l'engagement paternel du directeur est impressionnant. Contrairement aux autres figures de père que nous avons analysées jusqu'ici, il n'hésite pas à s'occuper des enfants tant au niveau émotif qu'au niveau physique.

Monsieur Brenner est clairement un bon substitut paternel pour les enfants. Sa gentillesse est surtout évidente dans sa relation avec Evans. Il encourage l'enfant en lui donnant des cahiers et des livres (TB 35, 139). Quand il doit informer Evans de la mort de sa mère, il le fait avec grande douceur. Evans note dans son journal : « Monsieur Brenner est venu me chercher. Sa tête était menteuse, mais bonne. Il m'a aidé à m'habiller, ce qu'il ne fait jamais » (TB 77). Il prend Evans par la main pour l'informer, et essaie d'être aussi gentil que possible (TB 77). Après cet événement, Evans remarque que le directeur lui donne plus de privilèges : « [i]l dit que je peux tout lire, dans la bibliothèque, et il me donne des cours particuliers en latin et en grec » (TB 79). Monsieur Brenner tente de remplir le vide dans la vie d'Evans en lui offrant des cadeaux.

Il représente un véritable père dans la vie d'Evans lorsque celui-ci devient jeune adulte.<sup>12</sup> Il ne tente pas de brimer le développement de son élève. Au contraire, il l'encourage à être indépendant.<sup>13</sup> Evans remarque la complaisance de son directeur envers lui : « Je fume maintenant comme une grande personne. Monsieur Brenner m'offre lui-même des cigarettes. Quel drôle de professeur! Il oublie même les règlements de la pension » (TB 116). Monsieur Brenner permet à Evans de découvrir sa propre

identité. Il sait que celui-ci ne peut pas toujours rester à la pension, qu'il faudra se séparer de lui un jour, et qu'Evans devra être capable de se débrouiller seul. Evans est conscient de sa liberté de partir. Il sait qu'il n'offensera pas Monsieur Brenner en partant, que si « [il ne revient] plus à la pension [...] Monsieur Brenner comprendrait » (TB 88).<sup>14</sup> Les enfants ont besoin d'encouragement pour se rendre compte qu'il est naturel de devenir indépendant.<sup>15</sup>

À la fin du récit, Evans envoie une lettre à Monsieur Brenner pour le remercier d'avoir été si compréhensif. Il lui écrit :

Ce que j'ai admiré en vous, c'est que vous n'avez pas été trop déçu parce que je n'étais pas l'ange que vous aviez imaginé ; vous m'avez accepté comme je suis ; et vous semblez vous résigner à tous les êtres, tels qu'ils sont, dans ce qu'ils donnent et dans ce qu'ils refusent de donner. (TB 169-170)

Monsieur Brenner n'essaie pas de faire rentrer ses pensionnaires dans un moule. Il les guide vers l'indépendance de l'âge adulte, et il ne prend pas de décisions à leur place.

Contrairement aux autres figures de père, Monsieur Brenner révèle un côté vulnérable. Evans est conscient des émotions qu'il ressent ; il reconnaît qu'il n'est pas un être dur et inébranlable. Au début du récit, Evans observe la vulnérabilité de Monsieur Brenner tard la nuit, quand il est seul :

Parfois, le soir, à l'heure où les élèves dormaient, Tête Blanche observait cet homme soudain dépouillé de sa force extérieure, irréel et présent comme une âme. Monsieur Brenner n'avait plus besoin de sa voix forte, ses traits se calmaient, ce n'était plus qu'un homme aux paupières lasses, cherchant dans la nature nocturne un écho à sa propre solitude. (TB 15)

Monsieur Brenner est une figure de père beaucoup plus complexe que toutes celles examinées jusqu'ici. Il est à plusieurs facettes. Il ne réagit pas d'une seule façon : il répond aux crises avec colère, violence, tendresse, ou gentillesse selon les circonstances. Il réprimande les enfants sans abuser de son autorité. Il développe des liens émotifs avec eux sans transgresser les limites de la bienséance. Il accueille les enfants en leur laissant

la liberté de partir. Cet homme s'occupe d'enfants qui ne sont pas les siens, et il le fait de son mieux.

La relation entre Monsieur Brenner et Evans est présentée du point de vue d'un adolescent. Rappelons que cette perspective est caractérisée par la naïveté et les brusques jugements de l'enfance, mais aussi par une compréhension croissante de la complexité du rôle paternel et par le développement d'une empathie envers les autres.

À ce titre, *Tête Blanche* est une œuvre particulière, car le narrataire assiste à la transformation d'un enfant en adolescent. La perspective d'Evans dans sa perception de son père biologique est celle d'un enfant, car il distingue toujours entre le bon et le mauvais, sans nuances. Il le juge sévèrement, et voit seulement son côté dur et violent. Avec Monsieur Brenner, ses jugements sont plus nuancés : il le voit de multiples façons et apprécie sa capacité de punir un mauvais comportement et d'en récompenser un bon. Alors qu'au commencement du récit Evans est enfantin et veut profiter de la vulnérabilité de Monsieur Brenner pour le blesser (par exemple, quand il casse son sapin favori), plus tard il est capable de se rendre compte des difficultés de celui-ci, et il finit par développer une profonde relation avec son directeur.

Evans remarque les changements émotifs de Monsieur Brenner, ce qui est la preuve d'une empathie croissante. Grâce à cela, la relation père-enfant s'approfondit. Au lieu de penser seulement à lui-même d'un point de vue égoïste, Evans pense à Monsieur Brenner. Il s'intéresse aux sacrifices qu'il fait pour lui, et également à ce qu'il ressent. Bien qu'il ne soit pas encore capable de comprendre tout le raisonnement qui sous-tend les actions du directeur, il s'interroge sur ses motivations : il veut le comprendre.

Examinons à présent la relation entre Émilie, l'amie d'Evans, et son père. Nous étudierons brièvement comment l'opinion qu'elle s'est faite de lui diffère de celle de sa mère. Émilie décrit sa propre situation familiale : ses parents ne sont plus ensemble, elle vit avec sa mère, cependant son petit frère Claude vit au pensionnat avec Evans. Émilie explique à Evans les sentiments de sa mère envers son fils en disant : « Claude était toujours sa victime ; elle détestait l'ombre de son mari, chez Claude » (TB 148) et « [e]lle le trouve sans caractère et faible, comme mon père » (TB 94).

Malgré le désaccord entre ses parents, Émilie adore son père et désire le voir plus fréquemment (TB 104). Elle a une opinion très positive de lui. Elle se souvient de son

enfance heureuse : « Quand j'étais très petite, papa me dédiait des vers et des chansons. Il me faisait frémir par les histoires fantastiques qu'il m'apprenait » (TB 129). Émilie est toujours un peu immature dans son amour pour son père, ce qu'elle indique lorsqu'elle dit : « Oh! Je voudrais aimer mon père pour tous ceux qui ne l'aiment pas assez ; mais je ne suis qu'une petite fille » (TB 129). Toutefois, Émilie n'est pas complètement aveugle à ses faiblesses. Elle trouve qu'il lui manque la foi religieuse qu'elle possède : « L'œuvre de Père est un long blasphème. Mon père comprend les humains mais, Dieu, il le nie » (TB 129). Aussi, elle reconnaît qu'il a fait du mal à sa femme : « Il a brisé la foi de Mère quand il vivait ici » (TB 129). Émilie ne pense pas que l'opinion de sa mère est la seule possible, cependant, elle ne croit pas que son père soit parfait. Elle se montre une adolescente capable de former ses propres opinions. Elle se rend compte que son père est une personne complexe, et grâce à cela, son jugement sur lui est nuancé.

Ces différences entre la perspective de l'enfant et celle de l'adolescent sont également présentes dans *Manuscrits de Pauline Archange*, et *Vivre! Vivre!* que nous examinerons dans la prochaine section.

### **3.2 MANUSCRITS DE PAULINE ARCHANGE, ET VIVRE! VIVRE!**

Les *Manuscrits de Pauline Archange* est une trilogie qui inclut les romans *Manuscrits de Pauline Archange*, *Vivre! Vivre!* et *Les apparences*. Les deux premiers ouvrages de cette trilogie adoptent une perspective principalement adolescente tandis que le dernier volume est narré du point de vue d'une jeune adulte. Nous évoquerons ici les figures de père qui se trouvent dans les deux premiers romans. Le troisième volume sera examiné dans le chapitre suivant.

Nous étudierons tout d'abord des figures de père bien simples, qui sont encore une fois des caricatures : Monsieur Poire, l'oncle Victorin, et le docteur Bellemort. Ensuite, nous passerons à des figures plus complexes : Benjamin Robert et Jos Archange.

Monsieur Poire est le père biologique de Julia et de Huguette, des amies de Pauline. Tout ce que nous apprenons à son sujet vient de Pauline, narratrice du récit. Monsieur Poire est encore une de ces figures de père « trop-plein » qui surgissent souvent

dans l'œuvre blaisienne. Il est tyrannique envers Huguette et n'aime pas qu'elle parle trop. Il lui prescrit brutalement le silence lors d'un dîner : « – Ferme ta grande boîte de bouche, ordonnait-il, tu parles autant que ta mère » (MPA 20). Pauline note qu'il n'hésite pas à user de violence pour faire taire sa fille :

Assise près de moi, les joues trempées de sirop, [Huguette] me disait des choses à l'oreille puis sautillait de rire, la tête entre les épaules, jusqu'à ce que son père, dont l'humeur était particulièrement maussade les jours où il avait trop bu, d'un petit coup de fourchette sur le coude, ramène sa fille au silence. (MPA 20)

Monsieur Poire veut prendre son repas en paix, et ne supporte pas les conversations insignifiantes de sa fille.

Pauline considère l'ivrognerie de Monsieur Poire comme une faiblesse de caractère. Il ne sait pas se contenir et Pauline n'est pas indulgente envers son habitude de boire. Elle critique le père de Huguette :

C'est encore en hiver que pendaient au-dessus de nos têtes, dans la maison, chez les Poire, les Carré, comme chez nous, des cordes de lessive [...] et le père Poire, se levant de table avec la majesté tyrannique des ivrognes, avait soudain la tête prisonnière dans ses jambes de pyjama, repoussant de ses grosses mains ce disgracieux personnage de laine. (MPA 77)

Cette description est clairement ironique. L'alcool fait en sorte que les gens se croient forts et formidables, mais Monsieur Poire n'est ni grandiose, ni effrayant pour Pauline. En fait, l'alcoolisme le rend ridicule et dégoûtant à ses yeux : « le père s'abandonnait à tout un concert surpris qui montait de son estomac à sa gorge, tenant son ventre d'une main, comme une grande chose précieuse dont on ne connaît pas toutes les sonorités, les lamentations » (MPA 22). Monsieur Poire agit comme si ses éructations étaient belles et mélodieuses. Pauline, toutefois, les trouve répugnantes. Monsieur Poire n'est pas une figure de père imposant ou respectable. La paternité ne fait pas de lui un être à révéler. Pauline porte un jugement sévère à son égard.

Pauline écrit ses manuscrits d'une perspective d'une adolescente. Elle est assez âgée pour critiquer les autres et pour décider elle-même quels sont les comportements

acceptables pour un père. De plus, elle ne se laisse pas intimider par des hommes qui croient avoir beaucoup d'influence et de pouvoir. La figure paternelle n'est plus une figure impressionnante comme elle l'était pour les enfants. Pauline voit les faiblesses et la vulnérabilité de ces personnages, et les trouve ridicules. Il ne reste aucune trace de l'estime garantie à un père par le passé.<sup>16</sup> Il leur faut dorénavant mériter l'admiration.

L'autre figure de père que nous étudierons est celle de l'oncle de Pauline, à savoir Victorin, le père biologique de Jacob. Ce personnage nous fait revenir à la monstruosité. Victorin n'a rien de tendre. Les seules émotions qu'il ressent sont négatives, inspirées par l'hostilité, la colère, et la brutalité. Il est grotesque tant il prend plaisir à la violence.

Les parents de Pauline l'envoient passer quelques semaines avec ses cousins parce qu'elle refuse de manger, estimant que la campagne sera un endroit plus sain pour elle. Lors de ce séjour, Pauline observe la brutalité de son oncle envers ses propres enfants. Il les bat régulièrement : « 'Les soirs de grands fouets' comme les appelait Jacob, le père fouettait tous les enfants qui se trouvaient dans la pièce, allait de l'un à l'autre dans une danse de stupeur » (MPA 50-51). Les punitions sont telles que Victorin inflige de graves blessures à ses enfants. Pauline observe le tout avec incrédulité :

Un dimanche où Jacob s'exerçait avec souplesse « à cracher haut dans le bénitier pour empoisonner sainte Marguerite », son père le traîna par l'oreille jusqu'à la maison où on le fouetta à coups de branches sèches et épineuses sous le regard de sa mère et de sa tante. (MPA 49)

Victorin emploie un fouet épineux pour battre son fils parce que cela lui fait plus de mal, et il le fait devant un public pour y prendre plus de plaisir. Bien que Jacob fasse des bêtises qui méritent une punition, son père est excessivement violent envers lui. Ses punitions sont trop dures pour être des châtiments, elles constituent un véritable abus.

Pendant un des « soirs de grands fouets », Pauline rapporte les menaces de son oncle : « – T'entends, Jacob, j'vas faire tomber tes sales yeux de ta face comme sous l'bec d'un oiseau... » (MPA 51). Victorin abuse de son pouvoir et ne se soucie guère des dommages corporels permanents qui peuvent résulter de sa violence débridée. Il est si imprudent que sa femme l'implore d'éviter les visages de ses enfants : « Tu peux les frapper aux mollets, pas au visage...mon mari! » (MPA 51). Victorin ignore les

protestations de sa femme en disant que « [c]’est sur le visage que l’orgueil est écrit » (MPA 51) avant de continuer avec encore plus d’entrain.

Victorin inspire la terreur à ses enfants. Quand il vient chez les Archange pour chercher son fils, Pauline se souvient que « [l]orsque Jacob vit son père sur le seuil, il se mit à trembler et se cacha sous la table » (MPA 70). La crainte que ressent Jacob est justifiée. Déjà en sortant de la maison, Victorin commence à le battre : « de sa grosse main le père de Jacob empoigna son fils comme un serpent convulsif, puis le prenant brutalement dans ses bras avec l’intention sourde de torturer un bien qui était à lui dès qu’il [les] quitterait » (MPA 70-71). En général, les pères battent leurs enfants par suite d’un comportement inadmissible.<sup>17</sup> Victorin, lui, ne le fait pas pour punir et corriger ses enfants, mais parce qu’il y prend plaisir. Il bat ses enfants parce qu’ils sont à lui et qu’il peut en faire ce qu’il veut.

La violence et la cruauté de Victorin ne s’exerce pas seulement à l’endroit de ses propres enfants. Quand Pauline arrive chez ses cousins, Jacob l’avertit : « – [s]i tu manges pas demain, mon père y va te battre comme y me bat. Et ton sang va couler partout sous la table... » (MPA 48). Jacob ne ment pas ; son père n’a pas de compassion pour sa nièce. Il la traite comme si elle était son propre enfant : « Le père de Jacob [la] faisait souvent manger de force, pendant que sa femme et la tante Attala tenaient [s]a bouche ouverte sous leurs doigts fébriles comme des pinces » (MPA 48). Pauline se trouve dans la maison de son oncle pour retrouver son appétit, et Victorin la force à manger.

Victorin ne se retient pas dans sa violence envers Pauline bien qu’elle ne soit pas sa propre enfant. Il exerce son pouvoir même s’il n’en a pas le droit. Une des nuits de fouet, il vise mal et blesse Pauline par accident. Elle remarque qu’il semble s’en réjouir : « j’avais reçu le coup, mes yeux saignaient. Je vis, penchés vers moi, Jacob et son père qui souriaient malicieusement. ‘Hé, la cousine, t’en as pris un coup cette fois, hé, debout, fais pas la malade...’ » (MPA 51). Victorin trouve la situation amusante. On voit que son fils Jacob en est amusé aussi. Victorin est si violent envers ses propres enfants qu’ils en sont dénaturés : ils aiment voir leur père punir les autres, ils y prennent aussi du plaisir.

Seule la mère de Jacob tente de contenir la violence de Victorin. Cependant, elle ne fait qu’essayer de la réduire ; elle ne lui demande pas d’arrêter complètement. Quand



Victorin fouette Pauline, sa femme a peur que les parents de cette dernière ne se fâchent. Elle crie : « – Es-tu fou, mon mari? T’as crevé les yeux d’la cousine...On peut battre nos enfants, c’est à nous, l’Bon Dieu nous les a donnés, pas les enfants des autres » (MPA 51). Elle accepte la violence de son mari envers leurs propres enfants, mais elle lui reproche de dépasser les limites de son autorité lorsqu’il bat Pauline.

Le monstre ne ressent aucune émotion tendre et il abuse de son pouvoir avec tous ceux qui sont plus faibles que lui, sans hésitation et sans regret. Les actions de Victorin sont inacceptables et injustifiables. Pauline critique son comportement, car elle comprend qu’il n’a pas le droit d’agir ainsi. Elle se rend compte des responsabilités qui incombent à un père, et voit que Victorin ne les assume pas.

Le docteur Bellemort, le père biologique de Michelle, une amie de Pauline, n’assume pas toutes ses responsabilités envers sa fille non plus. Cependant, il s’agit d’une figure de père complètement opposée à celle, monstrueuse, de Victorin. On rencontre le docteur Bellemort dans le deuxième volume de la trilogie, *Vivre! Vivre!*. Pauline y raconte ce qu’elle vit dans la maison de Michelle. Tout ce qu’on apprend à propos du père de Michelle est communiqué à Pauline par Mme Bellemort.

Les parents de Michelle ont de grands espoirs pour l’avenir de leur fille, cependant Michelle ne s’y conforme pas. Mme Bellemort se plaint à Pauline : « [Michelle] a toujours pensé au mariage, ce qui n’est pas normal. Et son père et moi qui avons tant rêvé d’en faire une femme de carrière...Le mariage n’est pas une vocation, dans la vie » (VV 187). Les Bellemort ne comprennent pas l’indolence de leur fille. Ils souhaiteraient qu’elle étudie, et Mme Bellemort explique : « [e]lle fait pourtant ses études chez les Ursulines de la Divination, mais elle ne veut pas apprendre. Nous lui donnons tout ce qu’elle veut, le docteur et moi » (VV 185). Michelle est habituée à tout recevoir de ses parents, qu’elle le mérite ou pas. Rien ne l’incite à faire ses études ; il n’y aura aucune conséquence si elle ne les poursuit pas.

Pauline s’aperçoit des erreurs dans l’éducation de Michelle : ses parents sont trop complaisants avec elle. Il leur faut la punir pour sa paresse. Mme Bellemort dit à Pauline : « [l]a morale de tout cela, mademoiselle, c’est que le docteur et moi, nous avons trop adoré notre fille, et le Bon Dieu qui est très jaloux, nous le savons, nous punit du haut du ciel! » (VV 188). Mme Bellemort reconnaît la cause de l’indolence de sa fille,

cependant elle et son mari sont trop indulgents pour la corriger. Il s'agit là d'une faiblesse de la part du père qui est, traditionnellement, celui qui punit les enfants. Toutefois, comme nous le montrerons, le docteur Bellemort ne détient pas l'autorité chez lui. Par conséquent, le manque de discipline est, peut-être, plutôt une faute qu'on peut attribuer à Mme Bellemort et non pas à son mari.

Le docteur Bellemort n'est pas un homme autoritaire. Il est faible, et c'est d'ailleurs sa femme qui dirige son cabinet, ce qui est assez rare à l'époque où se situe le roman :

Le brave homme n'a pas de patients et il s'ennuie. C'est un rêveur, comme sa fille. Savez-vous ce qu'il fait, madame, toute la journée? Il regarde ses crayons et ses dossiers et il pense. Ce n'est tout de même pas raisonnable. Quand il pourrait sauver l'humanité entière! Quelle famille! Heureusement, je suis la secrétaire et l'épouse du docteur et je ne le laisse pas rêver du matin au soir, je lui trouve des malades. (VV 188)

Pauline prend note de tous ces faits, et trouve que Monsieur et Mme Bellemort sont dépourvus des capacités requises pour être de bons parents. Elle aurait aimé avoir beaucoup de livres comme Michelle, cependant elle reconnaît qu'étant trop indulgents, ses parents font du tort à leur fille. Michelle n'a aucune envie de vivre en dehors de sa chambre. Elle se contente d'observer la vie des autres de sa fenêtre au lieu de participer à sa propre vie. Une fois de plus, Pauline porte un jugement sur les actions d'un père et lui trouve des fautes. Elle comprend que si on n'a jamais besoin de faire un effort pour réaliser un désir, la vie n'est ni intéressante ni riche. Pauline reconnaît que les parents qui ont une approche déséquilibrée envers leurs enfants et qui agissent, soit avec trop de colère et de violence comme l'oncle Victorin, soit avec trop de complaisance comme le docteur Bellemort, ne sont pas de bons parents.

Nous examinerons maintenant des figures du père plus complexes, comme celle de Père Benjamin Robert et celle de Jos Archange, le père biologique de Pauline. Contrairement aux autres figures de père que nous avons étudiées jusqu'ici, le Père Benjamin Robert est une figure du père religieux, il est chargé de s'occuper de besoins spirituels et de la santé de l'âme.

Homme d'Église, Benjamin Robert détient un pouvoir important dans sa communauté. Pauline note que sa mère refuse de questionner la bonté des religieux : « Ma mère n'osait pas pénétrer les apparences d'autrui, et pour elle, le père Benjamin Robert avait toutes les apparences de la sainteté, d'une aveugle vertu qui la réconfortait, mais dont elle ne cherchait pas les fissures » (VV 159). Dans cette situation, Madame Archange est représentative des paroissiens.<sup>18</sup> Elle cherche consolation et réconfort dans la religion, cependant elle ne se pose pas de questions sur les abus et la duplicité de l'église. Benjamin Robert lui-même reconnaît les faiblesses dans son institution religieuse : « Un prêtre qui veut embrasser la vie et ses erreurs n'ignore pas qu'une armée de prêtres vertueux se dresse toujours pour le protéger, pour pardonner ses fautes, il sait que le châtement social lui sera toujours épargné » (VV 169). Les prêtres sont censés être des guides en matière de moralité et de spiritualité, cependant ils sont souvent coupables des pires péchés. Comme on présume que les prêtres sont irréprochables, ils peuvent se permettre de faire ce qu'ils veulent. Les prêtres sont capables de s'isoler dans les églises et d'amasser des richesses. Benjamin Robert, par contre, vit humblement et sans luxe.<sup>19</sup>

Néanmoins, il n'est pas non plus exempt de fautes :

Benjamin Robert souffrait d'insomnie, et lorsqu'il séduisait les êtres, n'était-ce pas pour lui dans cette inconsciente rêverie qui remplaçait son sommeil, comme dans un rêve, aussi, on était captif d'un regard, d'un sourire, lesquels perdaient soudain leur innocence pour s'insinuer en vous, troubles et magnétiques. Ses gestes étranges vous surprenaient à peine : les bras aveugles qui se fermaient sur vous vous reposaient de l'intensité de ce regard qui vous avait longtemps poursuivi... (VV 203)

On ne sait pas si la narratrice parle au figuré ou littéralement. Les maux de Benjamin Robert sont toujours vagues et les descriptions de ce qu'il fait sont évasives.<sup>20</sup> Mlle Léonard, cependant, n'a pas confiance en lui : elle croit qu'il est homosexuel, voire criminel, et « capable de tout » (VV 201). Pauline raconte que : « Germaine Léonard était plus soupçonneuse encore de la conduite du prêtre depuis le séjour de Philippe à l'hôpital, car ne pouvant détacher ses yeux 'de ces deux prisonniers en liberté', elle les avait discrètement épiés » (VV 201-202).<sup>21</sup> Mlle Léonard se méfie de Benjamin Robert, car il s'occupe des prisonniers. Elle essaie de sauver la vie des gens malheureux, alors

que lui s'occupe de tous, y compris des gens qui commettent des crimes. Elle ne tolère pas ceux qui ne se conforment pas aux normes de la société. Mlle Léonard ne veut aucune relation avec Benjamin Robert : elle estime qu'il abuse de son pouvoir religieux et de la confiance de ses ouailles.

Malgré les soupçons qu'il éveille, Benjamin Robert est capable d'inspirer également la foi. La mère de Pauline le trouve réconfortant, et il sait partager avec Pauline son émerveillement devant la vie : « En écoutant Benjamin Robert, son amour de la vie m'avait emportée, saisie, je tremblais du bonheur de le dire dans mon cahier » (VV 167).

Benjamin Robert est une figure de père complexe. Grâce à son rôle dans la société, il a beaucoup de pouvoir, et on le soupçonne de séduire et d'abuser de ses ouailles. En même temps, il est capable d'inspirer la foi et le bonheur. Il est une énigme dans la vie de Pauline Archange. Il ne peut pas être classé comme une figure de père « vide » ou « trop-plein », ni comme un père bon ou mauvais. Il reflète la nature complexe des êtres humains. Grâce au personnage de Benjamin Robert, la perspective de l'adolescent devient plus évidente : le monde ne peut plus être divisé de manière manichéenne entre les bons et les mauvais. Il existe des êtres qui sont les deux à la fois. Cette prise de conscience et ce jugement nuancé sont propres à l'adolescence.<sup>22</sup>

Le jugement nuancé est encore plus évident dans la relation entre Pauline et son père, Jos Archange. Le père de Pauline est une autre figure de père complexe dans l'œuvre blaisienne.<sup>23</sup> Nous examinerons son autorité à la maison, et comment son opinion influence Pauline. Nous noterons les faiblesses que Pauline remarque chez son père, et nous terminerons cette partie en nous penchant sur la distanciation entre Pauline et son père, distanciation précipitée par le désir d'indépendance de la jeune fille.

Homme de famille, Monsieur Archange est chargé de punir ses enfants. Comme on s'y attend de lui, il les punit afin de corriger leur comportement. Pauline se souvient d'une punition que lui a imposée son père après son rendez-vous avec Jacquou : « Il y avait eu, aussi, pour jeter une ombre sur le charme de Jacquou, ce sévère châtiment de mon père dont ma cuisse brûlait encore, et cette flamme de l'humiliation qu'il était si facile de réveiller partout dans mes veines battues » (MPA 20). Pauline commence à se désintéresser de Jacquou à cause de sa nouvelle amitié avec Séraphine, mais aussi à cause

du châtement de son père. Elle ne veut pas recevoir de nouveau une punition semblable ; donc elle en évite la cause.

À plusieurs reprises, la mère de Pauline se sert de la menace de son mari afin de contrôler ses enfants. Au lieu de les discipliner elle-même, elle a recours à lui.<sup>24</sup> Elle explique à Pauline : « J'ai trop mal au cœur aujourd'hui pour prendre la peine de te battre, mais attends que ton père arrive, il va te déculotter et ta cuisse maigre va s'en souvenir longtemps... » (MPA 68). Toutefois, Monsieur Archange n'est pas aussi enclin à punir ses enfants que le sont les autres pères que nous avons vus jusqu'ici. Pauline signale l'hésitation de son père à la battre : « Mon père lui-même, las et affamé après ses journées à l'usine, appuyant ses doigts glacés contre le bol de soupe fumant, feignait longtemps de ne pas comprendre les demandes de ma mère » (MPA 68). Monsieur Archange voit la punition de ses enfants comme une obligation, une autre tâche à accomplir après une journée déjà bien longue. Quand il se résigne enfin à le faire, il le fait aussi vite que possible. Pauline note qu'il : « [la] frappait violemment pour en finir plus vite et si [elle se] mettai[t] à saigner du nez, il interrompait aussitôt son travail... [en disant] – Va te coucher, l'Bon Dieu te punira au jour de Jugement dernier... » (MPA 68). Le fait que Monsieur Archange hésite à frapper ses enfants, et qu'il n'y prend aucun plaisir montre qu'il n'est pas du tout monstrueux comme l'est, par exemple, l'oncle Victorin. Monsieur Archange bat ses enfants seulement parce qu'il est obligé de le faire, c'est le devoir d'un père.

Monsieur Archange désire le bonheur de sa famille et, comme il en est le soutien financier, il s'assure que ses enfants et sa femme ne manquent pas de nourriture. En conséquence, il lui faut travailler tout le temps. Grand-mère Josette remarque qu'elle ne l'a pas vu depuis longtemps : « prenant Jeannot dans ses bras, elle s'informait aussitôt de l'absence de [son beau-fils] : 'eh ma fille, où il est ce Jos? Je ne le vois jamais...' » (MPA 30). Monsieur Archange est trop occupé pour voir les grands-parents, comme l'explique sa femme : « y faut qu'y travaille jour et nuit, y travaille même le dimanche, c'est un bien mauvais temps pour élever des enfants, on ne peut pas joindre les deux bouts de not'ficelle... » (MPA 30). Pauline remarque que son père s'épuise en travaillant trop : « Mon père travaillait tout le jour à l'usine, étudiait le soir, travaillait à réparer les

routes, pendant la nuit, étonné pourtant ‘de se sentir comme un homme fini avant l’âge de quarante ans’ » (MPA 78).

Monsieur Archange est exigeant envers lui-même, il se prive de plaisirs. Il se force à travailler et à étudier tout le temps pour pouvoir améliorer la vie de sa famille. Pauline se souvient de la nature dévouée de son père :

Les seuls plaisirs qu’il s’accordait alors étaient des promenades à bicyclette qu’il faisait le dimanche avec moi dans le panier [...] je l’observais avec ingratitude entre mes poings repliés. Je ne pensais pas à mon père, dans ce panier, mais à Louissette Denis. (MPA 78)

Son père se permettait uniquement ces promenades pour se détendre, et il voulait les partager avec elle. Au lieu d’être heureuse de passer du temps avec son père, elle lui accordait ce temps à contrecœur : elle aurait mieux aimé passer la journée avec son amie. Pauline considère ses actions d’une perspective plus mûre et regrette d’avoir été ingrate. Elle admire tous les efforts que son père fait pour sa famille.

Voyant que Monsieur Archange s’épuise pour sa famille, sa femme fait elle-même des sacrifices pour rendre la vie de son mari plus facile. Pauline indique que Madame Archange ne voit pas souvent son mari « qui étudiait tard dans la nuit (dans la chambre où elle-même dormait pendant qu’[il] travaillait) » (VV 156). Le père travaille toujours, et la mère s’occupe des enfants et de la maison pour que son mari puisse étudier et se reposer en paix. Pauline explique le dévouement de sa mère qui « tentait d’effacer derrière elle toutes les traces de sa maladie, afin de ne pas accabler mon père » (MPA 42).

Évidemment, la relation mère-père dans cette famille diffère considérablement de celles que nous avons déjà examinées. Les parents de Pauline se soutiennent l’un l’autre pour mieux survivre. Ils ont chacun ses propres responsabilités, et leur collaboration permet à la famille de fonctionner. Contrairement au père d’Emmanuel (*Une saison dans la vie d’Emmanuel*), Monsieur Archange respecte l’opinion de sa femme. Il ne se moque pas de ses idées : il accepte que Jacob vienne vivre avec eux après qu’elle le suggère. Toutefois, quand Jacob attaque Madame Archange, son mari ne le tolère plus dans la maison. Il explique à sa femme qu’ils n’ont pas les moyens de garder Jacob :

– Pour une fois, ma femme, t’as pas eu une bonne idée...Écris donc au père de Jacob qu’y vienne chercher son garçon et qu’il le ramène à la campagne...Tout ce que t’as réussi pour c’petit-là, c’est de le nourrir un peu et de lui donner une couchette, mais y mange si mal que c’est pas croyable [...] On peut pas l’garder, c’est au-dessus de nos moyens! (MPA 70)

Monsieur Archange ne reproche pas à sa femme d’avoir eu tort. Il veut seulement corriger la situation.

Jos Archange tente aussi de reconforter sa femme quand elle est perturbée. Avec la naissance d’Émile, Madame Archange devient désespérée : son fils n’est pas un enfant normal. Émile ne réagit ni aux sons ni au contact, et il faut que ses parents s’occupent de lui constamment (MPA 98). Le père de Pauline fait de son mieux pour aider sa femme. Pauline remarque qu’il se trouve plus souvent à la maison : « Mon père rentrait tôt du travail pour soigner en ma mère cette longue répulsion de la vie : si je sortais du pensionnat pour quelques jours, je trouvais mon père qui tenait la tête de ma mère au-dessus d’une cuvette » (MPA 105). Il s’occupe de sa femme comme elle le fait pour toute la famille. Il travaille moins pour s’occuper d’elle et pour l’aider avec les enfants. Il est courageux et dévoué à sa famille. Lui et sa femme traversent une crise avec Émile, et ils la surmontent ensemble.

Monsieur Archange est un père traditionnel et il assume toutes les responsabilités que son rôle entraîne. Saint-Martin écrit que :

le père a longtemps incarné ici l’autorité familiale, soutenu par un Code civil patriarcal [...] Battre ses enfants pour les ramener dans le droit chemin est un devoir, voire « une manifestation d’amour » [...] un bon père, c’est alors un pourvoyeur stable, et un éducateur sévère, mais juste, qui surveille les prières des enfants et leur interdit les mauvaises fréquentations.<sup>25</sup>

Sans être un tyran, Jos Archange arrive à être un tel père. Marie-Claire Blais décrit une relation réaliste entre Monsieur Archange et sa fille ; alors que Jos fait de son mieux et ne néglige pas les besoins de ses enfants, il existe toujours des tensions entre Pauline et lui. Elle est en train de devenir une adulte indépendante, et cela ne se fait pas sans souffrance.

Ces tensions se manifestent autour de questions d'argent et d'éducation. Car Monsieur Archange incarne l'autorité, pour toutes décisions, il a le dernier mot. Il veut que Pauline commence à travailler tôt dans la vie et contribue au revenu familial :

Au mois d'août, mon père décidait brusquement « qu'une fille de huit ans et demi » devait être utile à la société, et il me reconduisait à bicyclette chez l'oncle Roméo et ses quatre filles, où nous vendions, à vingt sous la journée, « des pommes de terre à cinq cents ». (MPA 89)

Il prétend qu'« après la sixième année, une femme ça doit travailler comme ouvrière... » (MPA 77). L'école coûte cher et Monsieur Archange préfère que Pauline apprenne un métier pratique au lieu d'être élève si longtemps.<sup>26</sup> Il menace de ne plus payer ses frais scolaires. Pauline veut être écrivaine, cependant son père la gronde à cause des frais de ses cahiers<sup>27</sup> :

Lorsque mon père devenait impatient de me voir écrire au bout de la table, il me reprochait « de remplir trop vite des cahiers qui coûtent dix cents chacun, comme si on avait seulement ça à faire dans la vie, payer ton encre et ton papier... » puis il me poussait vers ma chambre avec un balai « pour nettoyer ton établi ». (VV 131)

Pauline doit demander l'aide de Mlle Léonard pour acheter ses cahiers : « Lorsque je lui confiai que j'avais l'intention d'écrire mais que mon père s'opposait 'à mes cahiers noircis de griffonnages et d'idées folles quand les cahiers coûtent chers', elle eut [...] un mouvement de générosité » (VV 150). Monsieur Archange étudie, lui aussi, cependant, il ne trouve pas que l'éducation soit aussi utile pour les femmes que pour les hommes.<sup>28</sup> Aussi, exige-t-il que Pauline travaille pendant les vacances et rapporte son salaire à la maison.

Quand Pauline travaille, son père la réveille le matin. En le faisant, il essaie d'être doux, cependant, si elle ne se lève pas, il devient un peu plus dur. Pauline décrit ces matins ainsi :

À l'heure où « le marchand de glace pour les glaciers » passait dans notre rue, mon père venait s'asseoir près de mon lit en attendant mon réveil, et



voyant que je refusais d'ouvrir les yeux, il me jetait mes vêtements à la figure. (VV 132)

Alors qu'ils ne parlent pas beaucoup le matin, il existe une entente entre le père et sa fille. Ils se tiennent compagnie, comme le raconte Pauline : « nous mangions en silence l'un près de l'autre [...] nous descendions vers la rue, tout engourdis de sommeil, nous séparant bien souvent sans avoir prononcé une parole » (VV 132). Pauline et son père partagent la responsabilité de travailler. Ils se comprennent. Personne d'autre dans la famille ne travaille hors de la maison et donc, ils ont un lien qu'eux seuls partagent.

Grâce à ce travail, Pauline se rapproche de son père et acquiert une perspective plus adulte. Elle saisit mieux ce qu'il faut faire pour survivre dans le monde, et elle apprécie ce que son père a toujours fait pour sa famille. Cette nouvelle vision des choses est une indication du développement chez l'adolescente.

Le passage d'une perspective adolescente à une perspective adulte se voit lorsque Pauline fait des remarques concernant les faiblesses de son père en tant qu'homme et mari. Selon Pauline, son père ne comprend pas tous les gestes de sa femme : « D'un sourire désabusé dont mon père perçut rarement la finesse, ma mère reprochait à son mari cette simplicité dans l'attente du bonheur » (MPA 78). Pauline comprend mieux que son père les subtilités de sa mère. Monsieur Archange est innocent et presque naïf face à sa femme.

Pauline est capable de reconnaître les faiblesses de son père : il est toujours en train de se comparer à son propre père. Monsieur Archange fait tout ce qu'il peut pour sa famille, pourtant, en se comparant à son propre père il arrive toujours à se trouver des défauts. Il n'a pas confiance en lui-même. Il réprimande Pauline en disant qu'elle ne le respecte pas :

Mon père, lui y gagnait toujours ; quand on disait à droite, on allait à droite et pas d'histoires! On était à genoux devant lui parce qu'on le respectait. Mais les enfants d'aujourd'hui ne respectent plus rien, pas même leur père qui est sacré! (VV 192)

Il n'aime pas que Pauline remette en question ses décisions et qu'il ne semble pas avoir la même autorité qu'avait son père.

Jos Archange idéalise son passé malgré la pauvreté. Il essaie toujours d'être un homme bon et un bon père, comme son père l'était. Pauline indique que son père « maigrissait, perdait ses cheveux, mais comparait sans cesse son confort présent à l'incertitude du passé dans les champs de son père » (MPA 78). Il essaie d'émuler son père, ce qui souligne le fort impact qu'un père peut avoir sur ses enfants.<sup>29</sup> Monsieur Archange cherche toujours à plaire à son propre père qui est décédé malgré qu'il détienne déjà l'autorité qu'il admire chez ce dernier.

Les observations de Pauline sur l'état affectif de son père indiquent qu'elle mûrit et qu'elle est capable d'avoir de la compassion. Elle n'est plus une enfant centrée uniquement sur elle-même. Pauline note : « J'éprouvais aussi combien j'avais pitié de mon père, et cette pitié un peu triste, capable d'amour, en secret, était peut-être un lien fidèle entre nous qui étions si séparés autrement » (VV 129-130). Pauline ne peut pas exprimer les sentiments qu'elle éprouve à son égard, en particulier, la pitié. Il est l'homme de la famille, et il ne supporte pas qu'on ait pitié de lui. Néanmoins, elle est capable de comprendre les émotions d'autrui, et de déduire le raisonnement à la source de leurs actions.

Le dernier aspect de la relation entre Pauline et son père que nous analyserons sera l'éloignement inévitable entre l'adolescent et sa famille.<sup>30</sup> Pauline se rend compte que les enfants désirent être indépendants tôt dans la vie :

Même lorsque vous étiez tout petit, livré à ces inquisiteurs, lavé, soigné par eux, survivant aux maladies de l'enfance grâce à leurs soins vigilants, petite chose rebelle agitant ses pieds et ses mains dans son lit à barreaux, hurlant, gémissant sur son absence de liberté (MPA 17)<sup>31</sup>

Elle voit que les enfants se rebellent contre le manque de liberté dès la naissance. Ils sont ingrats envers les parents, ignorant les soins qui les font survivre aux dangers de l'enfance. Pauline parle de la renaissance de chaque personne lors de l'adolescence :

dans une indépendance farouche nous écartions les liens du sang pour renaître à notre façon d'un rêve intime, naissance spiritualisée où les parents, cette fois, ne joueraient plus aucun rôle, laissant à nos nombreux désirs une existence à remplir, un paysage désert à habiter. (MPA 17)

Ces pensées que Pauline partage se trouvent au début du premier volume de la trilogie, *Manuscrits de Pauline Archange* ; nous pouvons déduire qu'elle est alors au commencement de l'adolescence.

À cette époque-là, Pauline est encore proche de la perspective de l'enfance, et elle perçoit sa relation avec ses parents de façon manichéenne. Elle croit qu'ils veulent la retenir et elle se révolte contre eux : « en grandissant on prenait conscience que ces étrangers étaient toujours là, que l'on avait le devoir de vivre dans leur maison, participer aux difficultés de leurs existences et rêver silencieusement de son évasion » (MPA 17). Plus tard dans l'adolescence, quand elle se rend compte qu'on ne la prive pas de son indépendance, elle veut toujours se séparer de ses parents. Toutefois, il ne s'agit plus ici d'une révolte. Pauline comprend que sa propre histoire commence avec celle de son père :

Avec la même ardeur, j'écoutais les récits de mon père, croyant posséder un jour, à travers mon langage propre, cette immense tempête que soulevaient les paroles de mon père lorsqu'il me racontait pour la centième fois, avec les mêmes mots simples « la féroce tempête du jour de Noël... ». (VV 126)

Pauline veut contrôler sa vie, et elle veut récupérer les histoires de sa famille pour les raconter à sa façon.

Pauline ne désire plus se révolter contre sa famille. Elle est plus douce avec son père, et ne veut pas le blesser avec sa nouvelle indépendance. Elle a peur de trahir sa famille. Elle remarque : « J'avais toutefois l'impression de trahir mon père en écrivant ce récit » (VV 129). Elle prend l'histoire de sa propre naissance, avec la tempête de Noël, et elle la réécrit. Pauline crée dans ses cahiers des mondes autres que celui dans lequel elle vit. Dans ces mondes, ses parents n'existent pas toujours.<sup>32</sup> Elle croit qu'en décrivant ces mondes, elle abandonne ses parents.<sup>33</sup> C'est pendant l'adolescence que les jeunes

commencent à atteindre leur indépendance, toutefois, comme nous le voyons, cette recherche n'est pas accomplie sans honte.

\*

\*

\*

Evans, dans *Tête Blanche*, mûrit au fil du récit. Au début, c'est un enfant égoïste, incapable de nuancer ses jugements. Il porte des jugements absolus : son père est une brute, et il ne voit de lui que ses aspects violents et durs. Monsieur Brenner encourage son apprentissage et son développement, et Evans devient de plus en plus indépendant. À la fin de l'ouvrage, il ne vit plus à la pension, cependant il reste en contact avec Monsieur Brenner. Evans a toujours besoin de l'aide et des conseils de Monsieur Brenner pour traverser l'adolescence et les débuts de l'âge mûr. Il se confie à son directeur, mais il n'hésite pas à prendre ses propres décisions. Il comprend qu'il ne peut plus rester avec Monsieur Brenner, et qu'il ne le trahit pas en le quittant.

De même, Pauline, dans les deux romans que nous venons d'analyser, raconte ses expériences du point de vue d'une adolescente. Au fur et à mesure que le récit avance, elle est capable de mieux comprendre son père et de mieux compatir avec lui grâce à ses aptitudes sociales plus développées. Elle peut déduire le raisonnement qui sous-tend les actions d'autrui et juger de la sagesse de ces actions. Toutefois, elle n'est pas encore devenue adulte. Elle craint de trahir son père dans sa recherche d'indépendance. C'est seulement à l'âge adulte qu'on peut comprendre que l'indépendance n'implique pas nécessairement la trahison de ses parents, bien qu'il faille réévaluer leurs valeurs.<sup>34</sup> Il faut atteindre l'indépendance pour devenir adulte.

Dans le chapitre qui suit, nous exposerons les diverses causes de la révolte chez les jeunes adultes en examinant *Une liaison parisienne*, *David Sterne*, *Pierre, la guerre du printemps '81*, et *L'insoumise*. Ensuite nous poursuivrons notre étude de la transformation de Pauline lorsqu'elle atteint l'âge adulte dans *Les apparences*. Nous analyserons également les difficultés que les pères doivent surmonter dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, *Visions d'Anna*, et dans *Le loup*.

## Notes

---

<sup>1</sup> Les adolescents sont capables de reconnaître leur place par rapport aux autres êtres dans le monde et ils examinent leur position en relation avec autrui (Maier, 67).

<sup>2</sup> Maier, 51, 56-57.

<sup>3</sup> Les écrivains fictifs blaisiens sont souvent accompagnés d'un critique fictif. Voir l'article d'Oore « Le discours créateur sur le discours critique dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais ».

<sup>4</sup> Pour une analyse des difficultés que ressent Evans pendant l'adolescence voir la thèse de Marie-Diane Clarke: « Visions enfantines, enfants visionnaires dans trois romans contemporains ».

<sup>5</sup> Cette absence de nom peut présager le manque d'engagement paternel et l'absence du père de la vie d'Evans.

<sup>6</sup> Juliet Mitchell explique le phénomène où le père est physiquement absent mais où il détient toujours une forte influence dans la vie de sa famille : « For whether or not the actual father is there does not affect the perpetuation of the patriarchal culture within the psychology of the individual; absent or present, 'the father' is always in his place. His actual absence may cause confusion, or, on another level, relief, but the only difference it makes is within the terms of the overall patriarchal assumption of his presence. In our culture he is just as present in his absence » (cité par Eva Paulino Bueno, 6).

<sup>7</sup> « The children usually carry clearly the mark of their father's absence, suffering resentment and a persistent feeling of deprivation. It affects them socially, since father usually guides and establishes his children in the 'world out there'. As a representative of that world, and an authority, his approval, encouragement, and support are needed » (Pirani 28).

<sup>8</sup> « [U]n père violent, mou ou toujours saoul [...] a répugné [à son fils] au point qu'il a carrément refusé de s'identifier au masculin ; il s'est alors attaché, non seulement à le mépriser, mais encore à ne lui ressembler en aucune façon » (Guy Corneau, *Père manquant*, 20)

<sup>9</sup> L'aptitude à juger les actions d'autrui se développe lors de l'adolescence (Maier, 76).

<sup>10</sup> La qualité de la relation conjugale est un déterminant de la qualité de la relation père-enfant (Allard, 3).

---

<sup>11</sup> Pour plus d'information sur l'engagement paternel, voir l'article de Francine Allard « Rester engagé envers son enfant après la rupture du couple : point de vue de pères vivant en contexte de pauvreté ».

<sup>12</sup> Pour une étude des soins qu'offre Monsieur Brenner à Evans, voir l'article de Paul P. Chassé « Les Québécois d'après les romans de Marie-Claire Blais ».

<sup>13</sup> Pour tous ceux qui atteignent la maturité, le processus implique des difficultés. Pour une analyse des difficultés éprouvées par Evans, voir l'oeuvre de Thérèse Fabi : *Le monde perturbé des jeunes dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais : Sa vie, son oeuvre, la critique*.

<sup>14</sup> « The ultimate secret of fatherhood is patricide, and [...] a good father [...] accepts his death obediently » (Bueno, 309). Le père est toujours dépassé par ses enfants. Il est destiné à devenir vieux, inutile, et dépendent des soins de ses enfants. Les enfants n'ont plus besoin de lui, et le père doit accepter cette situation pour que ses enfants puissent devenir des adultes indépendants.

<sup>15</sup> Erikson, *Childhood and Society*, 252.

<sup>16</sup> Nous sommes témoins de la transformation sociale du rôle du père. Eva Paulino Bueno remarque la réduction du rôle paternel dans son ouvrage *Naming the Father* : « Whereas colonial men had been the primary parents, in the new era of the republic [after the American Revolution], manhood was less frequently associated with fatherhood, while womanhood and motherhood became nearly synonymous » (173). Bueno cite David Popeno qui dit « More and more, [...] the question of whether fathers are even necessary is being raised... Fatherhood is said by many to be merely a social role that others can play » (278). Cependant, dans le passé, les pères avaient plus de pouvoir et de responsabilité : « Jusqu'au début des années 70, la grande majorité des hommes étaient mariés et avaient, comme principale fonction paternelle, de pourvoir aux besoins de leur famille » (Gilles Forget, *Images de pères*, 1). Pauline atteint son adolescence alors que cette transformation sociale est en train de se produire. Ses aînés s'attendent à ce qu'elle respecte toutes figures d'autorité alors qu'elle veut que ces figures le méritent.

<sup>17</sup> Eva Paulino Bueno, 172, et Jeanne L'Archevêque-Duguay, 23.

<sup>18</sup> Pour une analyse portant sur Madame Archange et sa relation avec Pauline, voir l'article de Mary Jean Green : «Redefining the Maternal: Women's Relationships in the Fiction of Marie-Claire Blais».

<sup>19</sup> Benjamin Robert appartient à la classe des prêtres-ouvriers qui s'intègrent dans une communauté au lieu de s'isoler. Il rappelle les prêtres-ouvriers originaux qui ne travaillaient pas, mais qui prêchaient au sein de ces communautés prolétariennes (Arnal,

---

1). On trouve plusieurs exemples de ce type de prêtre dans l'œuvre blaisienne, et nous les examinerons dans les prochains chapitres.

<sup>20</sup> Pour une étude plus détaillée des délits de Benjamin Robert, voir l'article "Figures of Transgression in Marie-Claire Blais's Trilogy *Manuscrits de Pauline Archange*" de Dianne Sears.

<sup>21</sup> Paul Chassé examine brièvement la relation entre Philippe et son père. Voir son article « Les Québécois d'après les romans de Marie-Claire Blais » (85).

<sup>22</sup> Maier, 57 et 67.

<sup>23</sup> Thérèse Fabi est d'avis que les jeunes dans la trilogie ne connaissent pas la chaleur humaine à cause de la menace paternelle (96). Ceci est vrai en ce qui concerne Huguette et Jacob, cependant, comme nous le montrerons, le père de Pauline n'est ni cruel ni abusif, bien au contraire il est tendre et aimant envers ses enfants.

<sup>24</sup> « [I]l y a à peine une génération ou deux encore, on savait, ou on croyait savoir, quel était le rôle du père. C'était le pourvoyeur et l'autorité disciplinaire alors que la mère dispensait petits plats mitonnés, soins et tendresses » (Saint-Martin, *Au-delà*, 9).

<sup>25</sup> *Au-delà*, 34.

<sup>26</sup> Sans prétendre que *Manuscrits de Pauline Archange* est autobiographique, il est évident que le trajet que suit Pauline ressemble à celui de Marie-Claire Blais. Les deux sont les aînées de leur famille, leur parents ne veulent pas qu'elles soient écrivaines, et les deux ont dû quitter l'école tôt pour travailler (Green, *Marie-Claire Blais*, 68).

<sup>27</sup> Pauline n'est pas la seule écrivaine dans les *Manuscrits de Pauline Archange*. Oore analyse la relation entre les écrivains et les critiques fictifs chez Blais, et inclut les personnages de Romaine Petit-Page et de Julien Laforêt (143).

<sup>28</sup> À l'époque où se situe le récit des *Manuscrits de Pauline Archange*, et aussi pendant l'adolescence de Blais elle-même, les écrivains n'avaient pas une vie facile, surtout les écrivaines. Les parents de ces jeunes qui aspiraient à devenir écrivains les décourageaient car ils voulaient une vie de sécurité et d'aise pour leurs filles (*Marie-Claire Blais : Illuminations*, sans pagination).

<sup>29</sup> L'influence du père pendant l'enfance a de forts impacts sur l'âge adulte. Voir l'article de Gilles Forget, « La valorisation du rôle et de la place du père : Un point d'ancrage de la santé et du bien-être des tout-petits ».

<sup>30</sup> Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, 261.

---

<sup>31</sup> Pour une analyse de la lutte de Pauline contre les forces sociales, voir l'article « La technique de l'inversion dans les romans de Marie-Claire Blais » de Maroussia Ahmed.

<sup>32</sup> Il faut que les enfants, en cherchant leur propre identité, renient le nom de leur père : il leur faut créer leur propre monde, comme le fait Pauline pour trouver l'indépendance. « For an adolescent to make a name for himself means for him to attempt to renounce the name of the father, both literally the father with whom he shares a surname and the father in terms of the dominant ideologies or dominant discourses (scripts) that define who he is » (Bueno, 204).

<sup>33</sup> Que Pauline ressente de la honte en écrivant ses propres histoires n'a rien d'étonnant : « Devenir auteur – comme le suggère l'étymologie du mot – signifie accéder à l'*autorité* ; et dans une tradition où celle-ci est réservée aux pères, il ne peut s'agir de la même expérience pour l'homme et pour la femme que de s'emparer de l'autorité par la parole écrite » (Smart, 23). L'écriture est un acte subversif qui ébranle l'autorité du père et Pauline en est consciente. Elle croit trahir son père en écrivant.

<sup>34</sup> « In their search for a new sense of continuity and sameness, adolescents have to refight many of the battles of earlier years, even though to do so they must artificially appoint perfectly well-meaning people to play the roles of adversaries » (Erikson, *Childhood and Society*, 261).



## CHAPITRE 4 : LA PERSPECTIVE DU JEUNE ADULTE

Dans ce chapitre nous nous concentrerons sur les romans blaisiens dont les narrateurs sont de jeunes adultes. La perspective offerte par les personnages de cet âge est plus mûre que celles que nous avons examinées précédemment. Toutefois, car ces personnages sont en train de devenir adultes, leur perspective est toujours caractérisée par quelques traits propres à l'adolescence. Ces jeunes gens sont toujours un peu naïfs en ce qui concerne le monde adulte. Il leur faut acquérir plus de perspicacité quant aux responsabilités qu'ils devront bientôt assumer.

La maturité qui se développe à ce moment de la vie mène à des pensées plus profondes et plus complexes : les jeunes sont capables de porter des jugements nuancés et de considérer plusieurs possibilités à la fois.<sup>1</sup> Contrairement aux enfants, les jeunes adultes envisagent de multiples réponses à une même question avant de prendre partie. Ils ne voient plus le monde de manière manichéenne : à leurs yeux, on peut être bon et mauvais à la fois. Les jeunes gens examinent les intentions qui sous-tendent les actions d'autrui : on peut avoir les meilleures intentions du monde et un mauvais comportement, ou sembler bon et en réalité être mauvais.<sup>2</sup> Grâce à leur capacité d'appréhender les intentions d'autrui, les jeunes parviennent à des jugements plus objectifs. Ils peuvent s'opposer à la décision d'une personne sans considérer celle-ci comme méchante. Ces changements causent des modifications dans les jugements qu'ils portent sur leur père. Ils comprennent mieux les difficultés du père à trouver un équilibre entre la famille et le travail ; le devoir et le plaisir. Aussi, les jeunes critiquent-ils leur père moins sévèrement.

Néanmoins, parce que les jeunes adultes tentent de découvrir leur propre identité, et de trouver leurs propres priorités, ils se révoltent contre leurs parents et les valeurs que ceux-ci défendent.<sup>3</sup> Les jeunes cherchent à affirmer leur identité et se révoltent contre les attentes de leur société.<sup>4</sup> C'est pendant ce moment de leur vie qu'ils doivent définir leur rôle, et choisir la personne qu'ils veulent devenir. Cette étape du développement social est caractérisée par une grande confusion qui entraîne des conflits fréquents entre les jeunes et leurs parents.

Dans la première section de ce chapitre, nous examinerons ce qui peut provoquer la révolte des jeunes adultes. Cette révolte se produit dans tous les romans blaisiens qui

ont comme narrateur un jeune adulte. Nous nous concentrons sur quatre de ces romans (à savoir *Une liaison parisienne*, *David Sterne*, *Pierre, la guerre du printemps '81*, et *L'insoumise*) pour examiner la gamme des causes possibles de cette révolte.

Dans les sections suivantes, nous examinerons les expériences des jeunes adultes et de leur père. Nous poursuivrons notre étude des *Manuscrits de Pauline Archange*, et tout particulièrement du dernier tome de la trilogie, *Les apparences*. Nous analyserons ensuite les différentes attitudes envers la paternité et les différents niveaux d'engagement paternel dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*.<sup>5</sup> Les deux derniers romans examinés dans ce chapitre seront *Visions d'Anna* et *Le loup*. Nous analyserons les figures de père qui s'y trouvent, et aussi la diminution de la présence de la figure du père traditionnel.

#### **4.1 LA RÉVOLTE CHEZ LES JEUNES ADULTES**

Dans cette section, nous étudierons les causes de la révolte des jeunes adultes blaisiens.<sup>6</sup> Nous évoquerons les principales figures de père présentées dans chaque roman, et analyserons les relations de ces pères avec leurs enfants. Dans tous les cas, les pères semblent avoir les meilleures intentions du monde : ils veulent que leurs enfants soient bien instruits, heureux, et compétents. Toutefois, ils ne parviennent pas à les contrôler, et sont confrontés à leur révolte ; nous nous demanderons si cette révolte est causée par le père lui-même, ou si elle est un phénomène inévitable inhérent à l'évolution sociale.

##### **4.1.1 *Une liaison parisienne***

Notre étude débutera avec *Une liaison parisienne*<sup>7</sup> où la principale figure paternelle, Antoine d'Argenti, est à la fois un père biologique et un père de substitution. Il tente de tout donner aux siens, mais il échoue dans son rôle paternel à cause des révoltes au sein de la famille et à cause de ses propres faiblesses. Nous examinerons d'abord la relation entre Antoine et sa famille, puis sa relation avec Ashmed, son fils adoptif.

Antoine veut que sa famille soit stable, fortunée et prestigieuse. Il aime ses enfants et désire qu'ils soient instruits dans les meilleures écoles. Il tente donc d'assumer les responsabilités d'un père traditionnel, de pourvoir aux besoins matériels de sa famille et de mettre ses enfants sur la bonne voie.

De prime abord, Antoine d'Argenti semble un père affectueux. Mathieu, narrateur occasionnel, remarque que Paul adore son père : « Combien de fois n'avait-il pas été témoin de l'attitude adoratrice de Paul pour son père dès que celui-ci ouvrait la bouche... » (LP 45). Paul révère son père, et lui obéit en toutes choses.<sup>8</sup> Quant à Christian, le fils aîné, son père s'inquiète pour lui quand il est emprisonné en Italie, et veut le faire libérer (LP 98). Berthe, la seule fille de la famille, fait ses études dans une prestigieuse institution anglaise. L'air de stabilité de cette famille est accentué par la mère, Yvonne, une écrivaine respectée dans leur communauté.<sup>9</sup>

En dépit des apparences, il y a beaucoup de conflit et de désarroi dans cette famille. Antoine ne parvient pas à être un bon chef de famille. Paul fait confiance à son père, cependant celui-ci le traite en domestique. Paul prépare tous les repas, et Antoine exige qu'il lui choisisse ses vêtements et qu'il le réveille le matin. Il s'énerve quand son fils fait des erreurs. Il se plaint à sa femme : « je suis trop en retard... J'avais dit à Paul de me réveiller à sept heures, mais comme d'habitude, ce garçon ne pense qu'à lui-même... » (LP 105). Antoine s'attend à ce que Paul soit son valet : « – Paul n'a pas choisi pour moi le bon costume, disait Antoine d'Argenti à sa femme, nous sommes en hiver, alors pourquoi me choisir un costume d'été dites-moi? » (LP 105). Antoine est égoïste dans sa relation avec Paul et ne le respecte pas. Antoine veut qu'il fasse tout pour lui, sans réfléchir aux besoins de son fils.

En ce qui concerne Christian, Monsieur d'Argenti est trop indulgent et complaisant. Il ne le punit jamais pour son mauvais comportement. Quand Antoine apprend que Christian est en prison, il réfléchit tristement : « – Quand je pense qu'on emprisonne ce petit pour un simple vol de voiture, c'est trop injuste ! » (LP 98). Parce que son père n'est pas assez autoritaire avec lui, Christian ne lui obéit pas et ne le respecte pas.<sup>10</sup> En revenant d'Italie, Christian se fâche contre ses parents qui ne l'ont pas fait sortir de prison (LP 130). Il reproche également à son père la présence d'Ashmed, le fils adoptif (nous reviendrons sur Ashmed en examinant l'attitude d'Antoine en tant

qu'un père substitutif). Christian parvient même à briser le silence traditionnel de sa famille :

Christian se rappela soudain qu'il était lui aussi en colère, cela, même si son père, déjà en retard pour le bureau, le supplia muettement de ne rien ajouter de plus, cette supplication et le silence qui suivait, étant une coutume entre Antoine d'Argenti et chacun de ses enfants, en présence de leur mère, tous furent surpris d'entendre Christian répliquer cette fois. (TB 132)

Antoine et ses enfants ont l'habitude de se taire devant la fureur d'Yvonne. Par le silence, ils évitent les pires conflits avec elle. Quand Christian rompt ce silence, il rejette le pacifisme de son père. Il refuse d'être faible et craintif comme lui.

Antoine est en effet incapable de s'opposer à sa femme. Il envoie sa fille en Angleterre pour étudier, parce qu'Yvonne ne s'entend pas avec elle. Monsieur d'Argenti ne pense qu'aux vertus de son épouse, et ignore la manière dont elle néglige et méprise ses enfants. Il justifie même devant Mathieu la violence de sa femme contre sa fille : « [S]i cela était vrai, que dans un moment d'impétuosité, ma femme avait secoué un peu violemment le berceau de notre fille, Berthe en est-elle morte, oui ou non? » (LB 74).

Antoine n'arrive pas à assumer le rôle de père traditionnel. Il est trop complaisant avec ses enfants et avec sa femme, qu'il croit parfaite. Il ne possède pas l'autorité disciplinaire des pères du passé, et il ne parvient pas à pourvoir aux besoins de sa famille. Sa femme dépense trop, au point qu'il s'inquiète quand Berthe a besoin de nouveaux vêtements pour l'école. Antoine explique à Mathieu : « Bien sûr, mon ami, ma femme est très charmante, mais je suis las de payer toutes ses factures, je pars pour la Tunisie... » (LP 63).<sup>11</sup> Il s'évade au lieu de résoudre ses problèmes.

En plus des points faibles que nous venons d'exposer, Antoine d'Argenti a des faiblesses morales qui renforcent les conflits et les difficultés financières de sa famille. Ashmed, le fils adoptif d'Antoine, expose les défauts de ce dernier en tant que père de substitution.

Antoine ramène Ashmed de la Tunisie à Paris pour vivre avec sa famille. Il semble a priori qu'Antoine le fait pour le bien-être d'Ashmed. Il explique à son ami Étienne : « si je ramenaient un garçon de là-bas, ce serait aussi pour lui offrir une

meilleure éducation, pour le sauver, même si ce terme vous amuse... J'ai toujours essayé d'instruire mes garçons, de leur rendre la vie plus agréable » (LP 55). Antoine justifie l'adoption d'Ashmed en disant : « j'enverrai Ashmed dans l'une des meilleures écoles de Paris, comme j'ai fait pour mes fils » (LP 91).

Antoine d'Argenti tente de justifier ses faiblesses par de bonnes intentions. Il ne saisit pas le caractère sinistre de ses actions. Il veut sauver Ashmed de la prostitution, alors qu'il est lui-même pédophile. Il ramène Ashmed afin de le prendre pour amant. Le narrateur note ironiquement que « la filiation [d'Ashmed] avec Monsieur d'Argenti était de nature plus voluptueuse » (LP 100). En plus d'avoir à souffrir de la violence corporelle et émotionnelle que lui inflige Antoine, Ashmed est déraciné. L'enfant est accoutumé à une vie plus libre où il peut boire, voler, et se comporter comme il veut. À Paris il ne peut plus se battre avec les autres, ni séduire les hommes. Le directeur appelle Monsieur d'Argenti quand Ashmed apporte ses couteaux à l'école (LP 123). Antoine place le jeune garçon dans un environnement étranger dont il ne connaît pas les règles et tente de le transformer pour satisfaire ses propres désirs.

En plus de déstabiliser la vie d'Ashmed, Monsieur d'Argenti cause, par son adoption, beaucoup de soucis à sa propre famille. Antoine ne tient pas compte des sentiments de sa famille. Il amène chez lui un autre enfant alors que sa femme déteste les enfants. De plus, il n'y a pas assez de place pour loger Ashmed dans sa maison, et Antoine demande à ses fils de partager leurs lits avec leur « petit-frère » (LP 100). La jalousie naît entre Paul et Ashmed, mais Antoine ne tente pas de l'atténuer : « Monsieur d'Argenti était trop harcelé [...] pour remarquer l'hostilité qui régnait déjà entre ses deux fils. Paul [...] n'avait aucune intention de partager l'étroit espace dans lequel se mouvait sa chétive existence » (LP 100). Les deux garçons recourent même à la violence pour résoudre leurs difficultés :

Monsieur d'Argenti sépara les deux adversaires, tenant d'une main son faible Paul, et de l'autre, Ashmed dont il admirait malgré lui l'impétuosité, car si auprès de l'un il avait parfois la sensation d'avoir procréé la mort, auprès de l'autre, n'était-ce pas plutôt la vie qu'il éprouvait (LP 101)

Antoine préfère Ashmed à ses propres fils, et lui donne des privilèges. Il dépense de l'argent pour le loger et l'instruire, alors que sa famille a déjà des difficultés financières. Il est d'ailleurs bien conscient de priver ses enfants de leurs droits en faveur du jeune Tunisien (LP 83).

Monsieur d'Argenti se montre incapable d'assumer les responsabilités traditionnelles d'un père. Il est trop complaisant pour contrôler et punir ses enfants, il est aveugle aux défauts de sa femme, et il est égoïste. Il est incapable de s'imposer des contraintes par rapport à ses propres vices. Monsieur d'Argenti fait passer ses propres besoins avant ceux de sa famille.<sup>12</sup> À cause de sa préférence pour les garçons, il déracine Ashmed, dépense encore plus d'argent, et rend son fils jaloux. Christian ne le respecte pas, et sa femme le domine. Malgré ses bonnes intentions, Antoine échoue donc en tant que figure traditionnelle de père, et n'arrive pas à trouver un modèle de paternité qui conviendrait mieux à sa vie.

La situation d'Antoine d'Argenti est comparable à celles des personnages des deux prochains romans que nous examinerons : *David Sterne* et *Pierre, la guerre du printemps '81*. Les figures paternelles qui s'y trouvent ont également de bonnes intentions et désirent améliorer la situation de leur famille. Toutefois, dans chacun de ces romans, les pères agissent d'une manière plus positive. Contrairement à Antoine, ces pères n'échouent pas à cause de leurs propres faiblesses, mais plutôt à cause de l'obstination de leur fils à persister dans la révolte contre eux. Examinons tout d'abord *David Sterne*.

#### 4.1.2 *David Sterne*

Il existe dans *David Sterne* plusieurs figures de père : un père biologique, un père religieux, et un père social, entre autres.<sup>13</sup> Ainsi le Père Antime veut sauver l'âme de David, et le père social s'incarne dans le personnage d'un juge qui condamne les délits de David. Malgré le grand nombre de pères différents, notre analyse portera sur le père biologique de David, qui est le plus présent dans sa vie.

Dès le début du récit, David se révolte contre l'autorité de son père. Il ne veut pas que ses réussites et ses échecs lui soient attribués. Il déclare être un voleur, tout en

expliquant : « [i]l ne faut pas croire que je fus orphelin, que j'eus une enfance malheureuse. L'un de mes frères est avocat, l'autre, prêtre » (DS 12). Plus tard, il déclare : « [e]nfant bien nourri à la table de mes parents, je n'avais fait que rêver la faim, mais ne l'avais pas vécue » (DS 23). David souligne ici qu'il vient d'une bonne famille, et que lui aussi aurait pu réussir. Il raconte son histoire de manière à ce que nous ne puissions pas avoir une idée fautive de son enfance. Sa vie de famille était stable et heureuse. Ses frères ont un bon emploi et réussissent dans la vie. David, en revanche, refuse l'héritage de sa famille. Il se détourne d'une vie respectable conforme aux règles sociales.<sup>14</sup> Il devient criminel, et rejette l'emprise de son père sur son destin.

Examinons brièvement la situation familiale de David. Sa mère raconte ce qui s'est passé entre son père et lui avant qu'il ne quitte la maison : « – Si vous m'imposez une vie que je n'ai pas choisie, vous le regretterez amèrement! l'ai-je entendu dire à mon mari qui frappa notre fils sur la joue, dans un moment de colère » (DS 105). La mère aime son fils et veut corriger la situation ; cependant, elle n'ose pas : « Nous avons, à la maison, un grand respect de l'autorité de mon mari. Et David refusait toujours de faire comme les autres... » (DS 105). Bien qu'elle souhaite une relation harmonieuse entre son mari et son fils, la mère de David n'intervient pas. Son mari détient toute l'autorité et elle ne la remet pas en question. Même quand il lui interdit de voir son fils, elle ne proteste pas : « J'ai été une bonne mère, j'ai souvent prié pour mon fils mais je ne l'ai jamais visité en prison. Je ne pouvais pas franchir le seuil de ma maison sans éveiller les soupçons de mon mari » (DS 111).

En rejetant la voie choisie pour lui par son père, David encourt sa colère. Celui-ci le renie en effet. Ce père, qui a réussi avec tous ses autres enfants, perd un fils, car David refuse de se conformer à ses attentes. Ce père n'est évidemment pas un monstre sans quoi aucun de ses enfants n'aurait réussi. David se révolte contre son père et la société qu'il incarne. Parfois, les enfants se rebellent sans raison apparente, comme le fait David. Ce père a essayé de ramener son fils dans le bon chemin, cependant David ne l'a pas voulu. Est-ce un fossé entre les générations qui cause ces difficultés familiales, ou les pensées de chacun sont-elles trop figées pour tolérer des styles de vie différents ?

Le rejet des normes sociales est un thème récurrent chez Blais ; on le retrouve ainsi dans *Pierre, la guerre du printemps* '81. Dans ce roman, de même que dans *David*

*Sterne*, les enfants qui ne suivent pas la voie de leur père et qui ne se conforment pas aux attentes de leur société sont reniés par leur famille et leur communauté. Examinons ce rejet dans *Pierre, la guerre du printemps* '81.

#### 4.1.3 *Pierre, la guerre du printemps* '81

Une fois de plus, il existe plusieurs figures de père dans le récit que nous examinerons. Nous nous concentrerons cependant sur celle du père biologique et les difficultés auxquelles il fait face dans ses rapports avec son fils.<sup>15</sup> Dans ce récit, le père a trois enfants : Pierre, Lisa et Sylvie. Il tente de leur apprendre la différence entre le bien et le mal, et de leur donner le bon exemple. Il leur apprend la valeur et la beauté de la nature, et les avertit des dangers du conflit. En dépit de cela, son fils Pierre préfère une vie plus violente : il considère la vie comme une guerre.<sup>16</sup> Son père tente de le comprendre, mais, n'y parvenant pas, se résigne à protéger ses autres enfants de l'influence de ce fils perdu. De son côté, Pierre, bien qu'il se rebelle contre les normes de sa communauté, veut que son père le comprenne. Examinons cette situation.

Pierre raconte le désir qu'a son père d'effacer en lui toute tendance à la violence : « mon père, lui, avait jugé plus louable de me voir devenir un joueur d'échecs accompli sous sa surveillance, et, dans sa maison, de tuer en moi l'appétit destructeur par ma captivité » (P 21). Pierre se souvient : « [o]n m'avait appris à être loyal, protecteur » (P 11). Le père s'aperçoit de la nature violente de son fils et essaie de la changer. Pierre est conscient de leur lutte subtile :

Lorsque je jouais encore aux échecs avec mon père c'était dans le silence de la menace. Il voyait s'agiter autour de moi toutes ces ombres et me suppliait sans un mot, espérant encore avec une persuasive douceur me faire renoncer à mes projets. (P 23)

La révolte de Pierre est déjà trop avancée pour que son père puisse l'arrêter. Même quand il vivait heureux avec sa famille, il reprochait à ses proches leur naïveté : « Couché sur l'éparpillement de mes longs cheveux, dans le sable, je riais sous leurs baisers. Gentils animaux, me disais-je, par quelle innocence allaient-ils ignorer si longtemps ma force et



la dureté de mes désirs? » (P 89). Pierre rejette l'idéologie pacifiste de ses parents. Il croit que l'héritage de ses ancêtres est celui de l'action et de la violence. Il associe la force physique à la virilité (P 18).

Pierre expose son rejet absolu du monde paternel de manière visible : il se coupe les cheveux et porte des t-shirts aux slogans racistes (P 38). Ses cheveux, longs et doux, le lient au monde pacifiste de ses parents. Il se les rase pour signaler son éloignement de sa famille :

Mes cheveux désormais coupés ras répugnaient à tout contact facilement sensuel ou empreint d'une hystérique tendresse comme en éprouvent souvent les parents pour leur progéniture, ou les sœurs envers leur frère, dans des taquineries irritantes et sans fin. (P 16)

Pierre trouve qu'il a dépassé son père. Il n'est plus comme lui : son père est faible alors qu'il est fort. Son père représente à ses yeux le monde pacifiste et passif, alors que lui, il agit sur le monde. Pierre communique sa transformation :

J'avais autrefois suivi mon père dans son seul répertoire guerrier, la pêche sous-marine et les longues marches dans le désert. Je n'étais plus ce poisson anémique glissant sur son dos, moins encore, celui, si faible, qu'on devait désaltérer dans le désert. J'allais si loin dans les profondeurs des mers, comme un requin, que mon père me faisant soudain face, au fond de l'eau, s'éloignait aussitôt vers le rivage comme s'il eût pressenti que ces yeux, ces dents, ces crocs étaient avides d'une seule goutte de sang dans cette mer si vaste. (P 27)

Pierre ne désire pas revenir au pacifisme ; il trouve son propre style de vie supérieur à celui de son père.

Pendant cette transformation, le père n'abandonne pas son fils. Il tente toujours de le ramener sur le droit chemin. Pierre se souvient de ses paroles : « Mon père n'avait-il pas ajouté avec son inaltérable sérénité 'l'amour a toujours existé, Pierre, existera toujours. Même au temps de Caïn, sous la réprobation divine, l'amour, la haine étaient indivisibles entre deux frères' » (P 61).

Quand Pierre se montre ferme dans son rejet d'une vie pacifiste, son père refuse de le soutenir. Il lui dit : « [l]e collègue militaire, il n'en sera jamais question. Nous préférons te voir partir sur les routes, ta mère et moi, oui, pars... » (P 57). Son père est peiné de cette situation, et « [s]es mots se perdaient dans sa douleur » (P 57). Il s'éloigne de son fils ; il ne veut pas être associé à sa violence et à ses tendances destructives. Ce père est si déçu par les choix de son fils qu'il veut remédier au mal que celui-ci fait au monde. Il décide alors d'avoir un autre enfant ; pour lui, c'est « la vie contre la mort » (P 58).

Comme le père ne peut forcer Pierre à mieux se comporter, il fait de son mieux pour protéger ses autres enfants de lui. Il leur promet que « tout changera [...] bientôt » (P 122), et les console suite à leurs cauchemars (P 35). Il tente ainsi de préserver l'innocence et l'optimisme de ses filles. Pierre décrit les soucis de son père : « ce qui l'inquiétait le plus, était ma transformation et mon cynisme auprès de mes sœurs qu'il protégeait jalousement » (P 23). Le père ne veut pas que ses filles adoptent le point de vue de Pierre. Il veut qu'elles croient à un monde meilleur, sans violence, et il tente de lutter contre l'influence de Pierre qui remarque : « Stone et moi avons aussi le pouvoir d'évoquer la crédulité des bons : mes parents n'avaient jamais autant parlé à mes sœurs d'un monde altéré, ce monde meilleur où nous ne serions plus » (P 52).<sup>17</sup>

Ce père aime tous ses enfants, et désire que le monde soit meilleur pour eux : « Il était las d'écrire que la violence triomphait partout, dans les prisons du Michigan, du Nevada, comme dans l'âme de ce fils qui était parti » (P 122). Il regrette la perte de son fils et ne veut pas que celui-ci disparaisse entièrement de sa vie. Pierre sait que son père le recevra joyeusement dans sa famille s'il renie sa vie destructrice. Il reconnaît le chagrin de son père : « Bien que mon hostilité l'eût choqué, il aurait tant aimé comprendre, expliquer ; mais mon silence, mon éloignement le peinaient plus encore » (P 122). Pierre rejette la compassion et l'amour de son père pour suivre une route qui s'oppose complètement aux valeurs pacifistes de ce dernier.

Malgré son air indifférent, Pierre est un jeune homme qui se définit toujours en s'opposant à son père. Pierre n'arrive pas à faire disparaître l'influence de celui-ci. Il écrit comme son père, et se souvient toujours de ses conseils : « Tu n'auras toujours, pour te guider, parmi les hommes, que la lumière de ta conscience » (P 101). Pierre ne peut

même pas regarder l'océan sans penser aux écrits de son père (P 110). De plus, il semble blessé que celui-ci ne partage pas ses opinions. Il y réfléchit :

Il aimait Sénèque : pourquoi n'eût-il pas saisi le réalisme de ma pensée si conforme au monde moderne et à la voix du grand Cerveau? Nous étions la cause et la raison de vivre du docteur Einstein dont mon père avait admiré l'œuvre. Nous étions ses fruits, ses enfants, la continuité de sa funèbre philosophie en ce monde. (P 124)

Pierre ne gagne pas la reconnaissance de son père, et ne peut pas nier son influence. Il utilise donc les connaissances de son père en faveur de ses propres causes : « Cet art de grimper dans les arbres qu'il m'avait appris, combien il eût été étonné de me voir l'appliquer en gravissant jusqu'aux balcons les lierres fleuris du Grand Hôtel ! » (P 141). Il semble que Pierre veuille se venger de son père.

Dans *Pierre, la guerre du printemps* '81 nous trouvons ainsi une relation père-fils complexe. Le père aime son fils et tente de le guider vers une vie calme et pacifique. Il donne le bon exemple à ses enfants. Toutefois, Pierre renie les idées de son père et refuse son style de vie pacifiste. Néanmoins, tout en le rejetant, il cherche son approbation. Dans ce cas, le père n'a pas tort : il n'abuse pas de son fils et ne le néglige pas.

Comme David, Pierre s'oppose aux croyances de sa famille. Il refuse de se conformer aux attentes de sa communauté et il trouve une autre voie, qui est, une fois de plus, destructrice. Avant de terminer cette section, examinons un cas de plus où l'enfant se révolte contre les attentes de son père et de sa société. Paul dans *L'insoumise* se rebelle contre les souhaits de son père Rodolphe, et ce avec de graves conséquences.

#### 4.1.4 *L'insoumise*

Examinons d'abord la manière dont Rodolphe pousse son fils vers la révolte contre lui. Nous analyserons ensuite sa réaction face à la mort de Paul. Finalement, nous montrerons comment Rodolphe commence à guérir, à s'adoucir, et à avoir des attentes plus raisonnables par rapport à sa famille.

Rodolphe et sa femme sont exigeants avec Paul. Ils veulent qu'il devienne médecin comme son père, et ils font en sorte que Paul étudie. Ils ne lui permettent pas de recevoir des filles dans sa chambre, et sa mère remarque que « la brève apparition [d'une fille] sur le seuil pouvait éveiller la colère de [s]on mari, inquiet de l'avenir de Paul, jaloux des heures qu'il ne consacrait pas à l'étude ou à la maison » (IN 28-29). Rodolphe confie à son fils des responsabilités dont ce dernier ne veut pas. En parlant de l'hôpital où il travaille, Rodolphe explique : « – Ce n'est pas un édifice comme les autres, [...] c'est une ville de malades avec ses lois, ses silences, il y a là des hommes, des femmes et des enfants enfermés pour toujours. C'est à toi d'apporter la délivrance à ces blessés » (IN 19).

Quand Paul rejette la voie que son père a choisie pour lui, celui-ci lui répond : « – Tu dois être utile à la société, tu dois vivre pour les autres, tu n'as pas le choix, je t'y entraînerai de force, tu ouvriras bien les yeux un jour sur la souffrance » (IN 19). Rodolphe ne tolère pas l'idée que son fils choisisse son propre métier. Il devient condescendant envers lui : « – Réussir un examen n'est pas très difficile, disait Rodolphe, sévèrement, réussir ta vie, voilà ce que nous te demandons ta mère et moi. Ton attitude me déçoit profondément » (IN 18). Réussir dans la vie, selon Rodolphe, signifie que Paul doit atteindre les buts choisis par son père. Il ne voit aucune autre carrière pour son fils. Au lieu d'accepter d'autres modes de vie, Rodolphe ne se fie pas à son fils. Il explique à sa femme : « [Paul] a besoin d'être brisé » (IN 47) et « Il faut le surveiller, [...] ce garçon manque de discipline. Il va encore rater son examen à l'automne » (IN 61).

Paul refuse de suivre les conseils de son père.<sup>18</sup> Il se révolte contre ses exigences, ce qui le mène à sa mort. Il est tué dans un accident de ski lors d'un voyage que son père lui a interdit. Quand Rodolphe apprend la mort de son fils aîné, il ne montre pas de chagrin. Il semble dur et insensible. Il se dit :

Paul m'avait désobéi. Je lui avais défendu de faire cette excursion dans le Nord. Il ne m'avait pas écouté. Il y avait longtemps que j'avais observé son refus de toute soumission. J'avais la preuve maintenant qu'il ne m'avait jamais aimé puisqu'il n'avait jamais éprouvé assez de tendresse pour m'obéir. (IN 66).

Rodolphe tente de rejeter tout lien émotionnel avec son fils pour se protéger de la souffrance provoquée par sa mort.

Rodolphe se rend compte que ses enfants ont peur de lui à cause de son indifférence lors de la mort de Paul (IN 66). Il éprouve autant de douleur qu'eux, mais refuse de le montrer. Quand sa femme révèle son chagrin, il se dit :

Je ne pouvais pas lui expliquer que moi aussi j'avais mis toutes mes espérances dans l'avenir de Paul et que notre fils les avait volontairement déçues avant de mourir, que, consciemment, Paul avait refusé de suivre mes conseils, ignorant toujours la profonde affection que je mettais à lui parler. (IN 66).<sup>19</sup>

Rodolphe ne veut pas être vulnérable et en conséquence, il cache ses émotions à sa famille et se les cache aussi à lui-même. Comme Paul l'a blessé en rejetant ses conseils, Rodolphe voit cette situation d'une manière trop personnelle et égoïste. Il pense que son fils ne l'aimait pas parce qu'il ne l'écoutait pas, ce qui n'est pas forcément la vérité.

Finalement, Rodolphe commence à guérir. Il arrête de questionner les mœurs et les priorités de son fils. Il fait ce qu'il n'était pas capable de faire du vivant de son fils : il l'accepte, et ne tente plus de le faire rentrer dans un moule. Rodolphe comprend que Paul était un bon fils à sa propre manière, et il se dit : « soudain j'avais la certitude que Paul avait aimé quelqu'un et cela modifiait considérablement ma vision de lui. S'il avait aimé, cela signifiait qu'il était capable de désir, de faiblesse et de courage » (IN 74). C'est seulement après la mort de Paul que Rodolphe se rend compte que celui-ci était bon, en dépit de son rejet de la vocation choisie pour lui, et qu'il possédait plusieurs traits admirables.

Bien qu'il soit trop tard pour améliorer sa relation avec Paul, Rodolphe le fait avec ses autres enfants. Il devient plus accessible au niveau émotif. Nous l'apprenons quand Rodolphe raconte : « Je prenais Madeleine dans mes bras, nous dansions avec les enfants dans la cuisine. Eux aussi se réjouissaient avec nous » (IN 79). Rodolphe devient moins rigide. Même en allant au travail le matin, il est plus heureux. Il remarque : « Je partis pour mon travail, rempli d'un nouveau sentiment de délivrance. La vie de mon fils scintillait de naturel et de propreté soudain, je me sentais rafraîchi moi-même par ces

pensées » (IN 87-88). Rodolphe accepte la personne que son fils était, et en faisant cela, il trouve la paix.

\*

\*

\*

Les quatre romans que nous venons d'examiner présentent la révolte des jeunes adultes contre leur père. Antoine ne pourvoit pas aux besoins de sa famille, qui le domine, et il ne peut pas contenir sa pédophilie. Son manque de pouvoir fait que ses enfants ébranlent son autorité. David Sterne et Pierre se rebellent contre leur famille bien que leurs pères aient de bonnes intentions et veuillent les aider. Enfin, Paul s'oppose aux attentes de son père trop exigeant. Il semble peu important que le père soit fort ou faible ; autoritaire ou pas. Les jeunes ont des raisons différentes de se révolter contre des normes qui leur sont imposées.

En décrivant différentes situations dans lesquelles les jeunes refusent de se conformer aux attentes sociales, Marie-Claire Blais montre que les relations ne suivent pas un modèle précis, et qu'il y a beaucoup de variété en ce qui concerne les réactions face aux difficultés. Les jeunes adultes sont en train d'établir leurs propres priorités, et d'organiser leur propre vie. Ils doivent rejeter les mœurs de leurs parents afin d'affirmer leur propre identité.

Au cours du reste du chapitre, nous étudierons ce qu'éprouvent les jeunes adultes et leur père. Notre attention portera sur les relations en général, et le développement personnel des personnages. Revenons d'abord à notre analyse de *Pauline Archange*, cette fois, du dernier tome de la trilogie, *Les apparences*.

## **4.2 LES APPARENCES**

Nous amorcerons notre étude des *Apparences* en analysant le grand-père de Pauline, Onézimon. Ensuite nous analyserons de nouveau la relation entre Pauline et son père. Nous exposerons les transformations de cette relation durant la période où Pauline devient adulte. Le dernier personnage que nous examinerons sera le Père Allaire. Figure

de père spirituel, il offre des conseils à Pauline et devient un substitut paternel pour elle. L'analyse de ce personnage conduit à la conclusion qu'un seul père ne peut pas subvenir à tous les besoins de ses enfants.<sup>20</sup>

Le père est, traditionnellement, une figure respectée et révérée dans la famille : on obéit à ses décisions car il est sage. Le grand-père Onézimon est une de ces figures, ou du moins, l'a été : dans le passé, il était le pourvoyeur financier de sa famille, et on respectait son autorité. Cependant, Onézimon n'est plus traité de la sorte. Dans le récit, il est vieux, et personne ne l'écoute plus ; il a perdu son autorité.

Ses enfants sont devenus adultes et ils sont plus instruits que lui. Même les petits-enfants d'Onézimon mettent en question ses connaissances. Pauline remarque que son grand-père veut participer à la vie de ses petits-enfants : « quand grand-père Onézimon prenait Bérangère sur ses genoux 'pour la faire sauter dans l'air comme un ballon', il me disait simplement à moi : – On va faire notre lecture ensemble et nos devoirs ! » (LAP 228). Pauline est trop mûre pour jouer de la même manière que Bérangère, donc il offre de l'aider avec ses devoirs. Toutefois, Pauline sait qu'elle est plus instruite que son grand-père : « [elle] l'accusai[t] 'de ne pas savoir lire' » (LAP 228). Face à cette accusation, Onézimon fait semblant de lire ce qui est écrit sur la page en examinant les illustrations. Ensuite, il conjugue le verbe pleuvoir. Sa fille l'entend par hasard et elle le corrige : « – Sans vous manquer de respect, papa, [...] ça ne se conjugue pas comme le verbe avoir, non, papa ! » (LAP 228). Confronté à sa propre ignorance, Onézimon refuse d'admettre qu'il a tort : « – Tu connais rien là-dedans, l'instruction, qui a dit que c'était pour les femmes? Viens, Pauline, y faut toujours que les femmes vous rabaissent le caquet ! » (LAP 228). Il exprime avec humour son mécontentement face à son manque d'autorité.

Ces échanges se font d'une manière enjouée. Onézimon ne se fâche pas contre sa fille pour l'avoir corrigé. Il accepte que ses enfants soient plus instruits que lui, et que lui-même ne sait pas tout. Pauline, parce qu'elle est plus âgée, constate que son grand-père fait des erreurs. Pour les enfants, les pères sont comme des dieux : on ne questionne ni leur sagesse ni leur autorité. Pourtant, pour les jeunes adultes comme Pauline, les pères deviennent plus humains : on voit leurs faiblesses. Il est normal que les jeunes surpassent leurs parents. Il le faut même, pour qu'ils apprennent comment être un homme ou une

femme. Les parents deviennent faibles avec l'âge, et ils ont besoin des soins de leurs enfants. C'est un cycle inévitable de la vie que Pauline observe grâce à son grand-père. Celui-ci ne veut pas être inutile au sein de sa famille, cependant, en tant que père, il doit accepter d'être supplanté par ses enfants.<sup>21</sup> On comprend que cette situation se répètera avec le père de Pauline, plus tard dans sa vie. Examinons à présent les transformations de la relation entre Pauline et son père.

Pauline observe la manière dont son père traite les autres. Monsieur Archange est horrifié par le comportement de l'oncle Victorin. Ce dernier veut emprunter de l'argent, et le père de Pauline lui reproche d'avoir négligé ses enfants : « Prends une piastre et soigne ton garçon infirme que t'as déjà trop battu, père déshonoré ! » (LAP 233). Sa femme lui reproche d'avoir aidé Victorin :

- Il va nous enlever jusqu'à notre chemise, ton Victorin [...] On est encore en dessous de la balance à cause de lui.
- Aide ton prochain, c'est écrit dans l'Évangile, répondait [Monsieur Archange].
- Ah ! des fois j'pense que t'es trop bon pour vivre, Jos ! (LAP 233)

Monsieur Archange est fidèle à sa foi et à sa famille, même quand il n'a pas d'argent, et même s'il n'aime pas le comportement de son frère : il n'abandonne pas Victorin. Monsieur Archange constitue un bon exemple pour Pauline.

Jos Archange s'occupe aussi de sa famille et essaie d'aider sa femme autant qu'il peut avec les enfants. Il aide sa fille à boire son lait pendant qu'il tente de convaincre son fils de manger : « [C]'est écrit comme j'te parle, Jeannot, le Bon Dieu s'occupe lui-même de ses oiseaux et de ses fleurs. En attendant, mange et écoute ta mère » (LAP 243). Ici, Pauline observe que son père s'occupe de ses enfants. Il n'exige pas que sa femme fasse tout dans la maison. Il l'aide quand il peut.

La maturité de Pauline lui permet de s'interroger sur les comportements de son père. Elle observe qu'il prend des décisions dans des situations complexes et qu'il n'abuse pas de son pouvoir. Il montre à Pauline comment assumer les responsabilités dans la vie. Parce que celle-ci est plus âgée, elle comprend que son père veut s'assurer du bien-être de sa famille. Quand elle était plus petite, Pauline était incapable de percevoir la



logique et le raisonnement dans le comportement de son père. Grâce à son âge, elle peut porter sur son père un regard moins biaisé. Désormais, elle le respecte pour ses actions et pour la façon dont il s'occupe de sa famille, et non pas seulement parce qu'il incarne l'autorité.

La manière dont Monsieur Archange perçoit sa fille change aussi. Il commence à la traiter comme une adulte. Il s'attend à ce qu'elle contribue financièrement aux dépenses de la famille. Il lui demande une pension pour vivre dans sa maison. Pauline remarque : « quand mon père me parlait, c'était pour exiger de moi 'la pension de la semaine', infime salaire dont je me séparais amèrement, car en divisant cet argent avec mon père, c'était l'humiliation du travail que je partageais avec lui » (LAP 235). Pauline comprend qu'elle travaille pour les mêmes raisons que son père : parce que c'est une responsabilité inéluctable.

Pauline perd vite ses illusions sur le monde de travail. Elle pensait qu'elle pourrait acheter tous les livres qu'elle désirait, cependant, après avoir donné à son père le salaire qu'il exige, il ne lui reste pas grande chose. En exigeant un salaire, son père lui fait confronter le monde réel. Il lui apprend à survivre seule. Monsieur Archange force Pauline à travailler pour qu'elle comprenne mieux la vie adulte, mais aussi parce qu'il veut qu'elle apprécie le privilège d'aller à l'école. Quand Pauline lit les romans qu'elle achète au lieu d'étudier pour ses cours, son père menace de ne plus payer les frais de scolarité (LAP 242). Monsieur Archange n'aime pas que Pauline considère son éducation comme allant de soi. Il paie ses frais, et il s'attend à ce qu'elle étudie.

Quand Pauline perd son travail, elle ne va plus à l'école. Monsieur Archange ne tolère pas qu'elle soit sans emploi et menace de lui retirer sa machine à écrire :

– Et grouille-toi pour trouver autre chose ; autrement je m'en vais t'enlever ta machine à écrire. On se crève ta mère et moi pour que t'apprennes à devenir commis de bureau ou caissière dans une banque et toi tu rêvasses et tu traînes comme une déchainée. Si ta pension est pas payée dans les trois jours, je t'enlève ta machine... (LAP 287)

Monsieur Archange s'indigne que les sacrifices qu'il a faits pour que sa fille puisse aller à l'école soient en vain. La machine à écrire est la possession la plus chère de Pauline.

Elle ne veut pas la perdre, et Monsieur Archange sait qu'elle trouvera un autre emploi pour pouvoir la conserver. Le père de Pauline semble dur et intransigeant dans ses reproches à Pauline, cependant, il le fait pour qu'elle puisse subvenir à ses propres besoins plus tard dans la vie. Il tente de lui apprendre la valeur de l'argent, et la nécessité d'avoir un emploi.

Pauline n'aime pas les exigences de son père, mais ne lui reproche pas d'être injuste.<sup>22</sup> Elle comprend qu'elle doit aider sa famille. De plus, elle reconnaît que son père désire qu'elle réussisse dans la vie. Celui-ci offre de lui acheter un nouveau manteau lorsqu'elle perd son travail à la banque. Pauline remarque : « [m]on père devenait si irrité de me voir 'rôder par les rues dans un manteau en guenilles' qu'il me dit : – Viens t'en au magasin, je vais t'acheter une autre froque. Je peux plus te voir comme ça ! » (LAP 321). Monsieur Archange ne veut pas voir sa fille se passer des nécessités de la vie. Toutefois, Pauline refuse l'offre de son père. Elle pense qu'il le fait à cause « de son orgueil ulcéré (rien ne l'offensait comme 'l'air d'être pauvre' quand il travaillait tant pour sa famille), de son amour plus maternel que paternel car n'avait-il pas dit aussi qu['elle] 'lui faisai[t] pitié' » (LAP 321). À ce point, Pauline commence à assumer la responsabilité de sa propre vie. Elle ne veut pas que son père soit obligé de subvenir à ses besoins : Monsieur Archange a réussi à inculquer à Pauline la responsabilité.

Avant de terminer cette section, nous examinerons brièvement le Père Allaire, une figure d'un père religieux. Celui-ci est le confident de Pauline alors qu'elle travaille au Monastère de l'Allégresse. Il prodigue à Pauline des conseils que son propre père ne peut pas lui donner. Monsieur Archange ne veut pas que Pauline soit écrivaine, et il l'encourage donc à trouver un autre métier. Le Père Allaire, en revanche, est écrivain, et il maintient que Pauline doit trouver un idéal pour écrire ; il lui suggère quelques auteurs qu'elle pourrait prendre pour guides (LAP 311).<sup>23</sup> De plus, quand elle sort du Monastère, il essaie de s'assurer de sa sécurité. Il veut qu'elle ait un confesseur pour la diriger :

– Mais l'adolescence est périlleuse sans cette ombre vigilante. Vous trouverez quelqu'un, Pauline, oui. En attendant vous avez vos amis les livres. Il y a des livres dangereux comme il y a des amis dangereux. Peut-être faut-il découvrir les uns comme les autres? (LAP 316)

Le Père Allaire offre des conseils à Pauline sur la vie en général, mais aussi sur l'écriture. Il ne la décourage pas.

Le Père Allaire assume quelques responsabilités que Monsieur Archange néglige. Il l'encourage à suivre son rêve d'écrire, et il lui donne des renseignements susceptibles de l'aider. Monsieur Archange, au contraire, veut que Pauline trouve un emploi pratique. Il désire qu'elle puisse gagner sa vie. Les responsabilités d'un père sont si lourdes qu'il est rare qu'un seul homme puisse les assumer toutes. De plus, en créant leur propre identité, il faut que les jeunes adultes se trouvent des guides et des conseillers en dehors de leur famille.<sup>24</sup> Il leur faut des opinions non biaisées. Ainsi, Pauline accepte l'influence du Père Allaire comme celle de son propre père.

Les responsabilités d'un père sont diverses, et il est difficile des les définir précisément. Il existe plusieurs types de père, et chacun assume des responsabilités différentes. Dans la prochaine section, nous examinerons plusieurs types de pères dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*.

### **4.3 UN JOUALONNAIS, SA JOUALONIE**

Le roman carnavalesque *Un Joualonnais, sa Joualonie* présente une grande collection de figures de père.<sup>25</sup> Dans ce récit, il existe des pères biologiques, substitués, spirituels, traditionnels, et modernes qui viennent de toutes classes sociales. Nous en examinerons plusieurs parmi eux sans toutefois en faire une étude exhaustive.

Chaque figure de père de ce récit est poussée à l'extrême. Blais crée des caricatures qui révèlent les faiblesses de chaque type de père. Il est évident que ces pères ne sont plus l'objet d'autant d'estime et de respect que ceux du passé. Nous présenterons cinq pères dans cette section : l'avocat de Québec, Ti-Pit, Papineau, le Père Baptiste, et Vincent.

L'avocat de Québec semble être un homme stable et pratique. Il est un père traditionnel qui subvient aux besoins de sa famille dont il est le soutien financier.<sup>26</sup> Comme homme d'affaires, il appartient à la classe moyenne, et il a une vie plus aisée que celles de ses amis. L'avocat a les meilleures intentions du monde pour sa famille. Il

explique à Papillon qu'il veut ouvrir un « asile pour la robine en détresse » (JJ 202) non pas par souci d'élitisme, mais pour assurer le bien-être de sa famille. Il lui demande : « est-ce ma faute si j'assure l'avenir de ma femme et de mes enfants pour une avance de vingt ans, au moins? » (JJ 203). L'avocat de Québec se croit un guide moral aussi. Pendant une conversation avec ses amis, il rêve au repas de Noël, et comment il rappellera à sa famille qu'ils sont plus heureux que la plupart des gens, et qu'ils doivent être reconnaissants (JJ 209-210). Il imagine que sa femme « s'accroch[era] mignonnement [à son] bras [...] tous ses poussins ravis dans sa jupe » (JJ 210). Notons ici la tension ironique entre le sérieux des propos de l'avocat et la perception du narrataire. Le sérieux fonctionne ici comme une subversion du discours.

L'avocat est pompeux et arrogant. Il se montre égoïste dans son désir de gagner de l'argent. Il se croit un bon père parce qu'il soutient sa famille financièrement, cependant nous n'avons pas la même opinion de lui qu'il a de lui-même.

Nous observons l'avocat seulement quand il se trouve avec Papillon<sup>27</sup> et Ti-Pit, jamais au sein de sa famille. De la même façon qu'on ne peut se fier à la description du père biologique dans *La Belle Bête*, on ne peut se fier à la description que l'avocat fait de son rôle de père.<sup>28</sup> Il semble être un bon père dans la mesure où il assume ses responsabilités, cependant, nous ne le voyons jamais directement exercer son rôle paternel. Nous savons seulement ce que ces amis pensent de lui, et non pas sa famille. Les apparences de cette figure de père ne correspondent pas nécessairement à la situation réelle de son foyer. Il se peut que l'avocat se croie un père exemplaire, et que sa femme et ses enfants, au contraire, le critiquent, pour une raison ou pour une autre.

Il existe aussi dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, des situations où la paternité est retirée ou refusée à un homme. Ti-Pit, qui est souvent le narrateur du roman, est une figure de père substitutif qui se trouve dans cette situation. Il aide sa petite-amie à élever son enfant. Ti-Pit raconte : « c'est moé qui lui réchauffais son eau bouillie sur l'petit poêle de la mère Fontaine » (JJ 36). Il n'a que de bonnes intentions envers le petit garçon. Même quand Ti-Pit n'a pas les moyens de subvenir aux besoins du bébé, il ne veut pas que celui-ci ait faim. Il expose son plan pour obtenir de la nourriture pour lui : « j'm'en vais trouver de la mangeaille pour ce sacré p'tit gars-là, j'ai de l'art au bout des doigts, je sais piquer pas mal dans les magasins. Je vais aller chez Stringbird et kidnapper des

boîtes de conserve ‘Bébé a faim’... » (JJ 38). Ti-Pit fait ce qu’il peut pour aider sa petite-amie et son enfant. Lorsque la mère du bébé suggère que : « [d]e la viande à chiens ou à chats irait pareille », Ti-Pit rejette l’idée (JJ 38). Malgré ses efforts pour s’occuper de l’enfant, sa petite amie le quitte pour trouver un autre homme qui, ayant plus d’argent, peut « l’épauler » (JJ 39).

La paternité est refusée à Ti-Pit à cause de sa pauvreté : il n’a pas de ressources. Sans qu’il y ait faute de sa part, et malgré les soins qu’il veut apporter au bébé, Ti-Pit perd la possibilité d’être son père (nous examinerons de plus près l’influence des circonstances immuables sur la paternité dans la section 5.9).

Les figures de père que nous examinerons à présent sont plus égoïstes que ne l’est Ti-Pit. Ils négligent leurs enfants, et ils ne sont pas réalistes par rapport à leurs attentes. Papineau, bon camarade communiste, fait souffrir ses enfants. Il prétend suivre l’idéologie communiste, et il exige que sa famille vive d’une manière spartiate. Ses convictions nuisent à ses enfants. Il leur refuse les soins médicaux quand ils sont malades. Papillon l’interroge :

Tu n’as pas un peu de peur pour ton jumeau, le petit Blaise Papineau? Il semble souffrant...

– Ce n’est qu’une pneumonie, il n’en mourra pas, dit Papineau.

– Il n’a pas l’air bien, je trouve...

– Vous autres, petits-bourgeois, vous êtes trop complaisants avec la maladie ; nous, la maladie comme la mort ne nous effraie pas. Notre but est ailleurs.

– Tu ne veux quand même pas le perdre, ton petit Blaise ?

– Je ne vis pour lui mais pour ma cause. Il guérira, il le faut. (JJ 83)

Prêt à le sacrifier, Papineau refuse d’appeler un médecin pour son fils.

Ainsi, sa femme a trop de responsabilité. Quand ses enfants se plaignent d’avoir froid, elle réplique qu’elle a déjà fait tout ce qu’elle peut pour eux : elle a acheté une chaufferette et a doublé leur tente (JJ 258). Elle ne peut plus tolérer leurs plaintes, et elle leur demande de s’adresser à leur père. Elle insulte même ce dernier : « C’est un homme qui n’est pas un vrai camarade pour vous autres. Il n’est pas digne de s’appeler votre père » (JJ 258-259). Papineau laisse tout le travail d’élever les enfants à sa femme. Il ne s’occupe pas de leur santé, ni de leur alimentation, ni de leur bien-être en général.

Enervée par son irresponsabilité, sa femme ne le respecte pas comme figure de père. Nous apprenons que, pendant que sa famille tâche de vivre dans des conditions spartiates et selon des règles austères comme de « bons camarades », Papineau a une liaison avec une femme riche (JJ 162). Il ignore les principes de communisme pour mener une vie de luxe. On trouve ici une critique de l'hypocrisie, particulièrement de ceux qui se vantent de suivre une idéologie aveuglément, comme le fait Papineau.

Le Père Baptiste est une autre figure de père traditionnel qui impose ses convictions à ses enfants. Il est le soutien financier de sa famille, et il pense que, en tant que chef de famille, il détient tout le pouvoir, et que tous lui doivent obéissance. Quand le Père Baptiste perd son emploi, il est trop âgé pour en trouver un autre. Il s'attend à ce que son fils, Ti-Guy, trouve lui-même un emploi et subvienne aux besoins de ses parents. Cependant, Ti-Guy est un toxicomane qui ne sort jamais de sa maison. Son père ne comprend pas cette situation et pense qu'il est paresseux. Il se fâche contre lui et lui dit :

– Écoute ce que je te dis, espèce de morveux de malheur, [...] y faut que tu reviennes à maison, t'es l'aîné, y faut que tu m'remplaces à la Rubber, Ti-Guy, c'est pas des farces ce que j'te dis là, tu veux que tes parents sans moyens crèvent donc sur la paille, fils de rien? (JJ 123-124)

Ti-Guy ne veut pas que ses parents soient sans moyens, cependant il est incapable de les aider (JJ 170).

Le Père Baptiste pense avoir déjà fait son devoir de père. Il s'indigne quand son fils n'assume pas ses propres responsabilités. C'est le cycle naturel : le père prend soin de ses enfants qui, à leur tour, prennent soin de leurs parents. Ti-Guy brise ce cycle, et son père le renie. Le Père Baptiste refuse de rendre visite à son fils mourant, même quand celui-ci demande à le voir (JJ 282). Lors de ce refus, Ti-Pit le lui reproche : « Tu vas apparaître, non, père sans entrailles, tu vas venir le saluer ton gars avant que l'ciel l'emporte? Non? » (JJ 284).

Ti-Pit croit que les Baptiste sont plus inquiets à cause des frais de l'enterrement qu'à cause de la mort de leur fils : « Si Vincent avait pas pensé à l'âtre de paix éternelle pour Ti-Guy, sans doute que Baptiste et sa vieille l'auraient laissé moisir dans la glacière des suicidés d'la ville » (JJ 298). Ti-Pit ne ressent pas de pitié pour le Père Baptiste :

lâche et entêté, il est incapable de pardonner à son fils mourant. À cause de ceci, le narrateur, ainsi que le prêtre, le condamnent.

C'est Vincent qui assume les responsabilités que le Père Baptiste néglige : il paie pour l'enterrement, et c'est lui et Ti-Pit qui consolent Ti-Guy avant sa mort. Vincent ment à Ti-Guy pour l'apaiser. Il lui dit que son père viendra le voir avant sa mort bien qu'il ait déjà refusé de le faire : « Vincent répétait sans y croire : 'Allez, dors, ne t'inquiète pas, nous ne te quitterons pas, et tes parents seront ici bientôt » (JJ 283). Vincent et Ti-Pit restent avec Ti-Guy jusqu'à la fin.

Après les funérailles de Ti-Guy, le Père Baptiste et sa femme remercient Vincent d'avoir payé pour l'enterrement, et parlent de leur fils comme d'un « voyou » (JJ 299). Vincent trouve leur comportement honteux, et il les réprimande : « – N'insultez pas votre fils, ce n'était pas un voyou, [...] priez plutôt pour lui... » (JJ 299).

Vincent, en tant que prêtre, est une figure de père spirituel. C'est un personnage complexe et profond. Comme nous venons de le montrer, il aide les malheureux. En plus des soins religieux qu'il offre, il essaie d'améliorer la vie de ses amis. Il apprend à Ti-Pit à écrire afin que celui-ci puisse obtenir un meilleur emploi (JJ 13). Vincent fait de son mieux pour aider tous ceux qui en ont besoin. Cependant, ce n'est pas un saint : il se révolte contre ses propres supérieurs.

Quand son curé lui dit qu'il fait du bien « à ces âmes particulièrement déçues... » (JJ 175), Vincent se rebelle et lui répond qu'il ne s'occupe pas des âmes : « Et en quoi sont-elles déçues, ces âmes? Et pourquoi, des âmes? Je ne m'intéresse qu'aux êtres, beaucoup moins à leur âme » (JJ 175). Vincent agit avec son curé presque comme un adolescent, cependant, il reconnaît son autorité et tente de contrôler ses émotions : « Vincent trépigrait et flambait sur place mais y voulait pas tomber avec sa foudre sur son curé » (JJ 176). Vincent se révolte, mais il ne veut pas insulter son supérieur. Il connaît sa place dans la hiérarchie de l'Église.

Vincent ne s'entend pas avec les autres prêtres en ce qui concerne leur manière de vivre non plus. Il n'aime pas les prêtres riches, et il est lui-même pauvre. Il refuse le luxe que l'Église lui offre.<sup>29</sup> Son curé ne le comprend pas et lui demande :

comment pouvez-vous vivre en ce lieu minable quand nous vous offrons de meilleures conditions de vivre... Et comprenez-moi, un homme dans votre ministère... votre vocation... ne peut pas se permettre de vivre si humblement. (JJ 174)

Le curé gronde Vincent pour la manière dont il s'écarte de la norme. Il insiste qu'on ne peut pas demander aux autres d'agir comme lui : « Voyez-vous, mon ami, c'est l'édifice social que vous aviez l'intention de menacer, de détruire, vous n'aviez pas le droit d'exiger de vos collègues cette pénitence, cet état de pauvreté qui ne convient pas à tous... » (JJ 176). Nous voyons ici l'hypocrisie de l'Église. Selon la foi chrétienne, il faut vivre d'une manière humble et sans excès, car l'avidité est un péché mortel. Contrairement à ce principe, le curé n'encourage pas Vincent dans son travail altruiste ; il le réprimande. Il suggère même que la pauvreté n'est pas appropriée pour un prêtre, que c'est disgracieux (JJ 176). Le curé rappelle à Vincent : « – Vous êtes tout de même sous les ordres de vos supérieurs, vous devez obéir, mon fils, vous êtes prêtre, donc serviteur de Dieu avant tout, ne préférez pas les hommes à Dieu dans votre égoïsme » (JJ 176). Une fois de plus, nous observons l'hypocrisie de l'Église. Vincent sert Dieu par les soins qu'il offre aux malheureux, et par son refus d'une vie matérialiste, mais son attitude ne plaît pas à ses supérieurs. Le curé, donc, tente de guider Vincent vers le chemin que désigne l'Église.

La manière dont Vincent interprète les paroles de Dieu diverge de celle de ses supérieurs. De la même façon, pendant la manifestation de la nuit de Noël, les sœurs de deux couvents se disputent à propos de la meilleure façon de louer Dieu. La Supérieure de Maria Goretti explique que son « Seigneur est sobre, c'est le poids du martyr et de la douleur des âmes... » (JJ 251). Clara des Sœurs Modernes répond que leur Dieu est plus léger : « il change l'eau en vin, il marche sur les vagues de la mer » (JJ 251). Les différences entre les deux interprétations sont telles que la Supérieure déclare qu'elles ne servent pas le même Dieu (JJ 251). Toutes les caractéristiques qu'elles associent à Dieu viennent de la Bible ; elles diffèrent uniquement dans les aspects que leurs partisans ont choisis de privilégier.<sup>30</sup>

Les attentes d'un père varient, selon le père, ses croyances et sa famille, que ce père soit un père biologique ou qu'il soit Dieu le Père.<sup>31</sup> Les responsabilités qu'un père



peut assumer sont diverses et dépendent de son éducation et de sa vision du monde.<sup>32</sup> Personne ne s'accorde sur les éléments requis pour bien remplir les fonctions d'un père ou d'un prêtre. Il n'existe plus de modèle stable à suivre.

Ce roman carnavalesque de Blais remet tout en question. Nous ne voyons aucune figure de père idéalisée ; elles sont toutes ridiculisées. Vincent est le seul père du récit dont le narrateur ne se moque pas, et même lui n'est pas idéal.

En faisant tant de caricatures, Blais expose la complexité de la paternité, un fait dont on se rend compte lorsqu'on atteint l'âge de jeune adulte. Ti-Pit voit le monde dans une perspective de jeune adulte.<sup>33</sup> Il observe qu'aucun des types de père qu'il connaît n'est parfait. Chaque père a ses forces et ses faiblesses. Le Père Baptiste tente de subvenir aux besoins de sa famille, cependant, quand son fils ne se conforme pas à ses attentes, il le renie. Bien que Vincent aide les malheureux, il se révolte contre ses supérieurs. Même Ti-Pit, père de substitution affectueux, est incapable de bien remplir ses fonctions, car il ne peut pas subvenir aux besoins de l'enfant.

Quand on arrive à l'âge adulte, on est plus sensible à la confusion. Ce qui était simple et clair pendant l'enfance devient complexe et ambigu. On ne peut plus simplement distinguer les bons pères des mauvais ; les pères possèdent plusieurs facettes. Nous continuerons d'analyser la complexité des figures du père et l'influence de la perspective du jeune adulte dans la prochaine section qui examine *Visions d'Anna*.

#### **4.4 VISIONS D'ANNA OU LE VERTIGE**

Nous étudierons deux figures de père présentées dans *Visions d'Anna*<sup>34</sup> ; il en existe cependant plusieurs autres. Les pères biologiques que nous examinerons commettent de graves erreurs vis-à-vis de leurs enfants. Le premier personnage à examiner est Paul, le père de Michelle et de Liliane. Il veut comprendre et aider ses filles, mais ne parvient pas à le faire. La deuxième figure est Peter, le père d'Anna.<sup>35</sup> Il l'a abandonnée pour se créer une nouvelle vie. Il reste toujours en contact avec elle, mais avec réticence. De son rejet, Anna apprend qu'elle ne peut changer ni son père, ni l'attitude de celui-ci envers elle.<sup>36</sup>

Nous effectuerons notre étude d'abord en montrant l'amour que Paul porte à ses filles, et en discutant brièvement de la révolte de Liliane et de Michelle. Nous passerons ensuite aux attentes qu'il a par rapport à ses filles, et à sa façon de les rejeter, avant d'examiner ses sentiments d'isolement et les difficultés qu'il éprouve lui-même.

Paul et sa femme s'occupent de leurs filles, ne les négligent pas, et désirent qu'elles soient heureuses.<sup>37</sup> Quand à l'âge de trois ans, Michelle est malade d'une pneumonie, ils la ramènent vers la santé :

[I]ls venaient tout près du lit, regardaient ces yeux agrandis par la fièvre, 'avec des chaussettes de laine, tu aurais plus chaud', d'un côté, Paul, de l'autre, Guislaine, chacun réchauffait un pied chaussé de laine blanche, dans sa main. (VA 128)

Les deux parents travaillent beaucoup et ont des carrières exigeantes. Toutefois, ils essaient d'offrir une présence physique et émotive à leurs enfants : Paul, par exemple « leur lisait des œuvres d'Alexandre Dumas, pour les endormir » (VA 109).

Plus tard, pendant l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte, naissent les tensions dans la relation entre les enfants et leurs parents. Guislaine, la mère, exaspérée par Michelle, lui dit : « ton père et moi, nous aimerions comprendre, comment veux-tu, si tu ne parles pas » (VA 32). Guislaine et Paul révèlent l'absence de compréhension entre eux et leurs enfants. Paul, par exemple, offre d'acheter de nouveaux vêtements pour Michelle, oubliant que c'est sa sœur qui s'intéresse à la mode (VA 89). Il veut consoler et apaiser sa fille, cependant, il ignore ses besoins émotifs.

Voyant que leur père ne les comprend pas, Liliane le trouve ridicule et aime l'agacer : « Liliane n'était pas là, il y avait une bouteille de gin sous son lit, Liliane n'en buvait jamais, mais elle aimait contrarier son père » (VA 101). Sachant que son père l'espionne, Liliane s'amuse à l'inquiéter. Elle refuse de lui expliquer qu'elle ne boit pas. Il ne lui fait pas confiance, et elle se révolte contre lui ; elle refuse de lui montrer sa vraie identité, car il ne la croirait pas.

Michelle trouve son père irritant aussi. Elle le décrit en se disant : « s'il n'était pas prétentieux, il n'avait jamais tort, il ne buvait pas, ne fumait pas, et il n'avait jamais tort, pourquoi ne suis-je pas dans la rue, [...] ce rapport entre lui et moi est intolérable » (VA

103). Son père ne montre aucune faiblesse, et se comporte d'une manière trop irréprochable. Il est presque inhumain. Elle raconte que : « son père [...] savait parler de tout, échauffé par ses certitudes et le son de sa propre voix grave, sa voix d'éducateur, de pédagogue, comme s'il eût perpétuellement donné un cours » (VA 103). Paul agit toujours comme une autorité, comme un savant. Il ne montre aucune vulnérabilité, et n'admet jamais qu'il ne sait pas tout. Ses filles ne peuvent créer aucun lien émotionnel avec lui : il est trop parfait.<sup>38</sup>

De plus, Paul n'accepte pas ses filles. Il tente toujours de les changer. Examinons son opinion de Liliane, et ensuite, de Michelle. Liliane est une fille indépendante et forte. Son père croit qu'elle est lesbienne. Paul et sa femme trouvent l'orientation sexuelle de leur fille troublante :

[I]ls disaient que c'était une maladie dont on pouvait guérir, du moins, le père de Michelle croyait cela, et l'annonçait à tous, dans ses cours, ses conférences, Paul et Guislaine attendaient Liliane, la nuit, parfois jusqu'à l'aube, buvant des cafés, tout en parlant de Liliane, à voix basse, [...] et ils pleuraient en se tenant par la main. (VA 58)

Paul et Guislaine ne tentent pas d'accepter l'orientation de Liliane, mais essaient plutôt de la transformer. Ils croient qu'elle est malade et doit être guérie, ce qui explique pourquoi elle ne communique pas avec eux.

Paul et sa femme veulent contrôler Liliane. Guislaine lui interdit d'avoir des amies dans sa chambre : « ce pouvoir était encore le sien, celui de Paul, leur secrète dictature, leur complicité, on pouvait encore leur dire 'tant que vous serez sous notre toit, vous devrez nous obéir' » (VA 107). Ce n'est pas seulement Liliane que Paul veut contrôler, mais Michelle aussi : « Paul expliquait à sa mère que Michelle avait surtout besoin de soins, on ne parlait jamais de Liliane, Liliane était l'interdit de la sensualité, [...] mais Michelle était plus vulnérable, avec des soins attentifs elle guérirait » (VA 104).

Paul veut qu'un de ses collègues s'occupe de Michelle, pour « la ramener vers la sérénité [...] vers la vie confortable » (VA 108). Le narrateur poursuit jusqu'au bout la pensée de Paul en critiquant son objectif : « vers la vie confortable, désuète, cette sorte de

vie mensongère qui n'existait plus que pour quelques-uns » (VA 108) et « c'était un enfant de sa génération, pourquoi s'inquiétaient-ils tant à son sujet » (VA 108). En suivant les conseils de Paul, « on envoyait [Michelle] chez un psychiatre pour apaiser toute sa furie » (VA 107). Paul ne veut plus s'occuper des soins émotifs de Michelle après ce point. Il semble croire qu'il a fait son travail, et qu'il ne lui doit plus rien : « son père dirait avec le détachement de la fatigue, 'il faut raconter tout cela au psychiatre qui te soigne, ta mère et moi, nous avons déjà bien assez de soucis à ton sujet' » (VA 87). Il refuse ouvertement d'écouter sa fille, et la pousse vers un étranger.

Paul désire que ses filles se transforment en des êtres conformes à ses idéaux. Il veut qu'elles soient parfaites, comme lui. Il croit que, sans les changements qu'il suggère, ses filles ne réussiraient pas dans la vie. Paul, « son regard [...] toujours humide et tendre, contemplait ses filles comme s'il eût contemplé un désastre » (VA 104). Il a des attentes auxquelles ses filles ne se conforment pas. Il est trop exigeant envers elles, au point qu'elles ne lui parlent plus. Elles veulent être indépendantes et s'affirmer. Malheureusement, Paul tente de les changer. Son manque de flexibilité est la cause d'un grand vide entre lui et elles. Il a de bonnes intentions, mais ne les met pas en œuvre de manière efficace.

Paul tente de soutenir toute sa famille tout en s'occupant de sa vie à lui. Cette tâche n'est pas facile :

Paul n'avait pas le temps de s'occuper de toutes ces femmes, dans la maison, Guislaine, sa mère, Liliane, Michelle, chaque homme a aussi sa vie, le souci de sa carrière, les femmes, aujourd'hui, avec toutes ces idées de domination qui les tourmentent, n'ont pas même le sens de l'humour, pensait-il, elles ne savent plus comprendre, aimer les hommes comme jadis. (VA 101)

Paul tente de guider ses filles et de pourvoir aux besoins de sa famille, qui le néglige. Bien que Paul ne le montre pas, le narrateur expose « sa solitude de père sans fils » (VA 122). Personne dans sa famille ne s'occupe de lui ni de ses émotions. Paul trouve que, à cause du féminisme, sa femme et ses filles s'occupent d'elles-mêmes d'abord, et ignorent ses besoins à lui (VA 101). On peut ainsi percevoir dans cette famille, un déséquilibre. Il faut que chaque membre prenne soin des autres *et* de lui-même. De plus, il leur faut

accepter les différences d'autrui. Le désir qu'a Paul de changer ses filles est à l'origine du fossé qui se creuse entre elles et lui : elles sont en train de se découvrir et il tente de les limiter.

La prochaine figure de père à examiner a des difficultés différentes à surmonter. Contrairement à Paul, Peter ne tente pas de retenir sa fille, mais de l'oublier. Nous sommes ici face à une relation père-enfant très complexe, que nous étudierons de manière chronologique.

Anna se souvient avec nostalgie de son enfance et de l'époque où Peter vivait avec sa famille. Sa famille était pauvre, mais Anna n'associe pas cette pauvreté à une enfance malheureuse : « les espoirs de son père, sa liberté de fugitif, c'était un homme parfait mais opprimé » (VA 39). Ils avaient une bonne relation : « Anna et Peter jouaient dans les vagues, s'embrassaient, [...] elle s'était endormie contre l'épaule de Peter, les poils de sa barbe touchaient son front » (VA 92). Anna idéalise le père de son enfance :

[I]l avait la syphilis, mais c'était Peter, son père amant, débauché, ce moment de honte, de souffrance, elle l'avait partagé avec eux, quand ils étaient encore partis de l'univers, quand Dad n'était que Peter, pas cet homme parfait qui ne dansait plus parce qu'il était trop lourd. (VA 39-40)

Dans cette citation, nous voyons que le père de son passé manque à Anna, et que Peter est devenu un père différent au moment du récit (un fait que nous reprendrons plus tard).

En dépit des bons souvenirs qu'elle a de lui, Anna reconnaît que Peter n'était pas un père parfait. Parfois il se montrait extrêmement irresponsable. Anna n'oublie pas que sa mère a dû voler de la nourriture pour sa famille (VA 22). Le père d'Anna n'était pas le soutien financier de sa famille, mais un « chorégraphe sans emploi que sa mère avait ramené de la Californie » (VA 38). Peter n'assumait pas les responsabilités traditionnelles d'un père, et il mettait même en danger la vie d'Anna : « Peter, si doux, si pacifique, Peter, l'objecteur de conscience, Peter, le *drifter*, le malade et le tendre, était féroce, cruel, il avait failli tuer sa petite fille, sur son vélomoteur » (VA 91-92).<sup>39</sup> Il avait « traîné Anna sur les routes de Los Angeles, dans un panier attaché à son vélomoteur » (VA 91).

En plus d'être un père irresponsable, Peter était un mari cruel. Il battait sa femme :

[I]l semblait triompher de tout, [...] même de l'amour de Raymonde qu'il allait battre souvent, frapper sur la tête, il casserait un jour une chaise sur son dos, [...] Raymonde qu'il allait battre encore, humilier, pendant que se dressait contre lui ce petit front rigide d'Anna, qui, elle ne pardonnerait pas, n'effacerait jamais l'injure. (VA 92)

La révolte d'Anna naît à cause des abus de Peter : « elle avouait elle-même la justesse de sa pensée, dès les premiers jours de sa vie, dès cet instant où elle avait commencé à lutter contre Peter, dans la défense de ses droits, des droits de Raymonde » (VA 94).

Cette révolte nous mène à la situation actuelle entre Peter et sa fille. Celui-ci a une nouvelle famille, qui inclut une petite fille qu'il adore, Sylvie. Comme nous le verrons, il ne traite pas ses filles de manière égale. Commençons par examiner comment Peter traite Sylvie quand Anna lui rend visite.

Peter présente Sylvie à Anna en disant : « 'c'est ma nouvelle piscine [...] et là-bas ma petite fille Sylvie qui aura bientôt deux ans' » (VA 37). Peter mentionne sa piscine dans le même souffle que sa fille : les deux sont des objets de sa nouvelle vie. Peter se montre beaucoup plus matérialiste qu'il ne l'était avant. De plus, Peter exclut Anna. Au lieu de lui présenter Sylvie comme sa sœur, il n'établit aucun lien entre elles.

Peter adore sa nouvelle fille, ce qui devient évident pendant la visite d'Anna : « 'mon amour, amour chéri de son père', avait-il murmuré à ce souffle, ces joues de Sylvie qu'il tenait si près de lui » (VA 46-47). Il passe du temps avec Sylvie et l'aide à grandir : « Peter soulevait Sylvie dans ses bras, il la déposait dans la verdure en disant, 'viens petite âme, nous allons apprendre à marcher' » (VA 159). De plus, il la rassure quand elle a peur (ce qu'il n'a pas fait pour Anna) :

Sylvie qu'il plongeait toute nue dans la piscine et qui avait peur, 'mais je suis là', disait-il, c'était Peter, son père, le dompteur familier des petits enfants qui reconfortait, apaisait, elle avait connu cet homme autrefois, mais Sylvie était trop faible pour mordre, se révolter, toute tremblante de froid, de peur, elle suivait la main qui la guidait. (VA 73)

Anna remarque que sa demi-sœur ne réagit pas de la même manière qu'elle, et ne lutte pas contre son père. Toutefois, elle a une expérience différente. Peter ne donne pas une collation à Sylvie et lorsqu'elle réclamait cette purée de bananes qu'il avait oublié de préparer pour son goûter, il caressa les cheveux mouillés de l'enfant et dit avec douceur 'ne crains rien, je ne t'ai pas oubliée' » (VA 74). Peter ne semble pas conscient de l'ironie de ses paroles : il veut oublier sa fille aînée.

C'est là la plus grande différence entre la relation de Peter avec Sylvie, et celle entre Peter et Anna. Peter adore Sylvie, et veut que tout le monde le voie :

Peter avait soulevé Sylvie dans ses bras et Anna avait pensé qu'il tendait vers le ciel, dans l'air enfumé et chaud, non seulement cette boule de chair rose qui s'appelait Sylvie, mais l'offrande de sa virilité, car enfin, Peter était devenu un homme, avec Sylvie, [...] son œuvre, de joie, de vanité. (VA 46)

Peter ne voit pas ses deux filles de la même manière : il est fier de l'une et a honte de l'autre. Il ne veut pas que le nuage que constitue sa première fille perturbe sa nouvelle vie :

[I]l regardait sa nouvelle piscine, sous le ciel, sa nouvelle petite fille à ses pieds, et sur la terrasse ensoleillée, là-bas, sa nouvelle femme qui servirait bientôt les apéritifs dans des verres opalescents, non, il fallait chasser la pensée de ce nuage. (VA 159)

Comme nous l'avons déjà laissé entendre, Peter ne traite pas Anna d'une manière acceptable et juste. Examinons son comportement envers elle.

Quand elle rend visite à son père, Anna ne sait pas ce qu'il pense en la voyant. Elle crée plusieurs scénarios possibles, y compris celui-ci : « peut-être avait-il pensé, pourquoi vient-elle, a-t-elle encore besoin d'argent, c'est bien ennuyeux que je sois obligé de la voir tous les six mois, je ne le fais que pour sa mère » (VA 37). Elle présente aussi cet autre scénario :

[P]ensait-il en la voyant qui donnait des coups de pieds à son sac de livres, dans l'herbe, moi non plus je n'aimais pas la chimie, la biologie, elle est

comme une partie de l'univers, c'est ma fille, elle est blonde, je suis blond, [...] on voit qu'elle se sent bien aujourd'hui et cela me fait plaisir. (VA 37)

Avec ces deux possibilités nous voyons qu'Anna a peur que son père ne veuille pas la voir, qu'il la trouve agaçante, mais nous avons aussi la preuve de l'espoir de la jeune fille. Celle-ci veut que Peter l'aime et qu'il y ait un lien émotif entre eux, cependant aucune de ces espérances ne se réalise : « il venait vers elle sans rien dire, il avait l'air maussade, il observa soudain qu'elle 's'habillait en haillons, comme d'habitude', et lui dit 'd'enlever sa bicyclette de là, elle dérangeait les voisins' » (VA 37). Anna est déçue par les réactions de son père, par son manque absolu de tendresse et d'amour :

[I]l scrutait le ciel et se penchait parfois vers Anna, mais ce n'était jamais pour lui dire qu'elle était, elle aussi, une partie de l'univers, comme la maison, ou la piscine ou même Sylvie [...] mais pour remarquer qu'il payait en vain ses cours aux Ballets Russes. (VA 38)

Peter ne pense pas à Anna, seulement à l'argent qu'elle lui coûte.

Peter néglige Anna consciemment. Il sait qu'il la traite de manière impardnable :

[I]l avait eu conscience de ne pas reconnaître Anna, Anna et les siens, une conscience trouble, prohibée, il savait qu'il agissait mal et pourtant il avait baissé les yeux devant elle, il avait pensé, je ne veux plus jamais la revoir, elle et sa génération opportuniste qui se répandait partout sur les vraies valeurs, les siennes. (VA 54)

Peter feint de ne pas reconnaître son propre enfant. Il éloigne Anna de sa vie. Il pense qu'elle « n'était plus que l'ombre de sa honte, il eût préféré ne jamais la revoir » (VA 39).

Le détachement émotif de Peter est tel que, en voyant Anna et ses amis, il pense : « il eût mieux valu, pour soi-même comme pour ceux qui étaient encore bons, ne les avoir jamais vus naître » (VA 54). Ce père regrette même la naissance de sa fille. Il croit qu'elle menace son style de vie, et les valeurs que ce style véhicule. Peter n'a pas honte de ses sentiments : « il était déloyal et il le savait » (VA 55). Il veut qu'Anna sache



qu'il la renie : « il eût aimé lui dire qu'il ne cesserait jamais de la renier, par son silence ou par ses paroles, jamais il ne lui pardonnerait d'exister » (VA 55). Il regrette ce qu'il a fait dans son passé, et il blâme Anna pour cela. Il la hait à cause de ses propres erreurs. Il veut oublier tout d'un passé qu'elle lui rappelle sans cesse : « il eût aimé se retourner vers elle et s'écrier avec violence : 'pourquoi es-tu revenue, que fais-tu, oui, que fais-tu ici, dans ma vie' » (VA 73). Anna imagine ses réflexions : « il s'écriait déjà, 'je ne veux pas vous voir ici, dans ma maison, dans ma piscine, auprès de ma femme, de mon enfant', [...] il tentait de préserver l'intégrité de son monde en repoussant Anna » (VA 79).

Peter est un mauvais père. Il veut effacer complètement son passé, et Anna souffre de ce fait. Toutefois, nous voyons à travers sa relation avec son père qu'Anna atteint l'âge adulte. Elle observe toutes ses faiblesses, et ne se blâme pas pour leur relation. Elle se rend compte qu'il « avait trahi la liberté de l'opprimé, du fugitif, qu'il était hier, il dénonçait cette liberté, avec ce sentiment de dégoût, de recul, qu'il éprouvait lorsqu'il voyait Anna » (VA 80). Anna est consciente que « Peter n'était peut-être qu'un père comme tant d'autres, de sa génération » (VA 94). Anna se montre mûre et compatissante dans le regard qu'elle porte sur son père :

[R]ien ne lui prouvait que Peter fût vraiment un homme méchant, autrefois, lorsqu'il n'était qu'un *drifter*, ne lui avait-il pas ressemblé dans sa façon de vivre, n'avait-il pas vécu jadis, comme elle vivait aujourd'hui, qui sait, s'il n'avait pas peiné, souffert comme elle souffrait elle-même. (VA 95)<sup>40</sup>

Anna accepte les faiblesses de son père, en se disant qu'il a ses propres raisons d'agir ainsi et qu'il n'était pas si différent d'elle pendant son enfance. Anna réagit au rejet de son père avec sagesse. Elle est peinée, mais accepte qu'il veuille recommencer sa vie. C'est ainsi qu'elle-même peut recommencer la sienne.<sup>41</sup>

L'un des pères que nous venons d'examiner est incapable d'aider ses filles malgré son éducation et son désir, l'autre est incapable d'oublier sa fille en dépit de ses efforts pour se créer une nouvelle vie. Chacun de ces pères commet de graves erreurs vis-à-vis de ses enfants. Ceux-ci, pourtant, guérissent et trouvent leur propre identité. Ils acceptent la manière dont leur père les traite, et continuent de vivre.

Dans le prochain (et dernier) roman sur lequel nous nous pencherons dans ce chapitre, nous étudierons les figures alternatives de père.

#### **4.5 LE LOUP**

Dans ce roman, le protagoniste Sébastien nous présente plusieurs types de père. La plupart des figures du père que nous analyserons n'ont pas d'enfants qui leur soient propres, et sont des substituts paternels. Ce qui distingue ces pères substitutifs de ceux que nous avons vus jusqu'ici est qu'ils représentent, au sein d'une relation homosexuelle, une figure de père.<sup>42</sup>

Nous montrerons que ces hommes désirent être une figure paternelle autant qu'ils cherchent un substitut paternel pour eux-mêmes. Les relations que nous présenterons sont rarement saines pour les deux hommes constituant le couple. Chaque homme a ses raisons différentes pour entretenir une telle relation. Notre étude commencera par Éric, qui est brutal dans son amour, et passera à Lucien qui renie ses tendances homosexuelles. Nous examinerons ensuite Georges, le seul homme qui soit à la fois un père biologique et un père de substitution, pour nous pencher enfin sur Sébastien, le protagoniste principal.

Figure complexe, Éric accepte et rejette à la fois son rôle paternel. Quand Sébastien tente d'entamer une relation avec lui, Éric l'avertit :

[J]'adore vous apprendre à vivre, à sentir, je suis un bon professeur, je vous estime assez pour savoir être impitoyable avec vous, mais je ne vous aimerai sans doute jamais comme vous avez besoin de l'être, cette fièvre chevaleresque, je ne l'éprouverais que pour un aîné, et vous, vous pourriez être mon fils ! (LL 14)

Éric reconnaît qu'il peut apprendre des choses à Sébastien, mais qu'il ne peut l'aimer de la manière dont il a besoin d'être aimé. Toutefois, il aide Sébastien avec sa carrière en musique, et lui donne des conseils.<sup>43</sup> Il le gronde même avant un concert :

[M]on Dieu, si je n'étais pas là, vous auriez l'audace de vous présenter pour un récital dans un tel costume ! [...] Mais mon petit, vous n'êtes plus un

voyou, mais un musicien. [...] J'ai honte de sortir avec vous. [...] Vous ne comprenez donc pas que par insouciance, vous menacez votre carrière ? (LL 44)

Éric guide Sébastien dans la vie, et essaie de lui montrer la bonne voie. Toutefois, il est incapable de l'aimer comme le ferait un père, car lui aussi cherche un substitut paternel.

Éric explique à Sébastien : « [j]e suis moi-même, malgré mon âge, comme l'un d'entre eux qui cherche le compagnon aîné flétri et encore authentique dans son rayonnement paternel » (LL 14). Éric refuse son rôle paternel à Sébastien en disant : « Les gens vous prennent pour mon fils, je ne puis admirer un fils, et surtout un fils comme vous, j'ai l'impression de vous connaître depuis trop longtemps, vous n'avez pour moi aucun mystère, ma paternité est d'un autre ordre » (LL 180-181).

Incapable de jouer le rôle du père, Éric agit souvent comme un enfant : « il s'écriait comme un enfant : – Viens, mon petit Sébastien, c'est si beau ici, l'air est si pur, viens m'embrasser... » (LL 22). Éric cherche une figure paternelle, mais il ne la trouve pas en Sébastien : il le trouve trop jeune, malgré ses intentions. Sébastien reconnaît cette situation. Quand il appelle Éric « mon petit », celui-ci lui répond : « – Je vous ai dit de ne pas m'appeler ainsi, [...] je vous assure qu'il y a en vous la mansuétude d'un père qui a eu douze enfants, c'est bien gentil mais c'est trop envahissant, faites attention ! » (LL 24). En effet, la relation entre Éric et Sébastien est un échec. Sébastien aime consoler les hommes plus âgés, cependant il n'est pas assez âgé pour Éric, qui, lui aussi, cherche un homme plus âgé. Il s'agit de préférences incompatibles.

La prochaine relation que nous examinerons est celle de Lucien et Sébastien. Une fois de plus, Sébastien n'est pas la personne que son partenaire cherche. Lucien nie ses tendances homosexuelles et tente de faire de Sébastien un fils adoptif : il veut avoir une relation saine, propre et innocente avec lui. Il tente donc de le guider dans la vie. Il écoute son histoire et lui reproche ses relations passées : « vous avez forniqué avec votre mécène, un homme de soixante ans, un homme marié qui a plusieurs enfants, les pauvres enfants, c'est atroce ! » (LL 57). Quand Sébastien veut justifier ses actions, Lucien l'interrompt : « – Mais vous ne savez pas que cet amour-là est condamné par la société. Si l'on avait su, cet homme allait en prison, pensez à ses enfants, à sa femme ! » (LL 58).

Lucien veut se conformer aux attentes et aux normes de sa société. Toutefois, il aime la présence des hommes. Il traite donc Sébastien comme un fils. Sébastien se souvient : « Lucien songeait à me sauver, à réhabiliter la brebis galeuse qu'il voyait en moi, sur le plan sexuel » (LL 54). Lucien justifie la présence de Sébastien chez lui en se disant qu'il le sauvera. Sébastien, pourtant, refuse de se conformer à ses attentes : « Si j'avais consenti au *rôle* qu'il désirait de moi, à n'être pour lui que le fils bourgeois accompagnant son père à la pêche, si j'avais été cet enfant sans traces et sans passé, souriant et passif, sans doute, oui, m'eût-il éternellement aimé... » (LL 60).<sup>44</sup> Sébastien ne renie pas sa sexualité, et refuse de cacher son orientation sexuelle pour maintenir les apparences :

[J]'avais déçu son espoir de me réhabiliter, je n'avais pas accompli sur moi-même la correction qu'il espérait. Il était toujours le père magnanime, d'une droiture sans failles, et moi le fils inquiétant qui risquait d'amener la débauche dans sa maison » (LL 78).

Lucien a honte de lui-même : « Pleurant ainsi et [...] appelant [Sébastien] toujours son enfant, son enfant chéri et égaré, [Sébastien] savai[t] qu'il pleurerait surtout sur lui-même » (LL 66). Il tente de corriger chez Sébastien ce qu'il n'aime pas en lui-même. Il se fâche contre Sébastien quand il ne change pas, non pas à cause de cet échec, mais plutôt parce qu'il est, lui aussi, incapable de réprimer ses désirs homosexuels. Il tente de rectifier le comportement de Sébastien, comme le ferait un père, mais, il veut agir comme un père plutôt envers lui-même. Lucien essaie de corriger son propre comportement et ses propres désirs (et cela est ce qu'on attend d'un père<sup>45</sup>), plutôt que ceux de Sébastien.

Avant d'étudier le personnage de Sébastien, la dernière relation à examiner est celle entre Georges et Sébastien. Comme nous l'avons déjà indiqué, Georges est la seule figure de père dans ce récit qui participe à une relation homosexuelle et qui a aussi des enfants biologiques. Il est un père substitutif pour Sébastien, et des tensions naissent entre ses enfants biologiques et son fils « adoptif ».

Georges donne des conseils à Sébastien, et le guide. Il le réprimande quand il n'aime pas son comportement en lui disant : « – Attention, il y a des choses que je ne

tolère pas. Ce n'est pas parce que je te prends dans mon lit que tout est permis. Si tu étais mon fils, cela ne se passerait pas ainsi » (LL 140).

Contrairement à Lucien, Georges ne renie pas son homosexualité ; cependant, il veut toujours maintenir l'apparence d'être un bon chef de famille. En conséquence, il refuse d'embrasser Sébastien en public : « – Je t'aime, mais que dirait ma femme si elle me voyait? Et les petites? Pour les fils, j'ai l'impression que Jean a déjà compris, mais je tremble pour eux s'ils découvriraient » (LL 138).

C'est parce que Georges désire respecter les normes qu'un fossé se creuse entre lui et Sébastien. Sébastien se sent abandonné quand il rend visite à la famille de Georges :

[E]t celui qui, à la ville, pendant la semaine, m'avait traité en amant, n'était plus quelqu'un que je connaissais intimement, mais un père, un mari mieux connu de sa femme et de ses fils que de moi-même : après quelques caresses clandestines dans un couloir, il me laissait à ma solitude, feignait de m'oublier » (LL 159).

Quand Sébastien lui reproche d'aimer ses enfants plus que lui, et de l'avoir abandonné, Georges répond : « – Ne t'ai-je pas donné la preuve que je t'aimais? Je t'ai acheté de beaux vêtements, je t'ai traité comme l'un des miens. Et enfin, tu peux étudier le piano, que veux-tu de plus? » (LL 152). Pour Georges, la priorité, c'est sa famille. Il explique à Sébastien :

J'étais tout ce que je devais être pour être accepté par la communauté humaine : un mari fidèle, un père attentif, mes enfants étudiaient dans les meilleures écoles et obtenaient les meilleurs résultats, enfin, j'attendais la mort sereinement. (LL 148)

Sébastien devient vraiment jaloux de la famille de Georges. En parlant de Georges et de lui-même, il réfléchit : « Nous n'étions lui et moi, dans la maison 'honnête' de sa femme, et moi, dans la maison 'fantasmatique' de Georges, ce père irréel (car il n'avait qu'un fils aimé et c'était son fils Jean), nous n'étions l'un et l'autre que des

invités » (LL 143-144). Il en veut à Georges d'aimer sa famille, son fils aîné Jean, en particulier. Il désire toute l'attention de Georges : il veut être le fils favori. Il se souvient :

[J]'avais vu Georges se pencher vers son fils et discrètement lui toucher l'épaule, c'était un geste pudique et déchiré dans lequel il avait mis toute sa tendresse, cette même tendresse dont il était si avare avec moi, craignant de trahir sa nature aux yeux des autres. (LL 238)

Sébastien est égoïste dans son désir de Georges, et ne se soucie pas que l'homosexualité de ce dernier peut blesser sa famille.

En fait, l'homosexualité de Georges pose des difficultés pour son fils Jean. Un jour, il a entendu les insultes dites à son père dans la rue, et il refuse désormais de sortir avec lui (LL 147). Jean n'exprime pas son aversion pour l'homosexualité à son père, mais aux amants de ce dernier. Son père est âgé ; il tente de le protéger et dit à Sébastien « avec un regard plein d'animosité [...] 'Ne fatiguez pas mon père, il a le cœur très faible, vous pourriez le tuer !' » (LL 154). Jean aime son père : il tolère son homosexualité, et n'expose pas son secret à toute la famille.

Dans ses relations homosexuelles, Georges cherche un rôle paternel. Cependant, il néglige et renie ses amants pour sa famille. Il désire que sa famille le voie comme un père traditionnel et bon. Il ne risque pas de perturber sa situation familiale.

Jusqu'ici, nous avons examiné trois pères de substitution. Chacun a des besoins qu'il cherche à satisfaire dans ses relations, mais tous sont différents. Éric cherche un homme plus âgé qui peut agir comme une figure de père et s'occuper de lui, et qu'il peut, à son tour, aider et consoler. Lucien veut « sauver » les jeunes homosexuels en leur montrant la voie de la chasteté. Il le fait pour compenser et rectifier ses propres tendances sexuelles. Georges cherche un amant qui disparaisse en public et qui se comporte comme un fils devant sa famille.

Sébastien, le plus jeune de tous ces hommes, cherche lui aussi une figure de père ainsi qu'un amant qui lui tienne lieu de fils. Selon lui, dans une relation on peut être, à la fois, « le père, le fils, l'amant, l'ami » (LL 216). Il croit que son penchant pour la paternité vient de l'enfance : « dans ma famille où nous étions nombreux, nous avons appris à être les uns pour les autres, dans la vie quotidienne, non seulement des fils, mais

des pères (ce dernier rôle semblait même nous convenir davantage) » (LL 24). Sébastien se sent mieux dans le rôle du père que dans celui de l'enfant, que cela soit avec sa propre famille, ou avec ses amants. C'est ce qu'Éric souligne lorsqu'il dit à Sébastien : « un échec de paternité avec vous, mais pourquoi auriez-vous besoin d'un père, vous ne m'aviez pas choisi pour cette raison, vous êtes surtout le père des autres » (LL 182).

C'est dans la franche relation entre Sébastien et Éric que nous voyons ce que les deux amants cherchent. Éric y réfléchit en parlant à Sébastien :

[V]ous avez le désir de soigner et moi celui d'être guéri. Mais après tout, c'est le cas de chacun, une femme qui nourrit son enfant, un père qui console son fils, dans le geste de nourrir sa propre chair, se nourrit d'abord, dans le geste de consoler, se console soi-même. (LL 181-182)

Enfin, c'est cela que les hommes de ce roman cherchent, la consolation.

\*

\*

\*

Ce chapitre a été consacré à la perspective des jeunes adultes. Nous y avons examiné la recherche de l'identité, et la révolte qui peut en résulter chez les jeunes qui réévaluent les valeurs de leurs parents, et qui définissent leurs propres valeurs. De plus, nous avons montré la maturité qui se développe à cette étape de la vie. Les personnages commencent à comprendre les contraintes de la vie adulte, et à compatir avec leur père. Pauline trouve la paix dans sa relation avec son père, et Anna accepte l'abandon du sien, guérit, et recommence à vivre. Les jeunes adultes apprennent beaucoup sur la vie et sur la responsabilité dans cette étape de leur développement. Ils s'interrogent sur le raisonnement qui sous-tend les actions d'autrui au lieu de le juger seulement sur ses actions.

Nous avons vu également la perspective du père même. Nous avons eu accès à ses pensées, et nous avons relevé les expériences que font les pères durant la période où leurs enfants deviennent adultes. Les pères, en dépit de leurs intentions et de leurs efforts, n'arrivent ni à comprendre ni à aider leurs enfants. Dans les romans que nous venons d'examiner, nous avons observé la recherche d'identité paternelle de plusieurs figures de

père. Il y a de nombreux types de pères présentés dans ces romans, particulièrement dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, et *Le loup*, et un type ne semble pas meilleur qu'un autre.

Cette recherche d'un modèle à suivre continue chez le père adulte aussi, comme nous le constaterons en examinant la perspective de l'adulte dans la série de *Soifs*.



## Notes

---

<sup>1</sup> Maier, 56.

<sup>2</sup> Maier, 67.

<sup>3</sup> Erikson, *Childhood and Society*, 261.

<sup>4</sup> Erikson, *Childhood and Society*, 261.

<sup>5</sup> Pour une analyse des types de pères au niveau de leur engagement avec les enfants, voir l'article de Francine Allard « Rester engagé envers son enfant après la rupture du couple ».

<sup>6</sup> Cette étude ne tente nullement d'être exhaustive ; nous voulons seulement exposer la variété des causes que présente Blais.

<sup>7</sup> Mary-Jean Green croit que ce roman est un reflet de la disillusion de Blais par rapport à la vie littéraire parisienne (*Marie-Claire Blais*, 5-6).

<sup>8</sup> Il ne faut pas oublier que les fils qui admirent trop leur père risquent de perpétuer leurs vices, comme nous l'avons observé chez les personnages des fils aînés dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

<sup>9</sup> Pour une analyse de la relation entre l'écrivain et le critique fictif dans *Une liaison parisienne*, voir l'article d'Oore « Le discours créateur sur le discours critique dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais ».

<sup>10</sup> Christian ne respecte pas son père car il n'est pas puissant dans le monde. Comme l'indique Pirani, « [a] father's once-respected role as a guide in the world of work and social organisation is lost when his work is meaningless and his power in society minimal, ineffectual or negative. So his family may despise him for his impotence and reject him [...] His capacity to be a spiritual guide is largely lost » (10).

<sup>11</sup> Pour une étude des passions extrêmes d'Yvonne, voir l'article « Passions dévorantes et satisfactions alimentaires dans *Une liaison parisienne* de Marie-Claire Blais » de Henri Servin.

<sup>12</sup> Toutes les figures de père se trouvent dans une situation difficile. Bueno explique cette situation ainsi : « morality, freedom, individuality, and responsibility – the defining themes of contemporary literature – become especially urgent and concrete for men who are fathers, torn between nurturing their children and embracing personal freedom; between a desire to provide roots and a sense of history for their children, and a desire to wrest themselves from their own past; between a commitment to demonstrate exemplary

---

morality for their family and community, and a desire to transgress » (225). Les pères qui décident de s'occuper d'eux-mêmes d'abord, comme Antoine, sont perçus comme faibles et égoïstes.

<sup>13</sup> Thérèse Fabi aborde le sujet de Dieu dans *David Sterne* dans son ouvrage *Le monde perturbé des jeunes dans l'œuvre de Marie-Claire Blais : Sa vie, son œuvre, la critique*.

<sup>14</sup> Maroussia Ahmed examine la lutte de David contre les forces sociales dans son article « La technique de l'inversion dans les romans de Marie-Claire Blais ».

<sup>15</sup> Nous examinons le père biologique de *Pierre, la guerre du printemps '81*, cependant Cheddy Bear est aussi une figure de père auprès des jeunes de sa bande, et Pierre agit parfois comme un père pour Stone, qui se comporte comme un enfant vis-à-vis de lui. Il y a aussi les pères sociaux (les juges) et le père de Gregg que nous rencontrons dans ce récit parmi d'autres figures de pères.

<sup>16</sup> Pierre n'est pas seul dans ses croyances. Selon Dossou, « la masculinité normative [...] semble [...] être 'une lutte incessante' qui exige diverses manifestations du pouvoir social, de la possession matérielle et humaine, de la puissance sexuelle et des épreuves physiques » (cité par Suhonen, 36).

<sup>17</sup> Voir l'article de Karen S. McPherson pour une étude du futur instable de Pierre (« Archaeologies of an Uncertain Future in the Novels of Marie-Claire Blais »).

<sup>18</sup> Pour une analyse du rejet de toute autorité dans *L'insoumise*, voir l'article de Paul P. Chassé, « Les Québécois d'après les romans de Marie-Claire Blais ».

<sup>19</sup> Voir l'article « La thématique de l'aliénation chez Marie-Claire Blais » de Jacques-A. Lamarche pour une étude de l'aliénation dans les romans de Marie-Claire Blais.

<sup>20</sup> « [T]he nuclear family puts too much onus on the parents to be god-like, to carry all the responsibility that could be shared with a wider community of kin: the burden can easily become unbearable. And the burden on a father who is expected to play God is one he, hardly surprisingly, may be happy to give up » (Pirani 114).

<sup>21</sup> Comme l'indique Bueno, un bon père se résigne au parricide (309).

<sup>22</sup> Jeannette M. Gaudet examine comment les univers de l'enfance et de l'adulte sont nécessairement en conflit. Voir son article « L'enfant dans deux romans de Marie-Claire Blais ».

<sup>23</sup> Le Père Allaire prend dans la vie de Pauline un rôle semblable à celui qu'a pris le Père George-Henri Lévesque dans la vie de Marie-Claire Blais : tous deux encouragent les

---

jeunes filles à devenir écrivaines. Pour plus d'information sur le rôle que Lévesque a joué dans la carrière de Blais, voir l'ouvrage de Françoise Laurent (237).

<sup>24</sup> Erikson affirme le besoin des jeunes de rechercher d'autres personnes pour les conseiller : « The role of the parents as the essential supports and value givers is now shared with peers » (cité par Maier, 117).

<sup>25</sup> Pour des analyses fort intéressantes portant sur le carnavalesque, voir l'article d'Oore (« Affranchissement carnavalesque dans *Un Joualonnais, sa Joualonie* de Marie-Claire Blais ») et de Jane Moss ("Menippean Satire and the recent Québec Novel").

<sup>26</sup> Il est intéressant de voir que l'avocat et Papillon débattent de la paternité d'Y, un personnage du roman qu'écrit ce premier. On voit ici que les hommes peuvent être les géniteurs non seulement des enfants, mais aussi des idées et des personnages fictifs. C'est ainsi que Bueno constate que l'acte d'écrire peut transformer une fille en un fils ; l'écriture est une acte génératif (195). On peut s'interroger sur la paternité des idées, comme on le fait avec les enfants dans la vie réelle.

<sup>27</sup> Papillon est aussi une figure de père. Il croit que les Joualonnais ont besoin de son aide et de sa solidarité. Toutefois, ils le renient à cause du fait qu'il appartient à une classe sociale plus élevée, et parce qu'il ne comprend pas leur situation.

<sup>28</sup> C'est aussi le cas dans *Les Voyageurs sacrés* avec la figure du père que représente Johann. Nous ne voyons jamais ce père du point de vue de sa famille, nous apprenons uniquement comment il se voit comme père, et nous apprenons quelle est la perspective du narrateur.

<sup>29</sup> Vincent est un prêtre-ouvrier ; il vit humblement et avec la classe populaire, au lieu de s'isoler dans une église et d'amasser des richesses (Arnal, 75). L'œuvre blaisienne privilégie ce type de prêtre.

<sup>30</sup> Ici le narrateur se moque des religieux qui sont aveugles à leur propre hypocrisie.

<sup>31</sup> Chaque famille est capable de distribuer les responsabilités de leur propre façon. Par exemple, on peut avoir une mère qui agit comme l'autorité disciplinaire, et un père qui est le consolateur.

<sup>32</sup> « [F]atherhood is a textual creation and thus is subject to interpretation and scrutiny » (Bueno, 216).

<sup>33</sup> Nous classons la perspective de Ti-Pit comme celle d'un jeune adulte à cause de sa naïveté et de son innocence en ce qui concerne la paternité.

---

<sup>34</sup> Voir l'article de Marie Couillard pour une étude de la thématique du vertige (« *Visions d'Anna* ou l'écriture du vertige de Marie-Claire Blais »).

<sup>35</sup> Cette étude porte sur les figures du père. Pour une analyse des figures maternelles, voir l'article de Paula Gilbert Lewis : "From Shattered Reflections to Female Bonding: Mirroring in Marie-Claire Blais's *Visions d'Anna*".

<sup>36</sup> Pour une analyse du futur instable d'Anna et de Michelle, voir l'article « Archaeologies of an Uncertain Future in the Novels of Marie-Claire Blais » de Karen S. McPherson.

<sup>37</sup> Mary-Jean Green examine la présence et la prédominance des figures maternelles dans les familles de *Visions d'Anna*. Voir son article "Redefining the Maternal: Women's Relationships in the Fiction of Marie-Claire Blais".

<sup>38</sup> Comme Corneau l'indique: « La tâche du père initiateur ne saurait être de se cantonner dans un modèle de perfection ou dans une attitude artificielle de 'père fort'. Bien au contraire, seul le partage par le père de sa simple humanité peut introduire le fils à la vie et le décharger de l'obligation d'être un dieu ou un malfaiteur (*Père manquant*, 146). Ceci, évidemment, s'applique aux filles aussi.

<sup>39</sup> Souligné dans le texte.

<sup>40</sup> Souligné dans le texte.

<sup>41</sup> Anna ne peut pas se laisser vivre dans ses souvenirs de son père. Il lui faut recommencer sa propre vie en acceptant son absence : « [t]oo easily the family can develop an unreality, an idealism, around the absent father, the might-have-been. It is important that they learn to accept that their absent failed god-hero is but an ordinary man, and then go on to accept relationships with other ordinary men » (Pirani 28).

<sup>42</sup> Pour une analyse de l'homosexualité dans *Le loup* voir la dissertation de Tremblay : « La révolte contre le patriarcat dans l'œuvre de Marie-Claire Blais ».

<sup>43</sup> Pour une étude portant sur la musique, voir l'article de Tremblay : « L'art de la fugue dans *Le loup* de Marie-Claire Blais ».

<sup>44</sup> Souligné dans le texte.

<sup>45</sup> C'est le rôle du père de mettre fin aux désirs incestueux de son fils (Vanasse 58). Bien que les désirs homosexuels ne soient pas incestueux, ils ne sont pas « acceptables » selon la perspective traditionnelle, c'est donc la responsabilité du père de les corriger.

## CHAPITRE 5 : LA PERSPECTIVE DE L'ADULTE DANS LA SÉRIE DE SOIFS

Dans ce chapitre, nous examinerons la perspective de l'adulte dans les quatre derniers romans de Marie-Claire Blais : *Soifs*<sup>1</sup>, *Dans la foudre et la lumière*, *Augustino et le chœur de la destruction*,<sup>2</sup> et *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*.<sup>3</sup> La perspective de l'adulte vient du narrateur qui reconnaît la complexité de la vie humaine. Les narrateurs dans ces romans exposent les pensées des pères et leurs luttes internes. Comme les adultes agissent souvent d'une manière qui est plus appropriée pour quelqu'un de plus jeune, les narrateurs privilégient aussi la perspective des enfants, des adolescents, et des jeunes adultes.<sup>4</sup> Ainsi, la perspective de l'adulte est la plus complexe et la plus diversifiée de celles que nous avons examinées.

Les adultes, ayant des expériences de toutes les étapes précédentes de développement, comprennent les difficultés auxquelles leurs enfants font face, et sont capables de compatir à leur douleur. Cependant, ils ne peuvent pas les protéger de ces détresses. Les adultes offrent des conseils aux jeunes pour les aider, et ils sont vexés quand ces derniers ne les écoutent pas. Les narrateurs révèlent les luttes intérieures des pères : souvent, ils doivent choisir entre le bien-être de leurs enfants et leurs propres désirs. Ainsi, les narrateurs exposent la complexité de la paternité et la difficulté d'assumer tant de responsabilités.

Jusqu'ici nous avons examiné chaque roman à la fois, pourtant, comme tous les récits dans la série de *Soifs* racontent les histoires des mêmes personnages, nous examinerons tous les romans ensemble : nous consacrons une section à chacune des figures examinées.

D'abord, nous examinerons les figures du père qui sont présentées uniquement de la perspective de leur enfant : le père de Jamel et celui de Lazaro. Ensuite, nous nous pencherons sur les figures des pères religieux : le pasteur Jérémy, le père Alfonso, et la révérende Ézéchiël. Dans le reste du chapitre, nous nous concentrons sur les pères biologiques. Nous discuterons du père absent de Rebecca, et de la figure de père traditionnelle, Olivier. Nous examinerons aussi les relations entre Daniel et ses enfants.

Enfin, nous étudierons le personnage d'Ari qui doit gagner le droit d'être un père, à cause de son divorce.

## **5.1 LE PÈRE DE JAMEL**

Jamel apparaît brièvement dans le roman *Dans la foudre et la lumière*. Jeune garçon, il vit avec sa mère, son père drogué, et son oncle qui terrorise toute la famille. Jamel est négligé par sa famille qui le laisse souvent seul :

[C]e qui inspirait le plus de terreur à Jamel, c'était lorsque [les membres de sa famille] s'en allaient tous pendant la nuit et qu'il se réveillait seul sur le matelas sale, pourquoi le laissaient-ils seul dans ce lieu terrifiant, [...] où étaient-ils tous, son père, sa mère, l'oncle André, larmoyant, il les réclamait. (DFL 223-224)

Ses parents l'abandonnent souvent, et personne ne s'occupe de lui. Son père est rarement lucide, et son oncle est un tyran. Le directeur de l'école interroge Jamel, voulant savoir

pourquoi venait-il à l'école sans sa collation du midi, n'avait-il pas une mère, un père, pourvoyant à ses besoins, Jamel avait pleurniché sans rien dire, se souvenant du fusil semi-automatique de son père, sous les couvertures du sofa où dormait l'oncle André. (DFL 223)

Jamel ne peut pas accepter de l'aide qu'on lui offre : il en craint les conséquences. Bien que le directeur s'inquiète pour Jamel, les autres élèves se moquent de lui. Jamel vole le fusil de son père parce qu'il se sent mal aimé et impuissant. Il veut faire peur à Ingrid Maurice, une camarade de classe qui se considère supérieure à lui et ne le respecte pas :

Ingrid Maurice comprendrait que Jamel était aussi fort, aussi violent que l'oncle André bien que dans sa famille on n'eût aucun égard pour Jamel, qu'on le battît sans raison tous les jours, qu'on lui tordît les bras, qu'on l'accablât de coups de pieds sans que sa mère ne fit rien pour le défendre. (DFL 225)

Jamel tente d'acquérir du pouvoir de la seule façon qu'il connaît : la force. Il sait comment son oncle fait pour détenir tout le pouvoir, et il l'imité.

Jamel tire sur une de ses camarades car il désire s'intégrer, ce qu'il n'est pas capable de faire ni chez lui, ni à l'école. Évidemment, la vie familiale et la relation père-fils affectent énormément les enfants. Toutes les figures de père dans la vie de Jamel sont absentes au niveau émotif. Son père l'abandonne pour se perdre dans l'hébétude causée par la drogue. Son oncle le bat et le terrorise constamment. Ce manque de tendresse et d'amour font de Jamel un criminel. Il ne guérira jamais de la blessure que lui inflige sa famille. Il devient lui-même violent et abusif.

Il n'est pas nécessaire que les pères soient physiquement présents pour avoir une telle influence dans la vie de leur fils. Dans la prochaine section, nous examinerons le père de Lazaro, qui est décrit uniquement par son fils et par sa femme. Vivant dans un autre pays, il a de l'influence sur son fils, qui devient violent aussi.

## **5.2 LE PÈRE DE LAZARO**

Lazaro vit sur la même île que les autres protagonistes et appartient à la communauté pauvre. Il apparaît dans le deuxième roman de la série, *Dans la foudre et la lumière*, et se trouve dans chaque récit par la suite. Avant le début de la narration, Caridad, la mère de Lazaro, s'est enfuie d'Égypte et de son mari pour améliorer leur vie.

Caridad tente d'expliquer à Lazaro que son père est un terroriste brutal, et qu'il ne faut pas suivre son exemple. Elle lui dit : « ton père Mohammed, nous étions encore en Égypte, m'a battue quand j'étais enceinte de toi, il m'a enfermée dans sa maison, parce que j'avais demandé le divorce » (DFL 175). Caridad dénonce les crimes de sa famille :

[L]es cousins, les oncles de Lazaro, allaient mourir en martyrs, disait sa mère, militants terroristes, ces cousins, ces oncles avaient attaqué des innocents dans des temples, de jeunes garçons leur lançaient des cailloux, des femmes crachaient de mépris lorsqu'elles les voyaient, ils dévastaient les temples de Louksor. (DFL 28)

Elle a quitté son mari pour vivre librement, et elle est déçue que son fils ressemble à son père : « c'est là où sa mère [...] s'offensait encore, car, disait-elle, Lazaro était comme son père Mohammed, il ne savait pas pardonner, il était irréductible, brutal, comme l'était son père en Égypte » (ACD 279). Après que Carlos tire sur lui par accident, Lazaro se concentre sur sa vengeance. Caridad lui reproche son attitude : « que fais-tu maintenant, tu ne sais pas pardonner à ton ami, veux-tu devenir comme lui, ton père, Mohammed, me suis-je révoltée en vain? » (DFL 175). Elle lui demande encore : « serais-tu comme tes cousins, tes frères dans leurs luttes sanglantes, serais-tu comme eux, Lazaro, qui dévastent les temples de Louksor, assassinent les touristes » (DFL 151). Caridad ne sait pas comment apaiser son fils.

L'influence du père fait que Lazaro hait sa mère. Elle s'est échappée d'une situation violente et brutale, cependant son fils croit qu'elle a tort de l'avoir fait : « Lazaro pensait que Caridad, sa mère, n'était qu'une femme, pourquoi n'étaient-ils pas séparés par un rideau blanc, il était un homme, chacune des paroles de sa mère éveillait sa méfiance » (DFL 154). Il croit qu'elle a trahi sa famille en rejetant sa religion et en trouvant un nouveau mari, surtout un mari qui n'est pas musulman (ACD 15).

Lazaro idéalise son père et s'associe aux militants (ACD 16). Il est aveugle aux méfaits de son père. Il croit que « seuls ses cousins, ses frères obéissaient à la pureté de leur religion, à la loi du sang viril » (DFL 153). Il ignore la souffrance de sa mère et se conforme à une religion militante, comme l'a fait son père. Lazaro refuse d'entretenir l'idée que les hommes et les femmes sont égaux (DFL 154).

Malgré l'absence de son père, Lazaro l'idéalise et l'imité. Physiquement et émotionnellement absent de sa vie, Lazaro le préfère à sa mère présente et aimante. Il en veut à sa mère de l'avoir séparé de son père. Lazaro ne voit ni la violence des actions de son père, ni la souffrance qu'il inflige aux autres. Il observe seulement la gloire associée par les militants à ces actions. La religion de son père l'attire vers une vie de violence.

Lazaro n'est pas le seul enfant de cette série qui est touché par la religion de son père. Carlos, Vénus et leur fratrie sont tous affectés par la religion de leur père, le pasteur Jérémy, que nous examinerons dans la section suivante.



### 5.3 LE PASTEUR JÉRÉMY

Le pasteur Jérémie et sa famille appartiennent à la couche la plus pauvre de sa société ; ils ne font pas partie de la communauté blanche. Jérémie est un père religieux et biologique. Nous examinerons ce personnage dans ces deux rôles.

Tous sont bienvenus dans la paroisse de Jérémie, peu importe la couleur de leur peau. Il veut guider tous ses fidèles vers un paradis qu'il appelle « la vallée des Orchidées » (SF 27). Jérémie s'inquiète de l'âme de Jacques, un professeur riche et mourant. Il l'avertit : « il y a ceux qui entrent dans la vallée des Orchidées et ceux qui n'y entrent pas, mais on ne vous voit pas souvent dans nos temples, nos églises, vous écrivez donc du matin au soir, il faut aussi prier Dieu » (SF 27). Bien que Jacques appartienne à une classe privilégiée, et que de plus, on présume qu'il est un homosexuel malade du SIDA, le pasteur Jérémie ne le juge pas. Il prie pour lui, et se demande pourquoi Jacques souffre de cette manière :

[L]e pasteur Jérémie pensait que l'huile avait beaucoup diminué dans la lampe, que le Seigneur eût dû épargner davantage les hommes, ce pauvre professeur qui n'absorbait plus rien, [...] il avait si soif, et la nuit dont il ne savait rien approchait, que le Seigneur eût dû avoir pitié. (SF 80)

Le pasteur Jérémie, bien qu'il soit un homme d'église, a des doutes en ce qui concerne sa religion : il doute de Dieu. Il ne comprend pas pourquoi Il fait souffrir les gens ainsi. De plus, le pasteur Jérémie s'interroge sur les pratiques des autres prêtres qu'il rencontre, et parfois il se sent menacé par leur présence. Son fils remarque la popularité des autres religieux sur l'île : « c'était la voix de la révérende Ézéchiël, dans son église de la communauté, cette voix de femme, pensa Carlos, avait le pouvoir, d'attirer les foules quand l'église du pasteur Jérémie était souvent déserte » (DFL 22). Jérémie est un prêtre traditionnel :

Carlos entendait le chant de la révérende Ézéchiël, [...] en pensant qu'une femme ne pouvait être aussi proche de Dieu que l'était son père, le pasteur Jérémie, le pasteur ne disait-il pas que seuls les hommes participaient aux secrets de Dieu. (DFL 23)<sup>5</sup>

Quand le révérend Paul vient visiter la paroisse de Jérémie, ce dernier révèle une fois de plus qu'il appartient à une différente génération de prêtres. Ce pasteur strict, en présentant le révérend invité, dit à sa paroisse : « écoutez celui qui ne parle que de l'âme, et ne bougez plus sur vos chaises, ne dansez plus de la tête aux pieds » (DFL 170-171).

En écoutant le discours du révérend Paul, Jérémie s'interroge sur les moyens et les pratiques des autres prêtres :

[L]e pasteur Jérémie pensait que ces nouveaux jeunes pasteurs évangélistes avaient bien de l'audace de croire qu'ils pouvaient si aisément pénétrer les mystères de l'âme et de Dieu, n'étaient-ils pas un peu prétentieux, car ni de l'âme ni de Dieu on ne pouvait rien savoir. (DFS 171)

Il compare même ces prêtres à des vedettes :

[C]e sont des acteurs de cinéma, maintenant, ces nouveaux évangélistes qui ne vivent plus pauvrement comme l'a enseigné le Seigneur, n'ont-ils pas d'importants comptes en banque, des voitures, ne voyagent-ils pas sans cesse en prêchant partout à des milliers de personnes qui les adulent? (DFL 171-172)<sup>6</sup>

Il ne trouve pas qu'un prêtre peut faire du bon travail en vivant d'une telle manière. En observant le révérend Paul, Jérémie pense :

[Q]uand ce jeune homme qui a tant d'idées trouve-t-il le temps de prier, on voit qu'il n'a pas de famille, qu'eût-il fait si Dieu lui eût donné beaucoup d'enfants, une Vénus déshonorant les siens avec les hommes, un Carlos voleur. (DFL 172)

Jérémie est déçu que les nouveaux prêtres traitent l'institution religieuse plutôt comme « une industrie » où ils ont trop de fidèles, au lieu de vraiment s'occuper de leurs paroissiens, comme il le fait (DFL 173). Évidemment, il existe des idées diverses en ce qui concerne les responsabilités d'un homme d'église, et des points de vue divergents entre les prêtres.

Nous constatons ici, une fois de plus, que Marie-Claire Blais privilégie le prêtre-ouvrier. Le pasteur Jérémie est présenté d'une manière plus sympathique que les autres prêtres. Jérémie vit et travaille dans sa communauté. Il n'est pas élitiste, et il ne s'isole pas de ses voisins. Le révérend Paul, par contre, se trouve critiqué à cause de sa vie de luxe.<sup>7</sup>

Dans la citation précédente, nous notons les difficultés qu'a le pasteur Jérémie avec ses enfants. Comme père biologique, Jérémie fait de son mieux pour guider ses enfants, cependant ils se rebellent contre lui.

Dans cette famille, c'est la mère qui impose la discipline, non pas le père. Bien que Jérémie ne punisse pas ses enfants physiquement, il renforce l'autorité de sa femme. Il demande à ses filles : « que dira votre mère si vous salissez vos robes dans la boue, [...] une tape sur la joue, c'est ainsi que vous serez punies par votre mère, vous serez tout ébranlées et on vous entendra encore pleurnicher à l'église » (SF 22). Bien qu'il rappelle à ses enfants les punitions que leur imposera leur mère s'ils ne se comportent pas convenablement, Jérémie semble détaché de cette situation, et agit plutôt comme un observateur qu'une autorité.

La première responsabilité de Jérémie semble être sa paroisse, toutefois, il s'occupe de ses enfants : « c'était le jour de la course des bateaux, mais il avait plu et le pasteur avait ouvert son parapluie noir sur la plage pour abriter Deandra et Tiffany » (SF 80). De plus, son fils, le Toqué, ne marche pas bien, et son père « le port[e] vers l'autobus scolaire dans ses bras » (SF 68).

Malgré ces gestes de tendresse envers tous ses enfants, le pasteur Jérémie préfère ses fils. Il se demande même pourquoi Dieu lui a donné des filles : « ces filles fardées de rouge, les siennes, les lèvres boursouflées, c'était l'enflure du désir, de l'appétit sexuel, pourquoi Dieu avait-Il décidé dans sa sagesse qu'il y eût des filles, il avait déjà bien assez de soucis avec Carlos et ses autres fils » (SF 30). Les filles dans sa communauté représentent le désir sexuel. Elles n'ont pas les mêmes possibilités professionnelles que les garçons. Ainsi, les pères, comme le pasteur Jérémie, s'inquiètent davantage pour leurs filles que pour leurs fils : « les jumelles Deandra et Tiffany, [...] que feraient-elles plus tard, il valait mieux ne pas y penser, qui sait si les décisions du ciel sont rusées, on ne pouvait rien y comprendre » (SF 30).

À cause des attentes et des opportunités différentes pour les filles et pour les garçons, le pasteur Jérémy a des exigences différentes de ses enfants selon leur sexe. Examinons de plus près ces exigences en utilisant les exemples de Carlos et de Vénus. Carlos, le fils aîné de Jérémy, vole et commet d'autres crimes mineurs. Le pasteur Jérémy s'en rend compte, cependant il veut le protéger de la loi :

[C]e n'est pas à la maison correctionnelle qu'il deviendrait champion de boxe, il faudrait l'expédier chez ces fermiers blancs à Atlanta, il en reviendrait plus modéré, on le rouerait de coups s'il n'écoutait pas, les bottines lancées là-haut d'une main experte, ce Carlos il était musclé et fort, le pasteur Jérémy bombait le torse de fierté. (SF 31-32)

Jérémy est fier de son fils, malgré ses transgressions. Même quand Carlos est mis en prison pour avoir tiré sur Lazaro, son père ne le renie pas : « voir son fils derrière les grilles pour le pasteur Jérémy, c'était intolérable, tous les dimanches il priait pour lui au temple, tous les dimanches, et pendant la semaine aussi » (ACD 276). Il « prierait au temple pour que le gouverneur ait pitié de son fils, que Carlos ait encore une chance d'être réhabilité » (ACD 277). Jérémy pardonne les erreurs de son fils. Toutefois, il n'est pas si clément envers tous ses enfants.

Vénus, la fille aînée de Jérémy, vit d'une manière qui scandalise son père. Elle chante au club mixte avec son oncle et elle est une fille escorte pour les riches hommes blancs. Quand elle se marie à un homme blanc « de quarante ans son aîné », son père la renie (DFL 15). Le pasteur Jérémy refuse de la voir. Nous apprenons cela par une lettre de Vénus à sa mère : « Mama, papa a dit que je ne pourrais plus franchir le seuil de votre maison, tant mon mariage avec le capitaine lui a déplu, et aussi ma vie de fille escorte, quand je chantais avec l'oncle Cornélius au Club mixte » (ACD 274-275). Sa mère lui répond : « [le pasteur Jérémy] avait oublié qu'elle était escorte au Club mixte, et ne savait trop ce que le mot escorte signifiait [...] le péché était là dans ce mariage auquel Vénus n'aurait pas dû céder » (ACD 276).

Même après la mort du mari de Vénus, Jérémy refuse de lui pardonner. Vénus possède une grande maison, héritée de son mari, et elle veut que sa famille vienne vivre avec elle. Vénus explique son souhait mais le père refuse : « ses huit enfants, ne

vivaient-ils pas entassés dans une seule pièce, quand Vénus eût aimé les loger tous dans sa villa, mais jamais, avait répété le pasteur Jérémy, nous n'allons franchir le seuil de cette maison de Vénus » (DFL 16).

Ce père finit par pardonner à Vénus, lorsqu'elle utilise toutes ses ressources financières et vend sa maison dans la tentative de faire sortir Carlos de prison. Le pasteur Jérémy dit à sa femme : « si je demande au gouverneur de pardonner à mon fils ses offenses, il faut que je pardonne à mon tour, que Vénus revienne à la maison parmi ses frères et ses sœurs » (ACD 278). Il ne peut quand même pas résister de recommander « qu'elle soit plus décente qu'autrefois » (ACD 277). Jérémy renie sa fille à cause de sa sexualité éhontée qu'il n'a pas su contrôler, pourtant il pardonne à son fils qui a blessé un autre.<sup>8</sup>

Le pasteur Jérémy tente d'être un bon guide religieux et aussi un bon père pour ses enfants. Toutefois, il n'est pas parfait. Il remet en cause la clémence de son dieu, et aussi la justice du comportement des autres prêtres. De loin, sa foi semble très résolue, or elle ne l'est pas vraisemblablement. Il aime ses enfants, et veut les guider dans la bonne voie, cependant il préfère ses fils et semble même déçu d'avoir des filles. Il est plus exigeant envers ces dernières qu'il ne l'est envers ses garçons.

Le narrateur décrit le pasteur Jérémy d'une perspective d'adulte, ce qui est évident en voyant la sagesse et la compréhension qui la caractérisent. La manière dont le narrateur décrit cette figure paternelle est réaliste : nous observons les forces *et* les faiblesses du pasteur Jérémy. Comme prêtre, il guide ses fidèles tout en questionnant Dieu. Il cache ses doutes pour qu'ils n'affectent pas sa paroisse. Dans la section suivante, nous examinons un prêtre qui semble posséder une foi inébranlable, mais qui cependant ne s'entend pas avec ses supérieurs.

#### **5.4 LE PÈRE ALFONSO**

Le père Alfonso, un autre religieux qui vit sur l'île, utilise son église pour aider des réfugiés. Toutefois, son évêque le transfère à une nouvelle paroisse. Alfonso ne veut pas quitter son église, mais il se trouve impuissant face à ses supérieurs (NRT 39).

Alfonso est un prêtre-ouvrier qui travaille avec les gens de sa communauté. Comme nous verrons, le narrateur préfère ce prêtre à ses supérieurs hypocrites.

Alfonso comprend que ce déménagement dans une nouvelle paroisse « serait son ascension vers de plus grandes richesses » (NRT 40), cependant, « il eût aimé vivre humblement, modestement » (NRT 40). Parce qu'il ne désire pas accumuler des richesses, ses supérieurs et lui ne s'entendent pas.

Le travail charitable que fait Alfonso pour les immigrants ne plaît pas à l'Église. Son évêque lui explique : « vos supérieurs vous reprochent de trop protéger les immigrants illégaux dans votre église » (NRT 148). Alfonso, qui croit que « l'église [est] plutôt un refuge », lui réplique « je ne fais qu'obéir aux commandements de Dieu, [...] être charitable envers mes frères » (NRT 148).

La tension entre ses supérieurs et lui devient encore plus évidente lorsque l'évêque veut qu'Alfonso remplace un prêtre qui avait fait subir des abus sexuels aux enfants. Le père Alfonso est indigné d'apprendre qu'un prêtre avait agi ainsi. Son évêque le réprimande : « il faut vous calmer, mon ami [...] vous n'êtes dans cette paroisse pas en droit de juger quiconque, c'est à l'Église de décider, pas à vous, comme prêtre successeur vous devez obéissance à vos supérieurs » (NRT 147). Alfonso est écœuré de l'indifférence de l'Église.

L'évêque n'est pas content, car le crime commis par le prêtre « représente des millions de dollars pour le clergé, une perte immense » (NRT 147). Il explique à Alfonso : « on nous accuse de tout part, nous ne pouvons enfermer tous ceux qui ont une inclination au mal, souvent il ne s'agit que d'une seule fois, faut-il punir quelqu'un toute une vie pour un seul délit? » (NRT 147). Alfonso lui répond : « [p]our vivre et mourir, il ne suffit que d'une seule fois aussi, [...] si on tue une seule fois, la personne meurt, il ne suffit que d'une seule fois » (NRT 147). Alfonso est encore plus déçu par l'état de son église quand son évêque se plaint : « ces allégations de mauvaise conduite de nos prêtres sont si graves que nous ne savons comment tout résoudre à la fois, car il faut aussi restaurer la foi en nos prêtres innocents » (NRT 148). Nous lisons qu'Alfonso

avait été saisi d'une impuissante tristesse, se disant que l'évêque lui avait surtout parlé de soulagement, de réparation financière pour les victimes,

quand c'est de secours plus urgents qu'elles auraient besoin, d'amour, d'espoir. (NRT 149)

De la même façon que dans *Manuscrits de Pauline Archange*, on ne tient pas ici les prêtres responsables pour leurs actions. Alfonso se rend compte qu'un autre prêtre « avait bien entendu un jour, [...] la confession du prêtre égaré, [...] quelqu'un dans cette hiérarchie cléricale sans repentir avait entendu, écouté en confession les déclarations du prêtre criminel qui jamais ne serait puni » (NRT 180-181). Il trouve qu'en écoutant une telle confession, on devient coupable aussi, car on ne met pas fin à ces crimes.

Malgré la tension entre Alfonso et son évêque, ce premier déménagement vers la nouvelle paroisse. À cause des histoires que lui racontent ses paroissiens, Alfonso ne peut plus s'endormir la nuit (NRT 217). Pour lutter contre les méfaits de son prédécesseur, Alfonso crée un refuge pour les paroissiens qui sont menacés de la déportation (NRT 277). Il les protège tant qu'« on l'appel[le] le prêtre militant, le théologien chrétien » et Alfonso déclare « on ne fera pas des martyrs avec ceux que je garde chez moi, que je nourris avec l'aide de ma bonne, j'irai plutôt en prison moi-même s'il le faut » (NRT 278). Alfonso refuse d'obéir à ses supérieurs qui, eux, protègent les criminels : il choisit de protéger les innocents.

Alfonso obéit à ses supérieurs, cependant il voit leurs méfaits et ne veut pas y participer. Alfonso refuse d'agir comme eux et il n'abandonne pas son travail charitable. Il continue à obéir aux commandements de Dieu, malgré la corruption de ceux qui l'entourent.

La révérende Ézéchiél est un autre prêtre qui refuse de suivre les conseils qu'elle estime mauvais. Nous l'examinerons dans la section suivante.

## **5.5 LA RÉVÉRENDE ÉZÉCHIEL**

Nous avons déjà mentionné la révérende Ézéchiél en parlant du pasteur Jérémie : Carlos remarque que son église est toujours pleine de monde alors que celle de son père

est presque déserte (DFL 22). Jérémy et Alfonso s'opposent aux pratiques d'Ézéchiel. Comme Carlos explique, le pasteur Jérémy croit que seulement les hommes peuvent communiquer avec Dieu (DFL 23). Alfonso exprime sa désapprobation en lui disant : « vous savez que je n'approuve pas toujours l'enseignement de votre Église » (NRT 39) et aussi « je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous êtes si libérale et laissez entrer dans votre église des personnes d'une morale si douteuse » (NRT 40).

La révérende Ézéchiel croit que « Dieu accorde son pardon à tout le monde » (NRT 39). Elle considère une vie humble respectable, et elle se fâche contre ceux qui emploient la religion pour gagner de l'argent :

Jésus à bien chassé les vendeurs du Temple, Il ne connaissait pas les nôtres, ces vendeurs d'une théologie de la prospérité, les nôtres qui se nomment ainsi, oh! malheur à ces protestants évangélistes qui ont fait de Dieu un commerce fertile, car ils n'auront pas droit au paradis. (NRT 20-21)

Ézéchiel condamne ceux qui veulent connaître la richesse matérielle :

Jésus n'a pas dit, tu peux obtenir une Mercedes et tous les produits de haute technologie dont dispose notre siècle et avoir mon Ciel, non, il n'a jamais dit cela, [...] Jésus à dit, oublie-toi, renonce à toi-même, aux plaisirs de ce monde, et prends ta croix, c'est ainsi que notre race fut si noble. (NRT 22)

Elle trouve que ceux qui possèdent des richesses « ont négligé les plus pauvres de ce monde » (NRT 22), et ne méritent pas le Ciel.

Ézéchiel croit qu'il faut imiter Jésus, qui était pauvre, mais charitable. Elle explique aux Petites Cendres :

[A]h! mon fils, Jésus qui te ressemblait, mon fils, un vagabond, aurait-il souhaité dans sa pauvreté que chaque chrétien touchât un revenu à plus de six chiffres, oh! mon fils, ce credo est embarrassant, mon fils, ce credo en un Dieu marchand favorisant un excès de prospérité sur terre pour un peu de paradis. (NRT 21)



Ézéchiél prêche la parole de Dieu, et une humble vie sans luxe. Comme Alfonso et le pasteur Jérémie (et aussi comme Vincent dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, et Benjamin Robert dans *Manuscrits de Pauline Archange*), elle refuse les richesses auxquelles elle pourrait avoir accès. Malgré leurs principes communs, ces prêtres ne s'accordent pas en ce qui concerne la meilleure manière de servir Dieu. Leur désaccord expose la complexité de la relation paternelle (cette fois-ci, il s'agit d'une relation avec Dieu le Père, et non pas avec les enfants biologiques). Toutefois, comme nous l'avons noté déjà, il est évident que les prêtres humbles sont privilégiés dans l'œuvre blaisienne.

En conseillant et guidant sa paroisse dans une quête spirituelle, la révérende devient une figure paternelle, bien qu'elle ne soit pas un homme. Notons que la paternité n'est pas un concept figé. Comme construction sociale, elle change et s'adapte aux besoins d'une société. Dans la prochaine section, nous examinerons une fois de plus la fluidité de la paternité, cette fois-ci dans la vie de Rebecca.

## **5.6 LE PÈRE DE REBECCA**

Le mari de Vénus, le capitaine, n'est pas le père de Rebecca. Ce premier meurt lors d'un de ses voyages. Son intendant, Richard, qui sait que Vénus a été fille escorte, la viole. Cet homme est le père de Rebecca, un fait que Vénus regrette : « je sais ce que j'ai fait à Rebecca, ce qu'il m'a fait, lui, l'intendant du domaine de mon mari, cela même, si j'avais un revolver sous mon oreiller, [...] oui, moi je sais pour Rebecca et la pauvre enfant ignore tout » (NRT 13).

Rebecca est le fruit d'un viol. Vénus ne veut pas que sa fille le sache, donc elle ne dit rien du père de Rebecca avant que cette dernière ne lui demande : « si Trevor était bien son père, elle aurait aimé qu'il le fût, celui qu'on appelle le Prince Trevor quand il joue de la contrebasse » (NRT 18). Comme Rebecca vit avec sa mère et ses grands-parents, elle ne connaît pas son père. Elle aime Trevor, et trouve qu'elle lui ressemble, elle croit donc qu'il est son père. Parce qu'elle ne veut pas que sa fille connaisse la vérité, Vénus « pensa qu'il valait mieux mentir à Rebecca, oui, c'est lui, dit-elle, ton papa, c'est Trevor, c'est pourquoi vous vous ressemblez, tu as remarqué que sa peau est

plus pâle que la mienne » (NRT 18). En refusant d'identifier Richard comme le père de Rebecca, Vénus lui refuse la paternité. Elle laisse sa fille penser qu'un musicien itinérant est son père.

Vénus impose le titre de père à Trevor et fait que son enfant désire le voir davantage : « elle aurait voulu être sur les genoux de Trevor, qui était son père, comme le petit garçon sur les genoux du père Noël » (NRT 86). Vénus fait que Rebecca rêve d'avoir une relation avec « son père » Trevor. À Noël, la petite fille s'exclame :

[R]egarde, maman, les kayaks, les canots, papa, ses musiciens, on les voit qui viennent vers nous, dans la nuit, et voici mon papa Trevor, celui qu'on appelle le prince du jazz, et on dirait des traîneaux qui glissent sur la mer, voici. (NRT 297)

Il est plus facile pour Vénus que sa fille pense que Trevor est son père. Elle se dit : « elle [...] ne doit pas savoir, ne doit jamais rien savoir [...] ni de l'intendant Richard, son père, ni rien de personne, car le mensonge parfois nous permet de vivre » (NRT 85). Vénus veut protéger sa fille du mal dans le monde. Elle désire que sa fille ne connaisse pas la réalité brutale.

Le père de Rebecca a une influence importante dans la vie de sa fille, bien qu'il soit physiquement absent. Rebecca ne connaît même pas le nom de son père, cependant il affecte son enfance. À cause de la nature brutale de Richard, Vénus ment à sa fille et lui cache la vraie identité de son père. Parce qu'il l'a violée, Vénus a de la peine chaque fois qu'elle regarde sa fille :

Vénus n'aimait pas cette pâleur intruse, ni brune, ni noire, de la chair de Rebecca, c'était lui, l'autre, bien que ses traits fussent ceux de Vénus, il y avait juste assez d'elle-même en Rebecca, pensa-t-elle pour oublier l'homme qui avait forcé sa naissance, l'avait engendrée quand elle ne voulait pas de lui, ni d'elle. (NRT 18)

Vénus ne peut pas voir sa fille sans se souvenir de l'homme qui l'a violée.

La situation familiale de Rebecca expose la fluidité de la paternité. Vénus nie la paternité à Richard sans que personne n'intervienne. Bien que Vénus attribue la

paternité de sa fille à un autre homme, une figure de père n'est pas véritablement présente dans la vie Rebecca. Elle grandit dans la maison de ses grands-parents avec sa mère, et rien ne lui manque.<sup>9</sup> Grâce à la perspective adulte du narrateur, nous observons les mensonges que disent ceux qui ont été blessés : les adultes ont recours aux mensonges pour se protéger de la vérité.

Dans la prochaine section, nous examinerons une figure de père plus traditionnelle, et le renversement de rôle qui s'opère entre lui et son fils.

## **5.7 OLIVIER**

Olivier est le père de Jermaine, un ami proche de Samuel. La grand-mère de Samuel note qu'Olivier appartient à la classe privilégiée et est un intellectuel, qu'il est « l'un de ces rares sénateurs noirs élus depuis la nouvelle présidence, dans le pays » (SF 121). Ce père traditionnel pourvoit aux besoins de sa famille, détient du pouvoir et est respecté dans sa communauté.

Il tente de guider son fils vers la bonne voie. Il veut que Jermaine soit instruit et cultivé :

Jermaine n'ayant de goût que pour les voitures de sport, ce que déplorait Olivier son père, les voitures de sport et ces malfaisants jeux vidéo, [...] lesquels, disait Olivier, développaient de telles capacités d'indifférence, de désintérêt devant le maniement excessif de machines de guerre. (ACD 25)

Olivier a tendance aussi à se laisser faire, particulièrement en ce qui concerne son fils. Jermaine vient souvent le voir, le matin, en disant qu'il l'aime en même temps qu'il demande de l'argent, et « Olivier, résistant peu à ces demandes, exigeait une parole de plus, répète que tu m'aimes, disait-il à son fils » (ACD 25). Olivier a besoin de l'affection de sa femme et de son fils :

[I]l disait souvent à Jermaine, tout ce que je veux, mon cher fils, c'est que tu m'aimes, et bien qu'il fût toujours aussi inconfortable avec ses pensées du

néfaste siècle dernier, il admettait qu'il y ait un confort à être aimé de sa femme, de son fils chéris. (ACD 142)

Cette recherche d'affection peut être une sorte de faiblesse, car Olivier n'est ni dur, ni indépendant comme le sont les pères typiques traditionnels.

Le sénateur admire son fils :

Olivier verrait son fils sur la planche à voile, fendant les vagues, son fils qui le fascinait car il était si différent de lui, pas un intellectuel comme son père, mais un enfant gaillard dont la vie physique exultait, disposé à la gaieté quand son père était d'humeur taciturne. (ACD 224)

Jermaine est musclé, fort, et athlétique. Il devient de plus en plus puissant. Son père, pourtant, devient de plus en plus faible.

Dans le cycle naturel de la vie, les pères vieillissent alors que les fils deviennent plus forts et plus indépendants. Ce cycle finit par un renversement des rôles. Les fils s'occupent de leur père qui n'est plus capable de pourvoir ni aux besoins de sa famille, ni à ses propres besoins. Les fils deviennent des pères, et le cycle recommence.<sup>10</sup>

Nous observons ce renversement de rôles entre Olivier et Jermaine dans *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*. Olivier devient moins stable et a besoin plus constamment d'affection. Il souffre de cauchemars :

[S]oudain se détachait du lit d'herbes et de terre la tête de Jermaine, et bientôt tout son corps que les doigts d'Olivier parcouraient en aveugle, le fils n'était-il pas encore vivant sous le suaire, Olivier se réveillait promptement en demandant où était son fils, déjà à surfer si tôt le matin, déjà absent, où était-il, oh! Pourquoi n'était-il pas près de lui. (NRT 169-170)

Olivier devient déprimé, et a des difficultés à distinguer entre ses rêves et la réalité (NRT 288). Jermaine doit s'occuper de son père et l'apaiser après ses cauchemars. Olivier ressemble à un enfant qui a de mauvais rêves la nuit :

Jermaine amenait son père s'asseoir dans cette chaise rouge [...] près de la piscine, papa, disait Jermaine à son père souffrant, mais non, papa, tu me

racontes, papa, le scénario que je suis en train d'écrire pour ma compagnie de films à Los Angeles, c'est pur imagination, papa. (NRT 288)

Jermaine devient responsable du bien-être de son père : il devient adulte. Il s'inquiète pour son père et se demande comment il peut le calmer et rendre sa vie plus facile. Jermaine se charge des responsabilités que son père n'est plus capable d'assumer.<sup>11</sup>

La perspective du narrateur expose les difficultés qui viennent avec l'âge adulte. Le narrateur montre la perte de confiance et de stabilité chez Olivier, et aussi le chagrin qu'éprouve Jermaine en soignant son père souffrant.

Olivier rencontre de grandes difficultés en vieillissant. Daniel, par contre, les éprouve lorsqu'il recherche un équilibre entre sa famille et sa carrière. Nous l'examinerons dans la prochaine section.

## **5.8 DANIEL**

Chef de famille, Daniel a fait déménager sa famille des États-Unis à l'île où ils habitent au moment de la narration. Il désire trouver un endroit plus sain pour élever ses enfants et pour écrire. L'écriture et sa famille sont les deux aspects de sa vie qu'il chérit le plus. Nous examinerons sa vie comme écrivain, et ensuite, comme père.

Une communauté d'écrivains se trouve sur cette île et Daniel en est le plus jeune. Il est en train d'écrire et de publier son premier roman. Aussi les autres lui offrent-ils des conseils. Nous examinons les conseils d'Adrien en particulier :

Adrien lui avait reproché la lenteur du style autant que l'abondance des mots, n'y en avait-il pas trop, quant au style, cela était excessif, toutes ces couches d'atmosphères se superposant souvent de manière sinistre les unes aux autres, Daniel à l'avenir ne pourrait-il s'alléger un peu. (DFL 36-37)

Adrien critique l'œuvre de Daniel plus que les autres personnages :

Vous abordez des sujets tabous, conclut Adrien de sa voix professorale, il aurait aimé ajouter, et qui n'intéressent personne, ce serait bien différent si

Joseph, votre père, était l'écrivain de la famille, vous n'avez pas été prisonnier à Buchenwald, comme il le fut. (ACD 78)

Adrien croit en savoir plus que Daniel en ce qui concerne les voies du succès. Il représente, dans ce contexte, une figure paternelle. Les figures de père existent non seulement pour guider les jeunes pendant l'enfance, mais aussi pour aider les adultes qui ont moins d'expérience qu'eux dans leur métier.

Dans chaque famille et dans chaque relation que nous avons examinée jusqu'ici, le travail du père affecte toute la famille, surtout les enfants. Daniel a besoin de silence et de calme pour travailler, cependant en les cherchant, il ne peut pas rester près de sa famille. Examinons les difficultés qu'éprouve Daniel quand il tente de résoudre ce problème.

L'écriture de Daniel l'éloigne de sa famille. La bonne Jenny note que Daniel demande toujours « un peu de silence jusqu'à midi » (SF 169). Elle trouve que Daniel est habituellement absent de la vie de ses enfants : « parfois venait la nuit et il n'était pas encore prêt à voir les enfants, à se mettre à table avec eux le soir, que pouvait-il bien écrire là-haut qui le rendait si morose, injuste envers Samuel » (SF 168). Samuel décrit même « l'égoïsme de l'écrivain s'isolant de sa famille pour écrire » (DFL 35).

Daniel ne trouve pas la paix qu'il désire en se séparant de sa famille pendant la journée. Adrien lui propose cette solution :

[T]ravaillez dans le silence, soyez comme un moine, sinon vous ne serez qu'un auteur à succès, avait dit Adrien à Daniel, dans sa sollicitude d'aîné et de froid critique de l'œuvre de Daniel, je ne parle pas ici de réussite mais de succès désinvolte, incluant la fortune, ce que vous avez déjà grâce à votre famille, ce monastère vous calmera de vos vanités acquises quand sont parues vos *Étranges Années* (DFL 32)<sup>12</sup>

Daniel suit ces conseils, et commence à écrire dans un monastère. Là-bas, un ami lui explique :

[I]l y a longtemps que nous recourons au silence des monastères, à leur protection, déjà au XVII<sup>e</sup> siècle nous disions adieu à nos mères, à nos filles,

aujourd'hui nous ne fuyons que le goût des frivolités, l'absurdité de nos ambitions. (DFL 43-44)

Apparemment, les écrivains ont besoin de fuir leur famille et d'autres « distractions » pour se concentrer. Cette fuite a des répercussions sur la vie familiale.

Pendant ces séjours au monastère, Augustino, un des fils de Daniel, lui écrit pour le tenir au courant : « Daniel lisait les missives de son fils en espérant qu'il ne lui écrirait pas si souvent » (DFL 59). Il ne veut pas que son fils lui écrive ; c'est plus facile de ne pas penser à sa famille pendant qu'il travaille, et de faire semblant qu'elle n'existe pas. Lorsque sa femme lui rappelle la fête de sa mère,

Daniel n'y prêtait aucune attention, songeant qu'il s'isolerait dans son monastère en Espagne, épuisé par ces mondanités, il avait consenti à cette fête afin de ne pas déplaire à Mélanie, son livre était sa vie, pourquoi s'en laissait-il si aisément distraire? (ACD 75)

Quand il n'est pas au monastère, il désire être là-bas. Daniel n'apprécie pas que sa famille l'éloigne de son travail.

La carrière de Daniel a le plus grand impact sur Augustino « qui se levait très tôt pour écrire, imitant son père, souvent debout avant l'aube, lisait à l'écran de l'ordinateur de sa chambre en hauteur d'où il voyait la mer ces mots qu'il avait écrits, un chœur invisible de la destruction » (ACD 105). Il désire être écrivain, cependant son père ne veut pas de ce métier pour lui (ACD 106). Daniel ne veut pas qu'Augustino écrive pour plusieurs raisons. Premièrement, il ne veut pas que son garçon grandisse. Il trouve qu'Augustino est trop jeune pour devenir un homme indépendant : « cela avait vingt ans et écrivait des livres, pensait Daniel, et cela était buté et incompréhensible, cela s'appelait Augustino, hier un gentil enfant, soudain un homme long et frêle et encore tout bouclé » (NRT 35). De plus, Augustino ne se conforme pas aux attentes de Daniel :

[S]on père avait vu en lui, dans une progression de rêves qui l'honorait, Augustino reçu premier à une école des sciences, puis Augustino à une chaire de recherche en biophysique, l'université ne serait-elle pas pour lui un foyer d'innovation, [...] c'est dans cette flatteuse lumière que Daniel l'avait aperçu,

et soudain Augustino, comme s'il fût mal luné, écrivait aux jeunes gens de sa génération. (NRT 37)

Daniel ne reconnaît plus son fils, et est jaloux qu'il soit devenu un écrivain à succès si jeune<sup>13</sup> :

[I]l n'aurait jamais dû faire publier ce livre, *Lettre à des jeunes gens sans avenir*, ce n'était pas digne de Daniel d'avoir un fils écrivant des choses aussi désespérées, un fils incompris peut-être, mais si différent de lui et qui était en plus comme son père un écrivain, c'était un outrage. (NRT 35)<sup>14</sup>

Daniel ne veut pas que son fils le supplante comme l'écrivain de la famille. De plus, il craint qu'on le juge par rapport à ce que son fils écrit.

Cet écrivain veut agir comme une figure paternelle pour son fils en ce qui concerne la vie, mais aussi en ce qui concerne l'écriture :

Augustino à vingt ans osait écrire que cet avenir était peu probable, tuant ainsi père et mère, non, il fallait protester, parler à ce garçon, le remettre dans la bonne voie, mais quelle était cette bonne voie, Daniel à près de cinquante ans le savait-il lui-même. (NRT 36)

Ici, nous voyons, pour la première fois, l'hésitation de Daniel : il ne croit pas être capable de guider son fils sans erreur.<sup>15</sup> Il a des difficultés à croire qu'Augustino soit écrivain car il ne peut plus l'aider. Daniel craint que, avec la réussite de son fils, il n'ait rien de plus à lui apprendre, qu'il lui soit désormais inutile.

En dépit de ses sentiments partagés, nous observons que Daniel ne veut pas que son fils connaisse les mêmes difficultés que lui : « quelle pitié si ce petit se mettait en tête d'écrire, pensait Daniel, il se sentait lui-même compressé par son livre » (ACD 108). Le narrateur rapporte que : « son père lui attribuerait ce rôle [de médecin], mais non le droit d'écrire qui déséquilibrait la santé » (ACD 108). Daniel désire que son fils réussisse, cependant, dans un autre métier qu'il trouve moins stressant.

Examinons de plus près les relations entre Daniel et ses quatre enfants (Samuel, Augustino, Vincent et Mai). Nous présenterons quelques exemples d'interactions entre



le père et chacun des enfants. Comme nous venons de discuter de la réaction de Daniel face à la réussite d'Augustino, nous achèverons notre étude de leur relation en examinant l'enfance de ce dernier. Ensuite, nous nous pencherons sur la relation entre Daniel et son fils aîné, Samuel. Enfin, nous discuterons des enfants plus jeunes, Vincent et Mai.

Nous avons déjà indiqué qu'Augustino écrit à son père pendant ses séjours dans les monastères. Il est clair qu'Augustino aime son père et désire que ce dernier soit fier de lui :

Augustino annonçait à son père dans un *email* ses résultats en latin, en biologie, [...] dans la hâte, la joie, Augustino annonçait surtout à son père qu'il était invité avec des écoliers de cinquante-quatre pays à une session de *brainstorming*. (DFL 140)<sup>16</sup>

Quand Augustino était plus jeune, il était jaloux de son frère Samuel, et il ne croyait pas que son père les traitait d'une manière égale. Augustino « s'ennuyait parmi tous ces bambins » et « ne franchissait jamais la grille du jardin sans Jenny ou Marie-Sylvie, ou son père » (SF 76). Samuel, pourtant sortait avec ses parents le soir. Daniel refusait de répondre à son fils quand celui-ci lui posait des questions. Il était, et continue à être émotionnellement absent de sa vie.

Il semble que Daniel est aussi absent physiquement de la vie d'Augustino. Après qu'Augustino reçoit un nouvel ordinateur de ses parents, sa grand-mère se demande : « n'était-ce pas pour compenser leurs fréquentes absences de la maison, » (DFL 98). Elle croit que Mélanie et Daniel sont trop occupés par leur travail pour s'occuper de leurs enfants, et qu'ils les gâtent pour compenser leur absence. Daniel se rend compte du fait qu'il donne trop à Augustino, qu'« il aurait à dire à Augustino que, non, les parents ne pouvaient procurer à leurs enfants tout ce qu'ils convoitaient » (DFL 215). Il s'agit d'un père physiquement absent, mais qui est aussi « trop-plein » dans sa complaisance avec ses enfants.

Quand la vie (et l'écriture) d'Augustino « troublait la conscience de son père » (DFL 59), Daniel pense à son fils aîné, Samuel. Augustino, qui a toujours été différent

de son frère, est jaloux des attentions que son père lui porte. Examinons la relation entre le père et ce fils privilégié.

Daniel gâte son fils aîné plus que les autres ; il lui a même acheté un bateau pour son onzième anniversaire (SF 76). Augustino remarque que Samuel

avait tous ces avantages qu'ont les adultes, c'était sans doute parce qu'il était déjà un acteur que l'on voyait au cinéma, au théâtre, il sortait le soir, au bras de sa mère, voyageait avec ses parents en avion, assistait à New York à l'une des pièces que son père avait écrites. (SF 76-77)

Plus tard, quand il envoie Samuel à New York pour étudier la danse, Daniel pense :

ce professeur noir, Arnie Graal, chorégraphe célèbre, transformerait le talentueux Samuel en un artiste discipliné, [...] qu'il cessât enfin, ce fils choyé, ses flâneries sur l'eau, les plages, ses nuits dehors parmi ces jeunes insulaires, dans leurs tapageuses discothèques. (DFL 31)

Daniel se rend compte qu'il n'est pas assez strict avec Samuel, et qu'il ne peut pas lui apprendre ce qu'il lui faut pour réussir. Il fait en sorte que Samuel quitte l'île et se débrouille tout seul.

Au début, Samuel ne comprend pas la décision de son père, et il n'aime pas Arnie :

[P]ourquoi le père de Samuel avait-il confié son fils à Arnie, ce curieux esthète de la danse, pourquoi l'avait-il propulsé chez le chorégraphe inspiré, dynamique, mais si dur, même lorsque le délire de la danse transportait le corps d'Arnie. (DFL 95)

Finalement, Arnie devient une figure paternelle pour Samuel : il lui enseigne la chorégraphie, la danse et la discipline tout en le préparant pour l'avenir. À la fin, il lui donne sa compagnie de danse.

Daniel pousse Samuel vers l'indépendance en le forçant à quitter l'île qui représente la naïveté et l'innocence de l'enfance. À New York, Samuel apprend à

survivre seul, sans sa famille. Ainsi, il commence à voir les faiblesses des figures paternelles dans sa vie : « Arnie Graal, Daniel, son père, étaient d'une génération anachronique, pensait Samuel, ils seraient vite dépassés par les plus jeunes » (DFL 104). Il s'interroge sur la justesse de leurs enseignements :

[N]e serait-ce démoralisant si son père, Arnie, avaient aussi raison, et que l'espérance de la jeunesse, naïve et sans expérience, ne fût qu'un leurre, non Samuel ne pouvait le croire, ils sont ennuyeux, surannés, ce sont mes parents, mes professeurs, sans penser en même temps, même si leurs idées me pèsent, que serais-je sans eux? (DFL 104)

Samuel est à la fois assez jeune pour croire que ses figures paternelles ont tort à cause de leur âge, et assez mûr pour se rendre compte qu'il est peut-être aveugle à la sagesse de leurs paroles. Samuel est en train de devenir adulte : il a trouvé sa carrière dans la danse et il n'a plus besoin de son père pour le soutenir.

Cependant, Daniel a des difficultés à accepter le fait qu'il vieillit. Quand Samuel lui dit qu'il est âgé, il veut rétorquer « mais je n'ai pas même quarante ans » (DFL 184) et il se demande « qui lui a donc mis en tête cette idée que son père était vieux? » (DFL 184). Daniel pousse son aîné vers l'indépendance, car il s'inquiète de son avenir, pourtant les conséquences le troublent.

Examinons maintenant la relation entre Daniel et Vincent, le plus jeune garçon de la famille. Avec sa difficulté à respirer, Vincent est perçu comme le plus fragile de tous les enfants. Parce que Vincent a survécu à peine à l'enfance, ses parents s'occupent de lui plus que les autres. Ils appliquent des règles spécifiques pour lui (par exemple, on ne le laisse pas voyager sur le bateau de Samuel). Malgré toutes ces précautions, c'est avec Vincent que Daniel révèle sa négligence :

[C]e jour où Vincent avait failli succomber à une crise, en mer, croyant en la permanence d'un ciel bleu, Daniel avait oublié à la maison le médicament qu'il devait prendre toutes les heures, la perspective d'un voyage en voilier en compagnie de Vincent effaçait tout danger, toute menace qui auraient dû être toujours présents à son esprit. (DFL 44)

Daniel sauve son fils en l'amenant à l'hôpital : « sportif et déjà bien portant, Vincent avait oublié l'étourderie de son père qui n'était pas le père parfait qu'il prétendait être » (DFL 44). Daniel a presque tué son fils par son insouciance et sa négligence.

Dans son désir de guérir son fils de sa maladie, Daniel l'envoie passer un été au Vermont. Il lui dit que c'est un camp de vacances, « une vaste auberge, un château » (ACD 51). Vincent ne veut pas aller « si loin de [papa], maman, Marie-Sylvie, loin des plages, de la baignade et du bateau du Samuel » (ACD 51). Ce « camp de vacances » dans les montagnes est, en vérité, seulement pour les enfants malades. Daniel y envoie son fils à cause de

ces bruits, ces sifflements qu['il] ne voulait plus entendre, confiant son fils à des spécialistes pour une cure, quand jamais Vincent n'osait se plaindre, les crispations, les spasmes, n'était-ce pas son père qui les éprouvait, ce père qui obligeait son fils à des séjours lointains. (ACD 52)

Daniel ne veut plus entendre la souffrance de son fils, et donc il l'envoie au Vermont pour sa propre santé autant que pour celle de Vincent.

Vincent n'aime pas le camp, et appelle souvent son père :

[I]l entendit dans des lueurs effervescentes la voix hors d'haleine de Vincent, papa, c'est moi, je ne parviens pas à dormir, papa, et Daniel répondait à son fils qu'il était l'heure de dormir, ne lui avait-il pas téléphoné déjà deux fois aujourd'hui. (ACD 110)

Vincent veut que son père le ramène chez eux : « Daniel entendit cette voix grêle de Vincent qui lui disait, papa, il faut venir me chercher, quand te reverrai-je, mon papa » (ACD 258). Il tente même de faire croire à son père qu'il est guéri. Daniel n'aime pas les coups de téléphone de son fils, car il doit entendre « cette voix hésitante de Vincent, ses pleurs contenus, sa toux » (ACD 259).

Vincent et son père ont une relation complexe : son père s'occupe de lui, et de sa santé, cependant il ne répond pas quand Vincent veut revenir chez lui. Dans ses projets et dissertations pour l'école, « Vincent fait les louanges de papa » (NRT 230). Il le respecte et l'admire énormément. Toutefois, il ne se confie pas complètement à son

père. Samuel, comme cadeau de Noël, emmène Vincent sur son bateau. Lors de cette excursion Vincent pense :

[A]urait-il froid que Samuel l'envelopperait de sa cape de capitaine, et aucun drame ne surviendrait comme lorsque Vincent n'avait plus trouvé son oxygène quand papa avait eu si peur, rien de tout cela ne surviendrait auprès de Samuel. (NRT 287-288)

Dans cette situation, Vincent a plus de confiance dans les compétences de son frère que de son père. Il se sent en sécurité auprès de Samuel.

À cause de l'attention que Mélanie et Daniel portent à Vincent, le cadet de la famille, Mai, se trouve souvent négligée. Mai est la seule fille de la famille, et la plus jeune enfant. Ses parents sont absents à cause de leur travail, et elle se trouve souvent seule. Sa grand-mère remarque : « ni Daniel ni Mélanie ne semblaient être attentifs au désarroi de l'enfant [...] tout à leurs engagements respectifs, ils négligeaient Mai » (DFL 222). La grand-mère trouve que Daniel est trop absent de la vie de Mai, et qu'il n'est même pas conscient de cette absence : « Daniel apercevant Mai qui s'ennuyait seule vint près d'elle, la souleva sur ses épaules, Esther pensa que cette distraite vigilance d'un père envers sa fille qu'il voyait si peu était surtout égoïste, décevante » (DFL 222). Il aime son rôle paternel, cependant il le remplit seulement quand cela lui convient.

Le jour où Daniel, Mélanie, Mai et d'autres membres de la communauté vont aux funérailles de Jean-Mathieu, Mai disparaît pendant plusieurs heures, car personne ne s'occupe d'elle. Quand son père la retrouve, elle est débraillée et personne ne sait où elle était (ACD 121). Le narrateur insinue qu'elle a été violée (ACD 121). Les parents de Mai deviennent très inquiets à cause des événements de ce jour-là, cependant ils continuent à la négliger en la laissant toujours avec la bonne.

Daniel est tellement absent de la vie de sa fille qu'elle se fâche contre lui. Un matin, son ami Emilio l'invite à jouer au volleyball avec lui et son père (ACD 242). Mai exprime son ressentiment envers son père, qui ne joue pas au volleyball, mais qui écrit sur la terrasse du restaurant :

[C]et homme [...] qui écrivait partout, comme si cela n'était pas suffisant de le voir toute la journée à la maison, ou s'en aller en solitaire vers quelque retraite, en Europe en disant, je vais écrire, comme si cela n'était pas assez insupportable pour Mai qu'il soit toujours interdit de toucher à ses papiers et à son ordinateur, voici que même en amenant Mai à la mer, il lui faussait compagnie en écrivant. (ACD 242)

Son père n'arrête pas d'écrire même pendant une excursion.<sup>17</sup>

Ce même jour-là, Daniel apprend à Mai qu'elle doit partager avec les autres. Il force Mai à partager une glace avec Emilio (ACD 242-243). Elle ne veut pas le faire ; elle trouve qu'elle doit partager tout avec ses frères, incluant l'attention et l'affection de leurs parents et de la bonne. Elle est jalouse de Vincent. Quand il est au Vermont, elle déclare : « Vincent, je ne veux pas qu'il revienne, vous ne parlez tous que de lui, le bébé, c'est moi, ce n'est pas Vincent » (ACD 299). Sa mère tente de la rassurer qu'ils n'ont pas d'enfant favori :

[M]ais papa et moi nous t'aimons tout autant que Vincent, dit Mélanie, désorientée par les réflexions de Mai, ce n'est pas vrai, avait répondu Mai avec la même assurance qui désarmait sa mère, ce n'est pas vrai, vous mentez tous. (ACD 300)

Mai se sent négligée et abandonnée par ses parents, et elle en veut à son frère qui semble avoir toute leur affection.

Le mécontentement de Mai mène à sa révolte. Mai manque ses leçons de tennis pour laver des voitures : elle veut gagner son argent de poche au lieu de dépenser celui de ses parents (NRT 105). De plus, elle ment à Daniel à propos de ses notes à l'école (NRT 112). Plus âgée, elle trouve que son père n'est plus son ami :

[J]e me souviens que papa m'avait portée sur ses épaules, au retour, vers le bateau, en me disant, où étais-tu, que faisais-tu, je dormais contre lui, mon cher papa, c'était mon ami en ce temps-là, car il ne voulait pas encore déchiffrer mon âme. (NRT 112)

Mai croit que son père veut la contrôler : avant un dîner avec sa grand-mère, il lui dit qu'elle ne peut pas écouter son baladeur, qu'elle doit se laver, et ce qu'elle doit porter

(NRT 184-185). De plus, il ne lui répond pas quand elle pose des questions sur les conférences auxquelles il assiste et sur son travail (NRT 185).

En dépit de tous ces aspects négatifs dans la relation entre Mai et son père, elle l'aime. Il est stable, et il la protège. Quand elle est sur la plage avec des vauriens, c'est son père qui la ramène à la sécurité :

[E]lle ne [pouvait] plus se libérer de la suffocante étreinte, en courant vers son père, son corps familial et exubérant, même s'il était un peu bourru après ses conférences écologiques [...] c'était lui, Daniel, son père, son rempart, sa force. (NRT 188)

Daniel la protège : grâce à sa présence, elle ne reste pas avec les jeunes sur la plage (NRT 188).

Quand Daniel ramène Mai de la plage pour le dîner avec la grand-mère, le narrateur rapporte son attitude envers elle :

[I]l demandait avec cette distraction qui était souvent la sienne lorsqu'il s'adressait à Mai, dans sa voiture, si Mai aimait chanter dans la chorale, et qu'allait-on chanter à Noël, au concert de l'école, fixant le visage de Mai dans le rétroviseur qui lui dit avec sa désinvolture habituelle que toutes ces choses-là à l'école l'ennuyaient. (NRT 199-200)

Daniel est négligeant en ce qui concerne la vie de Mai. Il voit qu'elle n'est plus une enfant seulement dans la voiture : « Daniel vit la perle incrustée sous la lèvre inférieure de Mai, le lobe de son oreille gauche tintait de ce même objet perlé » (NRT 200). Il se rend compte que ses enfants grandissent qu'il soit présent ou pas.

Daniel se dit, pendant qu'il la reconduit chez lui, « quel fait troublant tous ces yeux de vos enfants qui vous regardent, comment être juste envers chacun » (NRT 296), ce qui résume toutes ses difficultés avec ses enfants : comment être juste envers chacun, y compris lui-même. Il doit soutenir et encourager tous ses enfants en même temps qu'il poursuit sa propre carrière et maintient sa relation avec sa femme. Daniel se révèle un homme vulnérable, imparfait et accablé. Il est victime de la jalousie, de la tristesse, et de l'orgueil. Il n'est pas un père stoïque qui n'éprouve point d'émotion. C'est un homme

déchiré entre les deux grands amours de sa vie. Les adultes éprouvent des émotions liées à toutes les étapes de la vie à la fois. Daniel agit comme un enfant jaloux, comme un adolescent anxieux, et comme un père soucieux. Donc, avec ce personnage, nous observons la complexité de la nature humaine, et du rôle paternel.

Avec la perspective d'un adulte, on s'interroge sur soi-même, et aussi sur la justice de l'état du monde. Nous poursuivrons cette thématique dans la dernière section de ce chapitre, qui porte sur la figure de père que représente Ari.

## **5.9 ARI**

Ari est un père biologique qui réfléchit sur les grands problèmes du monde. Nous examinerons sa relation avec sa fille avant de nous pencher sur les questions qu'il se pose.

Ce père adore sa fille, Lou, et désire avoir une présence importante dans sa vie. Chaque soir, il fait une promenade avec elle sur l'appontement. Comme il aime la mer, il veut partager cet amour avec elle. Lou a peur de la nuit, et il la rassure : « ce que tu entends, ce n'est que le vent et le bruit des vagues, le vent de l'océan, un vent éternel dans tes cheveux, les miens, un vent aussi éternel que le ciel, la mer, que nous, toi, moi, [...] je t'apprendrai à naviguer » (ACD 80). Ari s'occupe de sa jeune fille, et veut la protéger (ACD 81).

Il travaille avec Lou dans son atelier. Pendant qu'elle joue avec ses outils, Ari se perd dans ses rêves de l'avenir : « bientôt [il] apprendrait à sa fille comment se couper elle-même les cheveux, les leçons essentielles sont celles de l'autonomie, il faut avoir le courage de se découvrir presque seule au monde, même si l'on a des parents » (ACD 147). Ari désire que sa fille soit indépendante et forte. Même quand elle est très petite, il rêve de lui enseigner les importantes leçons de la vie.

Étant lui-même bouddhiste, il veut que sa fille respecte la vie. Toutefois, elle est très jeune :



[I]l n'était pas simple d'inculquer à une enfant cet élémentaire respect pour la vie, quand Lou ne chérissait les fleurs que pour en retirer les pétales, [...] ne songeait depuis qu'elle était née qu'à disséquer tout ce qu'elle voyait, même si son père ne cessait de lui dire, ne fais pas cela, il faut respecter tout ce qui vit. (NRT 72)

La répétition et la cohérence rendent l'enseignement d'une telle chose plus facile. Toutefois, la mère de Lou, Ingrid, ne partage pas les mêmes croyances religieuses. Elle est catholique. La religion pose une grande difficulté dans cette famille, car Ari ne veut pas que sa fille soit baptisée :

[I]l n'approuvait pas que sa fille soit baptisée, et on ne l'avait pas écouté, il lui répugnait qu'un prêtre, un pur étranger et marqué du message d'une religion, quand son enfant était un être né libre, confère ses ablutions sur le front de Marie-Louise. (ACD 81)

Ari aurait préféré que sa fille choisisse sa religion quand elle est assez mûre pour prendre elle-même une décision autonome.

La religion n'est pas la seule source de tensions entre Ingrid et Ari. L'instruction en est une autre. Bien qu'Ingrid ait fait baptiser Lou, c'est Ari qui emporte dans la discussion au sujet de l'éducation : « n'était-il pas un peu satisfait d'avoir persuadé Ingrid que l'enseignement serait supérieur dans une classe laïque, quant aux classes privées, elle s'était opposée farouchement » (NRT 28). Ari prend du plaisir à remporter des victoires dans les discussions entre lui et la mère de son enfant. Parfois, ces parents oublient qu'ils désirent les mêmes choses pour Lou : qu'elle soit protégée du monde cruel (ACD 83).

Il faut qu'Ari se rende compte qu'« Ingrid était sa mère, [qu']il devait parfois l'écouter, se soumettre, [que] des parents divorcés doivent se résigner à certains compromis » (NRT 28). Absent de la maison familiale (à cause du divorce), Ari doit faire des efforts pour faire partie de la vie de Lou. Autrement, un fossé risque de se creuser entre lui et sa fille,<sup>18</sup> ou il sera remplacé.<sup>19</sup> De la part d'Ingrid, il faut qu'elle reconnaisse l'importance d'Ari comme figure paternelle dans la vie de Lou. Sans cette reconnaissance, Ari sera exclu de la vie de son enfant.<sup>20</sup> Ari croit déjà qu'il n'a pas

autant de place dans la vie de Lou que sa mère : « où était Lou, pourquoi sa mère ne lui avait-elle pas encore écrit, [...] rien, on l'avait donc oublié, qu'était-ce que la paternité, être assuré de la vie de Lou » (NRT 101). Il a peur d'être oublié quand il revient de son voyage. Les liens émotifs entre Ari et Lou se développent avec difficulté, car Lou « hésitait toujours [...] à être si facilement conquise par cet homme qui l'abandonnait une fois la semaine, devant le logis de sa mère » (NRT 175). L'absence du père crée une grande lacune dans la relation père-enfant.<sup>21</sup> Lou ne veut pas se confier à son père : il part toujours.

Avoir des parents divorcés n'est pas facile pour les enfants, particulièrement quand ils sont jeunes. Lou vit dans une situation changeante et instable :

Marie-Louise que l'on trimbalait de la grande maison de son père à l'appartement étroit de sa mère, où elle partageait une chambre avec Jules, [...] Ingrid, Ari, dispersés, anéantis l'un par l'autre, avaient Lou, qui ne savait où elle irait dormir ce soir, chez papa peut-être jusqu'à dimanche, dès le lundi sa mère la reprendrait. (ACD 83-84)

Lou vit avec une famille qui ne pourrait jamais être unie. Même en dessinant sa famille, elle la sépare toujours en deux : « Lou, née d'une famille désunie, disséquait ses parents, ne les mêlant jamais, voici pour toi, mon papa, et pour toi, maman » (NRT 175).

Malgré les difficultés qu'elle éprouve, Lou profite de sa situation. Ari dit à Lou de ne pas l'oublier pendant qu'elle reste chez sa mère, en se demandant : « n'étaient-ils pas toujours aussi soupçonneux l'un à l'égard de l'autre » (NRT 175). Lou apprend très jeune comment manipuler les insécurités de ses parents. Elle menace son père : « je retourne chez ma maman si tu n'es pas gentil avec moi » (NRT 73) afin de recevoir ce qu'elle veut. Ari se rend compte de cette situation :

[C]ertes Lou avait tout perçu des virtuosités qu'elle pouvait tirer de l'égoïsme de ses parents, pensait Ari, avec sa mère, elle pourrait se coucher plus tard, ne pas manger de fruits, de légumes comme chez son père, [...] les promenades en voilier avec son père, pendant qu'elle dormait, l'après-midi, dans le bercement des vagues, lorsqu'il y avait peu de vent, le rapprochement du père qu'on lui avait enlevé. (NRT 175)

Ari note que Lou souffre moins de cette situation que ses parents :

Lou, elle était moins fragile qu'eux se débattant pour le même enfant, elle était seule, ils étaient deux dans leur affrontement et Lou ne pensait qu'à elle-même dans ce calcul des présents, de sa mère elle obtiendrait [...] toute ingrate friandise que lui défendait son père, sous son toit, de son père, les bikinis, les tutus, car ne voyait-il pas déjà en elle l'enfant élancée qu'elle était, plus qu'une enfant, l'adolescente de demain. (NRT 176)

Dans leur jalousie de la relation de l'autre parent, Ingrid et Ari gâtent leur fille : « Ari, s'il n'avait pas de cheval, avait un voilier, à la marina, dont Lou raffolait, un téléviseur dans le voilier pour Lou, sa barre de ballerine pour danser, rien ne manquait » (NRT 46).

Avec la naissance de sa fille, Ari devient beaucoup plus matérialiste qu'il ne l'était. Il note ces changements en lui-même, et réfléchit sur la nature de la paternité. Pendant un voyage avec Asoka au tiers monde, il observe des conditions de vie terribles. Il est content que sa fille soit plus fortunée que les enfants qui s'y trouvent, et qu'elle ne vivra jamais dans une telle misère, mais il se pose des questions sur la justice de cette situation.

Ari observe un homme guatémaltèque qui amène son nouveau-né au dispensaire, car il ne cesse pas de pleurer (NRT 29). La mère de cet enfant est morte en accouchant, et le père craint de perdre son fils aussi. Ari est étonné : « il était inimaginable pour [lui] de penser que ce père atterré mais silencieux aurait pu être lui, tenant Lou dans ses bras » (NRT 30). Ari croit que ce père fait de son mieux pour son enfant :

[L]e père du nouveau-né était un bon père, comme Ingrid et Ari étaient de bons parents, mais le sort s'acharnait sur ce père, et sur son maladif nouveau-né, dans cet autre pays qui n'était pas le pays d'Ari, qui lui était hostile dans ses privations et sa pauvreté, il fallait être reconnaissant que Lou ne fût pas née ici. (NRT 31)

Sans que ce soit la faute du père, le nouveau-né tombe malade. Si Ari était dans la même situation que cet homme, pauvre et démuné, il serait aussi incapable de protéger et de guérir son enfant.

Ari réfléchit aussi sur l'avenir de sa fille :

elle ne serait pas enceinte à treize ans comme ces adolescentes, cela n'arrivait qu'ici, et pourtant toutes lui avaient souri, comme si elles eussent été sans mémoire, ou c'était cette promiscuité dans laquelle elles vivaient à l'abandon, souvent sans mères, sans pères, il ne serait pas ainsi pour Lou si aimée, protégée, Lou qui serait bien guidée par ses parents. (NRT 57)

Lou a une position privilégiée dans le monde, et ce n'est pas grâce à ses propres mérites, mais plutôt grâce au lieu de sa naissance. Ari réfléchit sur le sort de Lou en le comparant à celui des enfants du tiers monde :

Le prénom Lou, Lou, Marie-Louise ne semblait-il pas déplacé, hautain, comme si la fille d'Ari se fût tenue très à l'écart du nouveau-né en pleurs et en péril, comme si elle eût appartenu à une autre sphère, celle d'une société qui pervertit ses enfants en les gâtant trop, et que ce fût là le lot avarié de tant d'enfants qui avaient des parents associés au privilège. (NRT 30-31)

Il veut que sa fille soit reconnaissante de sa fortune, toutefois, il sait qu'elle ne l'écouterait pas (NRT 31-32).

En réfléchissant sur la nature aléatoire du monde, Ari se demande :

Marie-Louise, son enfant, aurait-elle les miettes de l'impur banquet ou sa totalité, serait-elle parmi les deux brebis pardonnées par des rois déments, laissant courir la chèvre dans le jardin avant de la découper en morceaux, quelle part [...] serait réservée à Lou demain. (NRT 48)

Quand il pense à l'avenir de sa fille, Ari se rend compte qu'il ne peut pas la protéger de tout. Il se demande à quoi serviront les trésors qu'il amasse pour sa fille « si les fonds des eaux, des océans, les glaciers, les fleuves allaient tous vers une irrémédiable calcination, dans quelles conditions vivrait Lou demain, aurait-elle-même un espace vital » (NRT 174). Ari reconnaît son impuissance à créer un monde où Lou serait protégée de tout mal, cependant il tente de le faire : il lui donne tout, parce qu'il veut assurer son bonheur.

En même temps qu’Ari décide qu’« il ne pouvait y avoir autour [de Lou] que luxe, luxuriance, [...] et belles choses » (NRT 172), il se reproche de ne pas faire plus pour les autres enfants. Se souvenant d’une petite fille du tiers monde, Ari pense :

[S]es paroles dans cette ville, ce soir, misérables, avaient traversé [son] cœur [...] de leurs supplications, comment pouvait-il en être ainsi, pourquoi ne la sauvait-il pas, ne la ramenait-il pas chez lui, comment pouvait-il penser que la petite Indienne ne méritât pas le même destin sauvegardé que sa fille Lou. (NRT 74)

Ari a les moyens d’aider plusieurs enfants ; il a le pouvoir de redistribuer les richesses aux enfants infortunés, mais il ne le fait pas.

Ari est une figure paternelle introspective. Il observe sa situation familiale d’un œil critique, et il reconnaît sa propre hypocrisie. Il se trouve dans une situation difficile : il rivalise avec sa femme pour l’affection de sa fille, tout en essayant de bien l’élever. Il veut qu’elle soit sage et qu’elle respecte la vie, cependant il a tendance à la gâter. Il est conscient des injustices du monde, et reconnaît que la paternité exige des responsabilités différentes de chaque père, selon les circonstances.

\*

\*

\*

Dans les quatre romans que nous venons d’examiner, il y a une telle gamme de pères que nous ne pouvons pas les examiner tous. Plusieurs de ces figures paternelles présentent une complexité qui les rend réalistes. Nous ne voyons plus les pères caricaturaux, à l’exception des moments où le narrateur critique la négligence et la violence familiale (par exemple, dans la maison de Jamel). Nous observons les pères religieux qui mettent en doute leur foi et celle des autres. Ils se demandent quelle manière de louer Dieu est la bonne. Nous constatons que leur foi n’est pas inébranlable. Les pères biologiques s’interrogent sur la justice de leur comportement comme autorité familiale, et doivent choisir entre leurs propres désirs et ceux de leurs enfants. Les pères divins qui ont toujours raison et qui ne faiblissent jamais n’existent plus. Grâce à la perspective d’adulte du narrateur, nous pouvons observer ce que les pères éprouvent en

s'occupant des événements et des difficultés quotidiennes. Dans les romans blaisiens examinés dans ce chapitre se dessine une image des pères à la fois réaliste et crédible.

## Notes

---

<sup>1</sup> Pour une analyse fort intéressante, voir l'article "Geographies of Death and Dreams in Marie-Claire Blais's *Soifs*" de Karen L. Gould.

<sup>2</sup> Voir la dissertation de Nathalie Roy, « De l'ironie romantique au roman contemporain : L'esthétique réflexive comme philosophie dans la trilogie *Soifs* de Marie-Claire Blais », pour une étude des trois premiers romans de la série.

<sup>3</sup> Marie-Claire Blais vient de publier un nouveau roman en 2010, *Mai au bal des prédateurs*, cependant il nous a été impossible d'inclure l'ouvrage dans notre thèse qui était déjà écrite au moment de sa parution.

<sup>4</sup> Erikson indique que pendant l'âge adulte « individuals [...] often begin to indulge themselves as if they were their own [...] one and only child » (*Childhood and Society*, 267).

<sup>5</sup> Nous reprenons le sujet de la supériorité des hommes sur les femmes en discutant des enfants de Jérémy.

<sup>6</sup> Le pasteur Jérémy est du même avis que le fondateur de la Mission de Paris, Godin. Ce dernier, qui était à l'origine du mouvement des prêtres-ouvriers se demandait : « Can I be a real Christian while leading this bourgeois life when our Lord has made me understand so clearly that it displeases Him? » (Cité par Arnal, 54).

<sup>7</sup> La préférence pour les prêtres-ouvriers est un thème récurrent dans la série de *Soifs* et nous l'examinerons à nouveau dans les deux prochaines sections.

<sup>8</sup> Il serait intéressant d'étudier dans l'œuvre blaisienne les différents critères selon lesquels les pères jugent leurs enfants, ainsi que l'impact de la sexualité d'une fille sur sa famille. Toutefois, ces sujets dépassent le cadre de ce travail.

<sup>9</sup> Saint-Martin écrit qu'il n'est plus nécessaire d'avoir un père biologique dans la maison familiale, que les fonctions paternelles peuvent être assumées par plusieurs personnes (*Au-delà*, 29).

<sup>10</sup> Bueno, 309.

<sup>11</sup> Saint-Martin indique que la peur peut accompagner les nombreuses responsabilités de la paternité : « C'est bien pour cela que la paternité fait peur : parce qu'elle rend responsable. Père, on est à jamais fautif, coupable, *engagé*. En somme, elle exige qu'on se transforme en adulte, qu'on quitte l'enfance où l'on s'occupe de vous » (Souligné dans le texte, *Pères et paternité*, 56).

<sup>12</sup> Souligné dans le texte.

---

<sup>13</sup> Erikson observe que, parfois, les adultes n'acceptent pas leurs enfants à cause d'un « excessive self-love based on a too strenuously self-made personality » (*Childhood and Society*, 267). Ici, Daniel fait des efforts pour devenir un écrivain à succès, et son fils le surpasse très tôt dans la vie.

<sup>14</sup> L'article "Archaeologies of an Uncertain Future in the Novels of Marie-Claire Blais", de Karen McPherson présente une étude du thème fataliste qui surgit dans *Soifs*.

<sup>15</sup> Oore, dans son article « Remarques préliminaires sur le contexte éthique dans *Soifs* de Marie-Claire Blais », explore l'interrogation de soi et du monde, et comment Blais l'exploite pour ouvrir des dialogues portant sur divers problèmes sociaux. Nous reviendrons à ce sujet dans notre conclusion.

<sup>16</sup> Souligné dans le texte.

<sup>17</sup> Bueno indique que les pères peuvent être « torn between nurturing their children and embracing personal freedom; between a desire to provide roots and a sense of history for their children, and a desire to wrest themselves from their own past; between a commitment to demonstrate exemplary morality for their family and community, and a desire to transgress » (225). Ici, Daniel veut sa liberté afin de poursuivre ses intérêts au lieu de s'occuper de Mai.

<sup>18</sup> Saint-Martin aborde le sujet de la paternité dans un foyer brisé : « à quoi sert désormais un père? On relève habituellement trois grandes fonctions traditionnelles : la reproduction, l'éducation et la transmission du patrimoine [...] les fonctions peuvent être réparties entre plus d'un homme [...] or assumées par la seule mère. Dès lors, le père doit gagner de haute lutte une légitimité autrefois acquise de droit » (*Au-delà*, 29).

<sup>19</sup> Ari n'est pas la seule figure paternelle pour Marie-Louise : « le père peut [...] être l'homme qui a couché le plus fréquemment avec la mère au début de la grossesse, celui qui donne son nom à l'enfant même s'il n'a jamais eu de relations sexuelles avec la mère, celui qui pratique la couvade ou qui élève l'enfant, ou les frères du père ou de la mère, le grand-père [...] Les rôles et les fonctions du père peuvent être divisés entre plusieurs hommes [...] Ainsi, toute vision du père est une construction culturellement déterminée et susceptible de changer » (Saint-Martin, *Au-delà*, 28-29)

<sup>20</sup> Kruk explore cette tendance dans son œuvre *Divorce and Disengagement: Patterns of Fatherhood within and Beyond Marriage* (25).

<sup>21</sup> Un père qui n'a pas la garde de l'enfant risque d'être vu par son enfant, ou de se sentir plutôt comme un oncle que comme un père (Kruk, 46). De plus, un grand nombre de pères perdent contact avec leurs enfants après une rupture (Allard, v).



## CHAPITRE 6 : CONCLUSION

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons examiné les figures du père de la perspective du narrateur. Nous avons montré que la représentation de ces figures change et évolue au fil de l'œuvre blaisienne. Quatre grands facteurs influent sur ces changements : l'âge du narrateur, la société dans laquelle évolue Marie-Claire Blais au moment de l'écriture de l'ouvrage en question, l'accès et l'ouverture aux autres religions (pour les personnages représentant des pères religieux), ainsi que le genre de texte dont il s'agit. Examinons ces facteurs plus attentivement.

Étant donné que les narrateurs des derniers romans blaisiens sont plus âgés que ceux du début de l'œuvre, les portraits qu'ils offrent des figures de père sont plus approfondis et plus complexes. Les narrateurs qui sont des enfants sont très jeunes, et leurs jugements ne sont guère nuancés. Les pères qu'ils décrivent sont stéréotypés, et demeurent unidimensionnels. Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, les deux narrateurs, Emmanuel et Jean Le Maigre, montrent que leur père est un monstre violent ; on ne perçoit aucun autre aspect de ce personnage. De la même façon, dans *La Belle Bête*, le père, ainsi que le beau-père, sont décrits d'une manière excessive : Isabelle-Marie considère l'un comme parfait et elle hait l'autre, le rejetant comme père.

Nous constatons que les portraits des pères dressés par les narrateurs adolescents sont plus complexes, parce que ces narrateurs commencent à compatir avec autrui. Les personnages qu'ils décrivent sont un peu plus approfondis. Les exemples auxquels nous avons recours dans cette section sont tirés de *Tête Blanche*, *Manuscrits de Pauline Archange* et *Vivre ! Vivre !* Dans le premier roman, nous observons l'évolution d'Evans de l'enfance vers l'adolescence, et la manière dont son attitude envers les figures paternelles change.<sup>1</sup> Pauline, dans ses manuscrits, se pose comme juge des figures de père dans sa vie, y compris celle de son propre père. Elle se rend compte que les pères excessifs font du mal à leurs enfants, qu'ils soient trop violents ou trop indulgents. Le portrait le plus complexe qu'elle fait est celui de son père, Monsieur Archange, qui présente plusieurs facettes : il est tendre et autoritaire ; il travaille hors de la maison, mais

il y maintient toujours une présence. Les adolescents jugent leurs pères moins sévèrement que le font les enfants : ils commencent à se rendre compte que les responsabilités d'un père (et d'un adulte en général) sont lourdes.

Cette compréhension continue à croître pendant l'âge du jeune adulte. Cependant, les jeunes adultes ont tendance à se révolter contre leurs parents. Toujours dans une phase égoïste, ils rejettent souvent les croyances et les mœurs de leurs parents comme naïves, dépassées et erronées. On retrouve ce phénomène dans tous les romans blaisiens avec un narrateur de cet âge, mais en particulier dans *Une liaison parisienne*, *David Sterne*, *Pierre, la guerre du printemps '81*, et *L'insoumise*. C'est aussi à cet âge-là qu'on se rend compte que le rôle du père présente un défi ; avec tant de responsabilités qui y sont associées, ce n'est pas un rôle facile.<sup>2</sup>

La dernière tranche d'âge que nous avons examinée est celle des narrateurs adultes. Leur perspective sur la paternité est la plus profonde. Les caricatures de père sont toujours présentes, mais elles signalent plutôt des pères abusifs et négligents.<sup>3</sup> Les narrateurs adultes, comme ceux dans la série de *Soifs*, sont souvent anonymes, mais, ils cèdent parfois la parole à des narrateurs secondaires, y compris les pères eux-mêmes. Ainsi, ces narrateurs dévoilent le raisonnement qui sous-tend les actions de pères et les conflits intérieurs qu'ils éprouvent, surtout dans la recherche d'un équilibre entre leur famille et leur emploi. Les narrateurs compatissent avec ces figures paternelles, car ils désirent être de bons pères présents et actifs dans la vie de leur famille ; cependant, souvent ils sont trop égoïstes pour faire les sacrifices nécessaires. Ce ne sont pas des pères irréprochables et sublimes, mais peut-on s'attendre à ce que les pères soient parfaits ? Les narrateurs adultes montrent aussi les difficultés auxquelles tout père fait face en vieillissant. Ils finissent par être incapables d'assurer le bien-être de leur famille. Ce changement arrive dans la vie de chacun, et toute la famille doit s'adapter à cette dégradation difficile.

Ainsi, la perspective du narrateur a un impact évident sur le portrait du père dans l'œuvre blaisienne. Les narrateurs plus âgés sont moins biaisés et plus neutres : ils semblent plus compatissants envers les difficultés qu'éprouvent les pères.<sup>4</sup> Toutefois, l'âge et la maturité du narrateur ne sont pas les seuls facteurs à influencer l'évolution des

figures paternelles dans l'œuvre blaisienne. La société à laquelle Blais appartient a également un impact important sur son écriture.

La société se transforme au cours de la vie de chacun, et l'écriture de Blais reflète les changements qui se produisent autour d'elle. La société qui influence l'écriture de Marie-Claire Blais est celle du Québec, mais aussi celle de l'Amérique du Nord, de l'occident, et celle du monde. L'œuvre romanesque de Blais agit comme un miroir de ces sociétés, surtout pour celle du Québec, et reflète les changements des normes sociales. Les premiers romans blaisiens se déroulent dans une société traditionnelle et rurale.<sup>5</sup> Le rôle du père comme chef et pourvoyeur de la famille y est bien défini.<sup>6</sup> On trouve ce type de société dans le roman *Une Belle Bête*, où le père biologique décédé est idéalisé par sa fille, car il travaillait la terre et pourvoyait aux besoins de sa famille. Le beau-père, en revanche, est émasculé, car il vient de la ville et ne travaille pas la terre<sup>7</sup> : il ne correspond pas au modèle traditionnel du père.

*Une saison dans la vie d'Emmanuel* présente le rôle du père différemment que *La Belle Bête*. Le père de Jean Le Maigre pourvoit aux besoins de sa famille en travaillant la terre lui aussi, cependant, il est violent et brutal envers tous ceux qui l'entourent. Nous pouvons déjà noter ici une légère modification de la perception du père : on s'attend à ce que le père soit plus qu'un pourvoyeur.

Cette perception change encore, bien qu'elle soit toujours traditionnelle, dans les *Manuscrits de Pauline Archange*. Nous observons ici le début de l'urbanisation, et le père de cette famille n'est plus un paysan, mais un ouvrier. Moins indépendant qu'un paysan, il est toutefois responsable du bien-être de sa famille. De plus, on s'attend à ce qu'il soit présent dans la maison, et qu'il crée des liens avec ses enfants.

La transformation de la société et son influence sur le rôle du père deviennent beaucoup plus évidentes dans les romans qui suivent les *Manuscrits de Pauline Archange*. Dans *Une liaison parisienne*, par exemple, le narrateur se moque d'Antoine en tant que père. Dans ce roman parodique, Antoine (un père parisien) est critiqué : ses défauts sont associés aux vices d'une vie de luxe décadente. Alors que la société occidentale devient urbanisée, la vie rurale est présentée avec nostalgie comme plus

saine, et plus innocente.<sup>8</sup> De plus, la société québécoise commence à rejeter l'idée que la société française lui est supérieure.

Dans les romans où les jeunes se révoltent contre leurs pères (surtout *David Sterne*, *Pierre*, *la guerre du printemps '81*, et *L'insoumise*), on retrouve, une fois de plus, une critique de la vie urbaine. En élevant leurs enfants, les pères font face à de nouvelles difficultés : avec plus d'options, les jeunes ne sont pas limités au métier de leur père, et peuvent créer leur propre destin. Ce fait creuse un fossé entre les enfants et leur père, qui n'avait pas tant de choix à leur âge. De plus, les pères ne comprennent pas tout de ce monde nouveau.

À cause de ces changements dans la société, le rôle traditionnel du père n'est plus accepté comme il l'était auparavant : ce qu'on attend d'un père devient moins défini ; la confusion règne, et plusieurs pères tentent de trouver un nouveau modèle de paternité qui corresponde mieux à leur vie. Nous voyons une telle diversité des pères dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*. On y trouve, entre autres, des exemples de pères traditionnels (le Père Baptiste), de pères modernes (l'avocat de Québec), et de pères au rôle social (Papillon). Le seul père (substitutif) qui est attrayant comme figure paternelle est le narrateur lui-même, Ti-Pit. Toutefois, il est, lui aussi, incapable d'assumer toutes les responsabilités d'un père. Ainsi, il existe une grande diversité des pères qui tentent tous de trouver leur place dans une société déstabilisée. Ce roman ne résout pas ce problème et ne présente pas de chemin à suivre pour être un bon père. Plutôt, le narrateur décrit ces pères et leurs efforts sur un ton comique.

Les tendances sociales évoluent, et les normes changent. Le divorce, par exemple, est beaucoup plus courant dans les dernières décennies.<sup>9</sup> L'œuvre blaisienne nous montre les problèmes potentiels et l'influence sur la vie familiale de ce phénomène presque quotidien.<sup>10</sup> Parce que le divorce est un nouveau phénomène, il n'existe pas de règles sociales pour guider le comportement de ceux qui y ont recours ; l'étiquette pour cette situation n'est pas établie, et les gens risquent de blesser les autres. Ceci est le cas dans *Vision d'Anna*. Venant d'un foyer brisé, Anna est déchirée entre ses deux parents : elle aime sa mère, mais elle recherche toujours l'amour de son père qui veut l'oublier. L'existence de deux parents vivant séparément change énormément la dynamique de la famille, surtout si l'on considère que les relations entre les parents sont souvent hostiles.

L'homosexualité peut également être source d'hostilités au sein des familles. De nos jours, le sujet n'est plus tabou, même si la société ne tolère pas toujours l'homosexualité. Un parent homosexuel peut causer des tensions dans sa famille ; souvent, il lui faut cacher son orientation sexuelle. Georges, du roman *Le loup*, par exemple, a des amants, mais il s'efforce toujours de maintenir les apparences de « respectabilité » (LL 159). Il est responsable du bien-être des siens et doit dissimuler son orientation sexuelle pour ne pas déshonorer sa famille. Lorsque son fils apprend la vérité, une jalousie naît entre lui et l'amant de son père, créant plus de tensions.

Blais présente les problèmes complexes qui surgissent autour de la paternité et des tendances sociales qui n'étaient pas courantes auparavant, comme l'homosexualité et le divorce. Tous ces changements se multiplient dans la série *Soifs* : on y trouve des foyers brisés, des familles où les deux parents travaillent hors de la maison, et plusieurs autres situations sociales qui étaient quasi inexistantes vingt ans auparavant.<sup>11</sup> Le narrateur de cette série montre tous les conflits qui apparaissent avec l'évolution sociale. Il devient évident que les rôles de chaque membre de la famille ne sont plus clairement définis, alors que dans le passé, ils l'étaient. La paternité devient quelque chose de très fluide, et les pères se comportent d'une manière non traditionnelle, et souvent imprévue. Cette situation mène à la confusion.

Cette confusion ne s'applique pas seulement aux pères biologiques, mais aussi aux pères religieux. Les prêtres sont présents à travers l'œuvre blaisienne, cependant leur portrait change sensiblement entre son début et sa fin.

Quand Marie-Claire Blais écrit son premier roman, la société québécoise est, en effet, dominée par l'Église catholique. Cette domination entraîne des hostilités entre le peuple et l'église, ce que l'on perçoit bien dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Dans ce roman un véritable conflit existe entre le père biologique et la religion. Le père désire avoir tout le pouvoir dans sa famille, et il n'aime pas que les autres interviennent. Ainsi, il se fâche quand le curé lui suggère d'envoyer Jean Le Maigre à l'école (SVE 16). Le curé et ce père ne s'entendent guère ; ce dernier voit le curé comme une menace.

L'Église catholique perd progressivement son autorité et son pouvoir au Québec, et le roman *Tête Blanche* reflète cette tendance. Le fait que les parents d'Evans négligent de donner à leur enfant une éducation religieuse montre que l'église ne domine pas la société québécoise de la même manière que par le passé (TB 26). Quand Evans se fait une opinion de Dieu, il le perçoit d'une manière extrêmement innocente et naïve : la honte qui souvent accompagne la religion ne le touche pas.<sup>12</sup>

Alors qu'Evans a une opinion naïve de la religion, plusieurs personnages blaisiens font preuve d'une foi aveugle. Dans les *Manuscrits de Pauline Archange*, par exemple, la mère de Pauline ignore la corruption des prêtres ainsi que celle de l'église, et cela, malgré le fait que le prêtre qui la confesse viole sa fille dans sa propre maison. C'est grâce à une telle foi aveugle de ses paroissiens que l'église a pu maintenir sa domination.

Toutefois, il existe des prêtres qui refusent de supporter l'hypocrisie de leurs supérieurs, et ils transforment la situation religieuse au Québec. Ils contribuent à la diminution du pouvoir de l'église. Ces prêtres, qui n'apprécient pas la corruption de l'église, créent le mouvement des prêtres ouvriers. Une fois de plus, l'écriture blaisienne évoque la situation sociale. Vincent, dans *Un Joualonnais, sa Joualonie*, rejette farouchement la vie de luxe que l'église lui offre ; son supérieur lui déclare que sa vie de pauvreté n'est pas digne d'un homme d'église (JJ 174). Les prêtres ouvriers, au Québec, ainsi que dans l'œuvre blaisienne, tentent de rétablir la foi du peuple en montrant que les prêtres honnêtes existent, et qu'ils ne cherchent pas tous la richesse.

La dissolution du monopole de l'Église catholique se retrouve dans *Soifs*. Dans ces derniers ouvrages blaisiens, nous observons plusieurs religions coexistant en harmonie sur la même île. Il y a des prêtres traditionnels, des prêtres mariés ou non, et même *une* révérende. Bien que ces prêtres différents ne s'accordent pas sur la meilleure manière de louer Dieu, ils se révoltent tous contre l'hypocrisie de leurs supérieurs et refusent une vie de luxe.

À cause de la longue domination exercée par l'Église catholique au Québec, la société québécoise se préoccupe de la religion. La littérature québécoise en général, et l'œuvre blaisienne en particulier, reflètent cette préoccupation. On y retrouve certains thèmes récurrents : la domination de l'église, la révolte contre elle, la découverte des

autres religions, et l'exploration de diverses manières de louer Dieu. Ceci influe, à son tour, sur l'évolution des figures de père religieux.

Le dernier élément qui joue un rôle dans la transformation de la présentation du père à travers l'œuvre blaisienne est le genre du texte. Évidemment, tous les romans n'ont pas le même ton. Certains narrateurs racontent leurs histoires avec légèreté et ironie alors que d'autres le font avec sérieux et gravité. La satire, il va de soi, ne traite pas de la paternité et du rôle du père de la même manière qu'un drame.

*Une liaison parisienne* est un bon exemple de satire blaisienne. Dans ce roman, le père Antoine d'Argenti n'est pas respecté de sa famille, car il n'est pas capable de la contrôler, ni d'ailleurs de se contrôler lui-même. Le narrateur fait d'Antoine le portrait d'un être efféminé : il se croit pourvoyeur financier de sa famille, mais il ne peut pas limiter les dépenses de sa femme (LP 63), et cette dernière se cherche des amants, car son mari, pédéraste et pédophile, ne la satisfait pas. Dans ce roman, la paternité n'est pas une vocation divine qu'on doit révéler. Le narrateur se moque de cette figure dérisoire de père et souligne ses faiblesses.

Le narrateur d'*Un Joualonnais, sa Joualonie* ne traite pas les figures de père avec plus de douceur. Malgré la grande diversité des pères présentés dans ce roman, le narrateur se moque d'eux. Le Père Baptiste, incapable de changer ses idées de ce qu'est la paternité, ne comprend pas son fils. Il est sévèrement critiqué par le narrateur car il ne sait pas pardonner à son fils mourant (JJ 284). L'avocat de Québec, est ridiculisé lui aussi. Il se croit un bon père qui pourvoit à tous les besoins de sa famille, mais il le fait d'une manière pompeuse et égoïste (JJ 203). Papineau est un communiste. Il refuse de pourvoir aux besoins de sa femme et de leurs enfants. À la fin du récit, il se révèle hypocrite quand le narrateur apprend que Papineau mène une vie luxueuse, car il a comme amante une femme riche (JJ 162). Le narrateur se moque de ce père qui s'estime supérieur aux autres, mais qui abandonne sa famille à la pauvreté et à la misère. Papillon, père social, se trouve ridiculisé tout au long de l'œuvre. Il se croit le père des Joualonnais. Les Joualonnais, pourtant, le rejettent comme hypocrite, car il appartient à une classe

sociale plus élevée qu'eux, et est incapable de comprendre leurs problèmes. Les seules figures paternelles qui échappent à la moquerie du narrateur sont Ti-Pit et Vincent.<sup>13</sup>

Dans les deux romans que nous venons de discuter, les pères ne sont pas des personnes à révéler, mais des objets de ridicule. Le rôle du père n'a ni l'influence ni la grandeur qu'il avait auparavant. Cette attitude humoristique est possible grâce à l'évolution de la société qui respecte moins les pères, mais est aussi due, en grande partie, au genre du texte.

La vocation du père reçoit plus de respect dans les romans sérieux. Même si on ne révère plus les figures paternelles, leur rôle est perçu comme difficile tant il implique beaucoup de responsabilités et de sacrifices. Le narrateur de *Visions d'Anna*, par exemple, critique Peter, mais il ne se moque pas de lui. Peter regrette les décisions qu'il a prises dans le passé, et il abandonne sa famille. Il néglige Anna, qui est née de sa première union, et ne veut pas la voir. Il regrette même sa naissance (VA 54). Le narrateur porte un jugement sévère sur Peter, mais ne ridiculise pas la situation. Le divorce est devenu un grand problème : les enfants peuvent avoir deux familles, ce qui a des répercussions au niveau émotif et psychologique.

Le père de Michelle, tente d'agir comme un père du passé : il pourvoit aux besoins financiers de sa famille, mais il veut laisser les soins émotifs aux autres. Quand Michelle a besoin d'aide, il veut qu'elle consulte un psychiatre, car il ne veut pas s'occuper de ses problèmes (VA 87, 107). Il désire s'éloigner de sa famille et travailler hors de la maison, mais à cause des nouvelles attentes qu'on a d'un père, il doit avoir une présence chez lui aussi. Ainsi, le narrateur communique une des nouvelles difficultés auxquelles les familles actuelles font face à cause de la dissolution du rôle traditionnel du père.

Toute la série de *Soifs* dévoile plusieurs problèmes qui se manifestent avec l'évolution du rôle du père, ainsi qu'avec les profonds changements sociaux. La paternité est présentée comme un lourd fardeau ; elle oblige les pères à faire des sacrifices. Certains pères y répondent mieux que d'autres. Daniel doit choisir entre sa carrière et sa famille. Ce faisant, il leur fait du tort. Olivier doit s'accoutumer à ne plus être le chef de famille. Il s'affaiblit, et son fils s'occupe de lui. Ari a de grandes difficultés à nouer une relation avec sa fille. Divorcé, il ne vit pas avec elle, et elle hésite donc à lui faire



confiance (NRT 175). Toutes ces figures de père questionnent le comportement d'autrui, mais aussi le leur. Comme Oore l'indique : « il ne s'agit pas simplement d'une mise en question de l'autre, mais plutôt de la mise en question, plus difficile, plus essentielle aussi, de soi-même ». <sup>14</sup> Dans *Soifs* le narrateur ne ridiculise pas les pères ; au contraire, il met l'accent sur les problèmes que ceux-ci doivent résoudre afin d'assumer leurs responsabilités. Bien que ce narrateur critique les erreurs des pères, il semble plus compatissant envers eux.

Cette dernière attitude semble prévaloir dans l'œuvre blaisienne en ce qui concerne le rôle paternel. Les narrateurs jugent et critiquent les figures de père, et parfois se moquent d'elles. Blais explore dans son œuvre plusieurs problèmes liés à la paternité, problèmes qui se manifestent dans la société instable dans laquelle elle vit. Elle entame un dialogue pour rendre la société consciente de ces problèmes. <sup>15</sup>

\*

\*

\*

À une époque où le rôle du père est déstabilisé, et où les changements sociaux transforment les attentes que les différents membres d'une famille ont les uns des autres, on se demande si cette évolution ralentira ou non. Le rôle du père, se stabilisera-t-il un jour, ou vivra-t-on toujours dans une société où on ne sait plus à quoi on peut s'attendre ?

Avec tous les changements qui s'effectuent, on ne sait plus ce que c'est qu'un père (si on le savait auparavant). Qu'est-ce qu'il faut pour être un bon père ? Quelles sont les responsabilités à prendre ? À quel point un père a-t-il le droit de diriger la vie de ses enfants et de choisir leur destin ? Qu'est-ce qui fait d'une personne un père ? La biologie, l'amour, la discipline, la tendresse, les conseils ?

La société est en train de redéfinir le mot « père », et l'œuvre blaisienne présente toutes sortes de questions autour de ce mot. On s'interroge sur le renversement des rôles typiques au foyer. <sup>16</sup> On explore, aussi, la possibilité d'avoir plusieurs figures paternelles. <sup>17</sup> Le fardeau du père, est-il devenu trop grand et trop lourd pour une seule personne ? Devrait-on avoir plusieurs figures paternelles ? De plus, on constate la nécessité pour chacun d'avoir un guide dans toutes les étapes de la vie, y compris à l'âge adulte. <sup>18</sup>

Finalement, il nous semble qu'une question fondamentale aux implications bien importantes s'esquisse dans l'œuvre blaisienne : a-t-on réellement besoin d'un père ? Étant donné que les femmes ne dépendent plus des hommes pour survivre, que le divorce est devenu commun, que les femmes gardent souvent les enfants, et que le rôle traditionnel du père n'est plus accepté, a-t-on vraiment besoin d'un père ? Cette question s'impose à l'heure actuelle tant dans l'œuvre blaisienne que dans la société.

Il y aura sans doute du monde qui s'indignera de cette question, disant qu'on a toujours besoin d'un père biologique, et qu'au niveau psychologique, les pères sont importants. Nous ne commençons pas, ici, un débat sur l'insémination artificielle, mais sur le rôle du père après la naissance d'un enfant. Dans la société québécoise traditionnelle, la tâche d'élever les enfants appartenait aux femmes, et les pères n'étaient pas souvent chez eux. Leur présence physique et émotive dans la vie de leur enfant était limitée. Le soutien émotionnel des enfants venait des mères, grands-mères et de leur fratrie.<sup>19</sup> La vie des enfants, sera-t-elle vraiment différente sans une figure paternelle ? Les femmes sont capables d'assumer toutes les responsabilités traditionnellement liées à la paternité.<sup>20</sup> Elles ne doivent plus être mariées pour avoir des enfants<sup>21</sup> : le mariage n'est plus un impératif culturel.<sup>22</sup>

De plus, les pères (qu'ils soient biologiques ou substituts) peuvent avoir une influence extrêmement négative sur la vie de leur enfant.<sup>23</sup> Serait-il mieux de ne pas avoir de père si celui qu'on a est abusif, négligent ou mauvais ?

Le père n'a plus la même place dans la famille. Son rôle traditionnel n'est plus acceptable. Sera-t-il réintégré dans la vie familiale d'une manière positive et significative, ou en sera-t-il éliminé ? Le rôle du père dans la société actuelle évolue toujours, et sans doute, ces changements continueront à être reflétés dans la littérature.

## Notes

---

<sup>1</sup> Il est docile et obéissant envers son père, jusqu'au moment où il se rend compte que son père ne mérite pas sa révérence. Au cours de sa relation avec Monsieur Brenner, Evans mûrit : au lieu d'exploiter les vulnérabilités de son professeur, il les apprécie.

<sup>2</sup> Pour des exemples, voir *Les apparences* et *Visions d'Anna*, entre autres.

<sup>3</sup> Les pères de Jamel et de Lazaro, dans la série *Soifs*, sont des exemples de tels pères.

<sup>4</sup> Les narrateurs créés par Blais vieillissent dans les ouvrages plus récents, en même temps que Blais elle-même vieillit. Peut-être, au moment de l'écriture, s'identifie-t-elle mieux avec les adultes qu'avec les enfants ; peut-être comprend-elle mieux les responsabilités et les décisions difficiles auxquelles adultes et pères font face ?

<sup>5</sup> Blau indique que cette perspective traditionnelle était présente en Amérique du nord jusqu'aux années 1970 : « a common interpretation of the behavior of, and relation between men and women emphasized the importance of 'man the hunter' [...] In this view, a woman's [...] life is devoted to being [...] a successful wife and mother. [...] Her [...] primary mission is to be a helpmate to her husband and to provide a warm safe haven for her family » (14).

<sup>6</sup> Tandis que l'homme détient tout le pouvoir de la famille, la femme est chargée d'élever les enfants et de diriger la maison. Selon Price, « 'traditional' marriages are characterized by inequities and burdens for women, who often perform disproportionate shares of unpaid domestic work, childcare, caregiving for aging parents, and other aspects of family labour [...] » (214).

<sup>7</sup> Il serait intéressant de comparer la présentation de la campagne avec celle de la ville, et les différentes perceptions de ces deux espaces à travers l'œuvre blaisienne.

<sup>8</sup> Quand Mathieu décrit la famille de son ami en Bretagne, il s'agit d'une vie rurale. Il décrit cette famille d'une manière nostalgique : cette vie semble plus simple et plus saine que la vie en ville (LP 150).

<sup>9</sup> Le pourcentage des Canadiens qui divorcent augmente d'une façon significative entre 1956 et 2006 : de 0.34 % jusqu'à 8.01 %. Le pourcentage des Québécois divorcés en 2006 est encore plus élevé que celui du Canada : 10.6 % (Basavarajappa, 16, et "Quebec 2006 Community Profiles").

<sup>10</sup> Le divorce est devenu si commun qu'on peut dire que « divorce has become almost a normative experience in the 21st century » (Price, 227).

---

<sup>11</sup> « From the late 1950's to the late 1980's, singlehood, cohabitation, childlessness, and nonmarital sexual relations became more acceptable, whereas opposition to abortion and to divorce weakened » (Price, 214).

<sup>12</sup> Voir l'article d'Hoge, où il examine la foi des protestants et catholiques de divers âges pour trouver des ressemblances et des différences dans leurs croyances.

<sup>13</sup> Ti-Pit est le narrateur, et ne se moque pas de lui-même. Il ne réussit pas à devenir père, mais c'est à cause d'un manque de ressources ; il est opprimé par la société. Il ne se moque pas de Vincent non plus, car ce dernier refuse l'hypocrisie de ses supérieurs, et est, lui aussi, opprimé par la société, mais cette fois-ci, il s'agit de l'église.

<sup>14</sup> Oore, « Remarques préliminaires sur le contexte éthique dans *Soifs* de Marie-Claire Blais », 66.

<sup>15</sup> Oore constate qu'un espace interrogatif, comme le texte de *Soifs*, s'ouvre aux « possibles infinis », où les problèmes les plus difficiles sont soulevés (« Remarques préliminaires sur le contexte éthique dans *Soifs* de Marie-Claire Blais », 68).

<sup>16</sup> Pauline observe que le Docteur Bellemort pourvoit aux besoins financiers de sa famille, mais c'est sa femme qui dirige le foyer et lui trouve les patients (VV 188). C'est aussi sa femme qui est l'autorité disciplinaire.

<sup>17</sup> Pauline, par exemple, recherche une autre figure paternelle dans *Les apparences*. Elle le trouve dans le personnage du Père Allaire (LAP 316).

<sup>18</sup> Daniel se réfère ainsi à Adrien qui oriente sa carrière d'écrivain (DFL 36-37) ; Ari compte sur Asoka et suit ses conseils dans ses efforts pour être une meilleure personne (NRT 28) ; et même dans *Un Joulonais, sa Joulonie*, Vincent guide Ti-Pit, et lui apprend à lire et à écrire (JJ 13).

<sup>19</sup> Ce type de situation est présenté dans l'œuvre blaisienne. Dans *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, par exemple, Rebecca ne connaît pas son père : sa mère lui ment pour la protéger de la vérité. Il n'existe pas de véritable figure de père dans sa vie.

<sup>20</sup> Dans *Les nuits de l'Underground*, roman que nous n'avons pas évoqué, les figures du père ne sont nécessaires d'aucune manière. Lali se souvient de son père, mais il n'a pas influencé sa vie d'une manière significative (NU 30-31). De plus, une mère célibataire et lesbienne élève son fils sans l'aide d'un homme (NU 150). Sa communauté lui apporte tous les conseils et le soutien émotif dont elle a besoin.

<sup>21</sup> Les Canadiens se marient moins fréquemment, bien qu'ils vivent souvent ensemble. En 1956, 65.8 % des Canadiens vivaient ensemble ou étaient mariés. En 2006, 61.4 % des Canadiens vivaient ensemble, cependant seulement 47.9 % étaient mariés, les autres

---

étaient séparés ou conjoints. Au Québec en 2006, 59 % de la population vivaient ensemble, et seulement 37.5 % d'eux étaient mariés (Basavarajappa, 16, et "Quebec 2006 Community Profiles").

<sup>22</sup> Kendal, 245.

<sup>23</sup> Voir, par exemple, Lanz dans *La Belle Bête*, le père biologique d'Evans dans *Tête Blanche*, Peter dans *Visions d'Anna*, et le père de Lazaro dans la série *Soifs*.

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES DE MARIE-CLAIRE BLAIS

- L'Ange de la solitude.* 1989. Montréal : VLB éditeur, 1989.
- Les apparences.* 1970. Québec : Éditions du Boréal, 1991.
- Augustino et le chœur de la destruction.* 2005. Québec : Éditions du Boréal, 2005.
- La Belle Bête.* 1959. Québec : Éditions du Boréal, 1991.
- Dans la foudre et la lumière.* 2001. Québec : Éditions du Boréal, 2001.
- David Sterne.* 1967. Montréal : Éditions du Jour, 1967.
- L'insoumise.* 1966. Montréal : Éditions du Jour, 1967.
- Un Joualonnais, sa Joualonie.* 1973. Montréal : Éditions du Jour, 1973.
- Le jour est noir.* 1962. Montréal : Éditions du Jour, 1962.
- Une liaison parisienne.* 1975. Montréal : Éditions internationales Alain Stanké/ Éditions QUINZE, 1975,
- Le loup.* 1970. Montréal : Éditions du Jour, 1972.
- Manuscrits de Pauline Archange.* 1968. Québec : Éditions du Boréal, 1991.
- Naissance de Rebecca à l'ère des tourments.* 2008. Québec : Éditions du Boréal, 2008.
- Les nuits de l'Underground.* 1978. Montréal : Éditions internationales Alain Stanké Ltée, 1978.
- Pierre, la guerre du printemps '81.* 1984. Québec : Primeur l'Échiquier, 1984.
- Une saison dans la vie d'Emmanuel.* 1965. Québec : Éditions du Boréal, 1991.
- Soifs-1995.* Québec : Éditions du Boréal, 2003.
- Le sourd dans la Ville.* 1979. Québec : Éditions du Boréal, 1996.
- Tête Blanche.* 1960. Québec : Éditions du Boréal, 1991.
- Visions d'Anna ou Le Vertige.* 1982. Montréal : Éditions internationales Alain Stanké, 1982.

*Vivre! Vivre!* 1969. Québec : Éditions du Boréal, 1991.

*Les Voyageurs sacrés.* 1969. Montréal : Éditions HMH Limitée, 1969.

## SOURCES SECONDAIRES

### OUVRAGES PORTANT SUR BLAIS

Ahmed, Maroussia. « La technique de l'inversion dans les romans de Marie-Claire Blais. » *The Canadian Modern Language Review* 31.5 (1975) : 380-387.

Atwood, Margaret. *Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature.* Toronto : House of Anansi Press Ltd., 1972.

Barberis, Robert. « La critique de la religion dans la littérature québécoise et dans l'avalée des avalés. » *La fin du mépris.* Montréal : Les Éditions Parti pris, 1978. 154-174.

Bourque, Paul-André. « Marie-Claire-Blais. » *Littératures ultramarines de langue française : Genèse et jeunesse.* Sherbrooke : Naaman, 1974. 96-102.

Cagnon, Maurice. *The French Novel of Quebec.* Boston: Twayne Publishers, 1986.

Chassé, Paul P. « Les Québécois d'après les romans de Marie-Claire Blais. » *Modern Language Studies* 2.2 (1972) : 83-89.

Châtillon, Pierre. « Marie-Claire Blais telle qu'en elle-même. » *Livres et auteurs canadiens : panorama de l'année littéraire 1968* (1968) : 241-245.

Clarke, Marie-Diane. « Visions enfantines, enfants visionnaires dans trois romans contemporains. » Diss. Acadia University, 1985.

Cotnam, Jacques. « Le roman québécois à l'heure de la Révolution tranquille. » Diss. York U. 1969.

Couillard, Marie. « Les carnets de Marie-Claire Blais : Du privé au public. » *Québec Studies* 10 (1990) : 1-8.

---. « Visions d'Anna ou l'écriture du vertige de Marie-Claire Blais. » *Québec Studies* 17 (1993) : 117-124.

Default, Roseanna Lewis. "Acting Mothers: The Maternal Role in Recent Novels by Marie-Claire Blais and Anne Hébert." *Women by Women.* Cranbury: Associated University Presses, 2001.

- . "Childhood in the City: Marie-Claire Blais's Pessimistic Vision." *Metaphors of Identity. The Treatment of Childhood in Selected Québécois Novels*. Rutherford: Associated University Presses, 1991
- Dufour, Hélène. « Marie-Claire Blais : Bibliographie analytique précédée d'une biographie. » Diss. Université du Québec, 1964.
- Duhamel, Roger. « Marie-Claire Blais. » *Manuel de littérature Canadienne-française*. Montréal : Éditions de renouveau pédagogique, 1967. 138-139.
- Egloff, Karin M. « Entre la mère-miroir et l'amer voir : Le regard écorché dans *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais. » *Québec Studies* 17 (1993) : 125-133.
- Fabi, Thérèse. *Le monde perturbé des jeunes dans l'œuvre de Marie-Claire Blais : Sa vie, son œuvre, la critique*. Montréal : Éditions agence d'ARC Inc., 1973.
- Fouchereaux, Jean. "Feminine Archetypes in Colette and Marie-Claire Blais." *Midwest Modern Language Association* 19.1 (1986): 43-49.
- Gaudet, Jeannette M. « L'enfant dans deux romans de Marie-Claire Blais. » *Initiales* 10 (1990) : 73-81.
- Godard, Barbara. "Blais' *La Belle Bête*: Infernal fairy tale." *Violence in the Canadian Novel since 1960*. St John's: Memorial University, 1981.
- Goldmann, Lucien. « Note sur deux romans de Marie-Claire Blais. » *Structures mentales et création culturelle*. Paris : Éditions anthropos, 1970. 401-414.
- Gould, Karen L. "The Censored Word and the Body Politic: Reconsidering the Fiction of Marie-Claire Blais." *The Journal of Popular Culture* 15.3 (1981): 14-27.
- . "Geographies of Death and Dreams in Marie-Claire Blais's *Soifs*." *Québec Studies* 25 (1998): 97-104.
- Green, Mary Jean. *Marie-Claire Blais*. New York: Twayne Publishers, 1995.
- . "The Past Our Mother: Marie-Claire Blais and the Question of Women in the Quebec Canon." *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996.
- . « Portraits grotesques de la mère : Marie-Claire Blais et Calixthe Beyala. » *Nouvelles écritures francophones : Vers un nouveau baroque?* Montréal : Les presses de l'université de Montréal, 2001.



- . "Redefining the Maternal: Women's Relationships in the Fiction of Marie-Claire Blais." *Traditionalism, Nationalism, and Feminism: Women Writers of Quebec*. London: Greenwood Press, 1985.
- Higgins, M.W., and D.R. Letson. *Portraits of Canadian Catholicism*. Toronto : Griffin House, 1986.
- Kattan, Naïm. « Lettre de Montréal. » *Canadian Literature* 26 (1965): 55-58.
- Kraft, James. "Fiction as Autobiography in Québec. Notes on Pierre Vallières and Marie-Claire Blais." *NOVEL* 6.1 (1972) : 73-78.
- Lamarche, Jacques-A. « La thématique de l'aliénation chez Marie-Claire Blais. » *Cité libre* 16 (1966) : 27-32.
- Laurent, Françoise. *L'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais*. Montréal : Fides, 1986.
- Lavoie, Charles. « Pour la défense et l'illustration de la tératologie. (Mémoire et imagination dans *Le loup* de Marie-Claire Blais). » *Écrits du Canada français* 37 (1973) : 153-210.
- Lewis, Paula Gilbert. "From Shattered Reflections to Female Bonding: Mirroring in Marie-Claire Blais's *Visions d'Anna*." *Québec Studies* 2 (1984): 94-104.
- MacLennan, Oriel C.L. "Boundaries, Borders, and Barriers: Marie-Claire Blais and the Archival Adventure." *Journal of Canadian Studies* 40.2 (2006): 60-78.
- Major, Jean-Louis. « Pour une lecture du roman québécois. » *Revue d'esthétique* 22.3 (1969) : 251-261.
- Marcotte, Gilles. « Les enfants de Grand-Mère Antoinette. » *Le roman à l'imparfait : Essais sur le roman québécois d'aujourd'hui*. Montréal : La Presse, 1976. 93-137.
- Marie-Claire Blais : Dossier de presse 1959-1980*. Sherbrooke : Bibliothèque du séminaire de Sherbrooke, 1981.
- Marie-Claire Blais : Illuminations*. Dir. Suzette Lagacé. Mozus Productions, 2006.
- Marmier, Jean. « Le sabbat des enfants dans le roman québécois contemporain. » *Études canadiennes* 2 (1976) : 25-33.
- McPherson, Karen S. "Archaeologies of an Uncertain Future in the Novels of Marie-Claire Blais." *Québec Studies* 25 (1998): 80-96.

- Meigs, Mary. *Illustrations for Two Novels by Marie-Claire Blais. The Manuscripts of Pauline Archange and St. Lawrence Blues/ Manuscrits de Pauline Archange et A Cœur Joual*. Toronto: The Exile House, 1977,
- Moss, Jane. "Menippean Satire and the Recent Québec Novel." *American Review of Canadian Studies* 15.1 (1985): 59-76.
- Mowshowitz, H.H. « L'adolescent vaincu. » *Canadian Literature* 52 (1972) : 48-56.
- Nadeau, Vincent. « Des filles et du grand méchant loup : Une lecture de *L'ange de la solitude*. » *Québec Studies* 10 (1990) : 45-49.
- . *Marie-Claire Blais : Le noir et le tendre*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal, 1974.
- O'Connell, David, ed. *Marie-Claire Blais*. New York : Twayne, 1995.
- Oore, Irène. « Affranchissement carnavalesque dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais. » *Les littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*. Ed. Denis Bourque et Anne Brown. Moncton : Les Éditions d'Acadie en collaboration avec la chaire des études acadiennes. 1998. 180-203.
- . « La forêt dans l'œuvre imaginaire de Marie-Claire Blais. » *Études canadiennes* 23 (1987) : 93-108.
- . « La quête de l'identité et l'inachevé du devenir dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais. » *Studies in Canadian Literature* 18.2 (1993) : 81-93.
- . « Le discours créateur sur le discours critique dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais. » *Dalhousie French Studies* 38 (1997) : 143-152.
- . « Pauline Archange et l'alchimie de l'écriture. » *Défi/Challenge dans le roman canadien de langue française et de langue anglaise, 19-20 février 1993*. Ed. Jacques LeClaire. Rouen : Université de Rouen/Cahiers de l'I.P.E.C, 1994. 59-68.
- . « Remarques préliminaires sur le contexte éthique dans *Soifs* de Marie-Claire Blais. » *Tessera : Éthique féministe et droit, II* 29 (2000/2001) : 65-72.
- Oore, Irène, et Oriol C.L. MacLennan. *Marie-Claire Blais : An Annotated Bibliography*. Oakville : ECW Press, 1998.
- Paradis, Suzanne. « Marie-Claire Blais. » *Femme fictive, femme réelle ; Le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français (1884-1966)*. Québec : Garneau, 1966. 176-202.

- Perron, Dominique. « Les discours sociaux dans *Les nuits de l'Underground* de Marie-Claire Blais. » *Canadian Literature* 138-139 (1993) : 53-70.
- Poulin, Gabrielle. « Saphisme, mystique et littérature ; *Les nuits de l'Underground* de Marie-Claire Blais. » *Romans du pays : 1968-1979*. Montréal : Bellarmin, 1980. 321-325.
- . « Une saison dans la vie des français. » *Romans du pays : 1968-1979*. Montréal : Bellarmin, 1980. 314-320.
- Profession écrivain : Marie-Claire Blais, le feu sous la cendre*. Dir. Claude Godbout. Les Productions Prisma, 2009.
- Ramberg, Michael Lynn. « *La Belle Bête* : Contestation et monologisme. » *Québec Studies* 10 (1990) : 9-18.
- Ramsay, Lee. "The Motive for Metaphor: The Writer Figure in the Fiction of Marie-Claire Blais." Diss. University of Calgary, 1982.
- Ricouart, Janine, et Roseanna Dufault. *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*. Montréal : Éditions du remue-ménage, 2008.
- Roche, Daria M. "From Object to Sujet : Language and the Body in Novels by Marie Carindal, Christiane Rochefort, Marie-Claire Blais, and Marie Darrieussecq." Diss. Indiana University, 2000.
- Roy, Nathalie. « De l'ironie romantique au roman contemporain : L'esthétique réflexive comme philosophie dans la trilogie *Soifs* de Marie-Claire-Blais. » Diss. Université du Québec, 2007.
- Sears, Dianne. "Figures of Transgression in Marie-Claire Blais's Trilogy *Manuscrits de Pauline Archange*." *Québec Studies* 10 (1990) : 19-27.
- Servin, Henri. « Passions dévorantes et satisfactions alimentaires dans *Une liaison parisienne* de Marie-Claire Blais. » *Identités culturelles dans la littérature canadienne*. New York : Peterlang, 1998.
- Sivert, Eileen Boyd. "Jovette Marchessault and Marie-Claire Blais: Hybrids, Monsters and Ways of Knowing." *International Journal of Canadian Studies* 10 (1993-1994): 87-102).
- Stephens, Sonya. « Voix silencieuses, tableaux muets : Marie-Claire Blais et Édouard Munch. » *Dalhousie French Studies* 31 (1995) : 1-9.
- Stratford, Philip. *Canadian Writers and Their Works: Marie-Claire Blais*. Toronto: Coles Publishing, 1971.

- Suhonen, Katri. « De l'humour noir au rire jaune : Les mécanismes textuels de l'ironie chez Marie-Claire Blais et Rosa Liksom. » *Tangence* 84 (2007) : 89-109.
- Tremblay, Victor. « *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais : du conte éponyme à l'histoire familiale. » *Canadian Literature* 169 (2001) : 13-30.
- . « L'art de la fugue dans *Le loup* de Marie-Claire Blais. » *The French Review* 59.6 (1986) : 911-920.
- . « La révolte contre le patriarcat dans l'œuvre de Marie-Claire Blais. » Diss. University of British Columbia, 1980.
- Wacker, Kelly A. "Fin de siècle Anxiety, Melancholy, and Dürer's Angel in Marie-Claire Blais's *Angel of Solitude*." *Women by Women*. Cranbury: Associated University Presses, 1997.
- Warwick, Jack. "Two Joual Novels and a Dialectic of Violence." *Violence in the Canadian Novel since 1960*. St John's: Memorial University, 1981.
- Zagolin, Bianca. « Marie-Claire Blais : La fureur sacrée de la parole. » *Le roman contemporain au Québec (1960-1985)*. Ottawa : Fides, 1992.

## **OUVRAGES GÉNÉRAUX**

- Allard, Francine, et al. « Rester engagé envers son enfant après la rupture du couple : point de vue de pères vivant en contexte de pauvreté ». Québec : Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux de la Capitale nationale, 2004.
- Andreu, Pierre. *Grandeurs et erreurs des prêtres ouvriers*. Paris : Amiot-Dumont, 1955.
- . *Histoire des Prêtres-Ouvriers*. Paris : Nouvelles éditions latines, 1960.
- Archevêque-Duguay, Jeanne I'. *Ton père*. Québec : Éditions du Pélican, 1964.
- Arnal, Oscar L. *Priests in Working-Class Blue: The History of Worker-Priests (1943-1954)*. Mahwah, New Jersey: Paulist Press, 1986.
- Basavarajappa, K.G. and Bali Ram. *Historical Statistics of Canada Section A, Population and Migration*. Ottawa: Statistics Canada, 1999.
- Basham, Richard. *Crisis in Blanc and White: Urbanization and Ethnic Diversity in French Canada*. Boston: G.K. Hall and Co., 1978.

- Blau, Francine, Marianne Ferber, and Anne Winkler. *The Economics of Women, Men, and Work*. 5<sup>th</sup> ed. New Jersey: Pearson, 2006.
- Boose, Lynda E. and Betty S. Flowers, comp. and ed. *Daughters and fathers*. Baltimore: John Hopkins University Press, 1989.
- Bueno, Eva Paulino, Terry Caesar, and William Hummel. *Naming the Father: Legacies, Genealogies, and Explorations of Fatherhood in Modern and Contemporary Literature*. Lanham, Md.: Lexington Books, 2000.
- Cichy, Kelly E. and Eva S. Lefkowitz. "Generational Differences in Gender Attitudes between Parents and Grown Offspring." *Sex Roles* 57 (2007): 825-836.
- Corneau, Guy. *L'amour en guerre : Des rapports hommes-femmes, mères-fils, pères-filles*. Québec : Les éditions de l'homme, 2004.
- . *N'y a-t-il pas d'amour heureux? Comment les liens père-fille et mère-fils conditionnent nos amours*. Paris : Robert Laffont, 1997.
- . *Père manquant, fils manqué*. Montréal: Éditions de l'Homme, 1989.
- Dariel, Jean-Loup. *Chez les prêtres ouvriers*. Paris : Frédéric Chambriand, 1950.
- Davis, Robert Con, comp. and ed. *The Fictional Father: Lacanian Readings of the Text*. Amherst: University of Massachusetts Press, 1981.
- Erikson, Erik H. *Childhood and Society: 35<sup>th</sup> Anniversary Edition*. New York: W.W Norton and Company, 1950.
- . *The Life Cycle Completed: Extended Version*. New York: W.W. Norton and Company, 1997.
- Erlander, Lillemor. *Faith in the World of Work: On the Theology of Work as Lived by the French Worker-Priests and British Industrial Mission*. Stockholm: Uppsala University, 1991.
- Forget, Gilles. « La valorisation du rôle et de la place du père : Un point d'ancrage de la santé et du bien-être des tout-petits. » *Canadian Journal of Research in Early Childhood Education* 7.4 (1999) : 393-404.
- Forget, Gilles, et al. *Images de pères une mosaïque des pères québécois*. Montréal : Institut national de santé publique Québec, 2005.
- Gallop, Jane. *Feminism and Psychoanalysis: The Daughter's Seduction*. Hong Kong: Macmillan Press, 1982.

- Glick, E. "Catholic Generational Differences." *America* 181.9 (1999): 14-20.
- Kail, Robert V., John C. Cavanaugh, Christine A. Ateah. *Human Development: A Life-Span View*. Toronto: Thomson Nelson, 2006.
- Kattan, Naïm. *Le père : Essais*. Lasalle, Québec: Hurtubise HMH, 1990.
- Kendall, Diana. *Social Problems in a Diverse Society*. 4<sup>th</sup> ed. Boston: Pearson, 2007.
- Kowaleski-Wallace, Elizabeth. *Their Father's Daughters*. Oxford: Oxford University Press, 1991.
- Kruk, Edward. *Divorce and Disengagement: Patterns of Fatherhood within and Beyond Marriage*. Halifax: Fernwood, 1993.
- Latouche, Daniel. *The Pursuit of Prosperity in a Transition Society: The Case of Québec in the XXth Century*. Montréal : Institut national de la recherche scientifique, 2006.
- Lefaucheur, Nadine, et Georges Falconnet. *La fabrication des males*. Paris : Éditions du seuil, 1975,
- Maier, Herny W. *Three Theories of Child Development*. New York: Harper & Row Publisher, 1978.
- Martz, Sandra, comp. and ed. *The Tie That Binds: A Collection of Writings about Fathers and Daughters, Mothers and Sons*. California: Paper-Mache Press, 1992.
- McQuain, Taryn L. « Rejet et transformation de la figure de la mère dans la littérature contemporaine des femmes au Québec. » Diss. University of Louisiana, 2006.
- Melli, Marygold S. and Patricia R. Brown. "Exploring a New Family Form-The Shared Time Family." *International Journal of Law, Policy, and the Family* 22 (2008): 231-269.
- Meurice, Jacques. *Adieu l'église : Chemin d'un prêtre-ouvrier*. Paris : L'harmattan, 2004.
- Paquette, Daniel. « L'enfant a tout autant besoin de son père que de sa mère, mais pour des raisons différentes! » *Santé mentale au Québec* 33.1 (2008) : 223-227.
- Petrie, John. *The Worker-Priests: A Collective Documentation*. London: Routledge and Kegan Paul, 1956.
- Pirani, Alix. *The Absent Father: Crisis and Creativity. The Myth of Danae and Perseus in the 20<sup>th</sup> Century*. London: Arkana, 1988.

- Poterie, René, et Louis Jeusselin. *Prêtres-Ouvriers : 50 ans d'Histoire et de Combats*. Paris : L'harmattan, 2001.
- Poulat, Émile. *Naissance des prêtres ouvriers*. Paris : Casterman, 1965.
- Price, Sharon, Christine, Price, and Patrick McKenry, ed. *Families and Change: Coping with Stressful Events and Transitions*. 4<sup>th</sup> ed. Los Angeles: Sage, 2010.
- Pucci, Pietro. *Oedipus and the Fabrication of the Father: Oedipus Tryannus in modern criticism and philosophy*. United States of America: John Hopkins University Press, 1992.
- Puckett, Margaret B., Janet K. Black, Donna S. Wittmer, and Sandra H. Petersen. *The Young Child: Development from Prebirth through Age Eight*. New Jersey: Merrill, 2005
- "Quebec 2006 Community Profiles." *2006 Census*. Ottawa: Statistics Canada, 2007.
- Rosefeldt, Paul. *The Absent Father in Modern Drama*. New York: P. Lang, 1995.
- Saint-Martin, Lori. "Narrative Cross-Dressing and Men 'Doing' Motherhood: The Case of Marie Auger." *Québec Studies* 30 (2000): 44-56.
- . *Au-delà du nom : La question du père dans la littérature québécoise actuelle*. Québec : Les presses de l'université de Montréal, 2010.
- . « Pères et paternité dans l'œuvre de Gilles Archambault. » *Voix et images: Littérature Québécoise* 31.2 (2006) : 49-70.
- . "The Other Family Romance: Daughters and Fathers in Québec Women's Fiction of the Nineties." *Doing Gender: Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*. Ed. Paula Ruth and Gilbert, Roseanna L. London: Fairleigh Dickinson, 2001. 169-185.
- Schützenberger, Anne Ancelin, et Ghislain Devroede. *Ces enfants malades de leurs parents*. Paris : Éditions Payot et Rivages, 2003.
- Sharpe, Sue. *Fathers and Daughters*. London: Routledge, 1994.
- Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père : L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec : Essai*. Montréal: Québec/Amérique, 1988.
- Suhonen, Katri. *Prêter la voix : la condition masculine et les romancières québécoises*. Québec : Éditions nota bene, 2009.
- Vanasse, André. *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*. Montréal: XYZ, 1990.

Van Egeren, Laurie A. « Le rôle du père au sein du partenariat paternel. » *Santé mentale au Québec* 26.1 (2001) : 134-159.

Yaeger, Patricia, and Beth Kawaleski-Wallace, comp. and ed. *Refiguring the Father: New Feminist Readings of Patriarchy*. Carbondale: Southern Illinois University, 1989.

Zwinger, Lynda. *Daughters, Fathers, and the Novel: The Sentimental Romance of Heterosexuality*. Madison: University of Wisconsin Press, 1991.

## **DICTIONNAIRES ET SOURCES DE RÉFÉRENCE**

Chevalier, Jean, et Alain Gheerbrant. *Dictionnaire des symboles*. 4 vols. Paris : Seghers, 1974.

Guilbert, Louis, René Lagane, et Georges Niobey. *Grand Larousse de la langue française*. 7 vols. Paris : Librairie Larousse, 1976.

Modern Language Association. *MLA Handbook for Writers of Research Papers*. 7th ed. New York: The Modern Language Association of America, 2009.

Rey, Alain. *Le Grand Robert de la langue française : version électronique*. 2<sup>e</sup> édition. Le Robert.

Rey, Alain. *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 1995.

Rey, Alain, Josette Rey-Debove. *Le nouveau Petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert, 1997.

Rey, Alain, Josette Rey-Debove, et Paul Robert. *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2007 : 60 000 mots, 300 000 sens*. 40<sup>e</sup> édition. Paris : Le Robert, 2007.

Shiaty, A.E. *Dictionnaire du français plus à l'usage des francophones d'Amérique*. Montréal : Centre éducatif et culturel inc., 1988.



## ANNEXE A : AUTORISATION DE REPRODUCTION

March 2, 2011

Exile Editions Ltd.  
20 Dale Avenue  
Toronto ON M4W 1K4

I am preparing my M.A. thesis for submission to the Faculty of Graduate Studies at Dalhousie University, Halifax, Nova Scotia, Canada. I am seeking your permission to include a reproduction of the following illustrations in my thesis:

*Illustrations of Two Novels by Marie-Claire Blais, Mary Meigs, 1977.* The illustrations to be used are: Uncle Victorin whipping Pauline, Jos Archange telling Pauline the story of her birth, and the family surrounding Émile on the kitchen table.

Canadian graduate theses are reproduced by the Library and Archives of Canada (formerly National Library of Canada) through a non-exclusive, world-wide license to reproduce, loan, distribute, or sell theses. I am also seeking your permission for the material described above to be reproduced and distributed by the LAC(NLC). Further details about the LAC(NLC) thesis program are available on the LAC(NLC) website ([www.nlc-bnc.ca](http://www.nlc-bnc.ca)).

Full publication details and a copy of this permission letter will be included in the thesis.

Yours sincerely,

Kimberlee Havens

---

Permission is granted for:

- a) the inclusion of the material described above in your thesis.
- b) for the material described above to be included in the copy of your thesis that is sent to the Library and Archives of Canada (formerly National Library of Canada) for reproduction and distribution.

Name: Michael Callaghan Title: Publisher/Exile Editions

Signature: \_\_\_\_\_ Date: March 7 2011